# NIETZSCHE
## ET LE TROISIÈME REICH

—

> Celui qui croit comprendre quelque chose dans mon œuvre s'en est fait à sa propre image une idée qui, le plus souvent, est en contradiction absolue avec moi-même.
>
> NIETZSCHE.

L'oiseau de Minerve, nous dit Platon, ne sort qu'au crépuscule; la métaphysique des régimes ne se cristallise qu'à leur déclin. Toujours pressé, le mouvement national-socialiste construit la sienne en plein devenir (1).

Dès 1929, le professeur Hermann Schwarz enseigne : « La pensée allemande, avant tout la pensée philosophique, a pénétré plus profondément les choses que la pensée étrangère. C'est pourquoi la philosophie du national-socialisme, habitué aux profondeurs, n'est pas comprise au dehors. Mais nous autres, Allemands, nous comprenons la leur, et la dépassons... »

Nietzsche, naguère, se gaussait de ses concitoyens, aux yeux desquels le manque de clarté passe pour de la profondeur.

§

Sans prétendre à pénétrer le secret de cette pensée abyssale, nous nous bornerons, pour le moment, à admirer sa facilité d'adaptation à l'idéologie régnante.

Dans son discours inaugural de recteur, à Fribourg,

(1) Quand survinrent en Allemagne les événements du 30 juin 1934, cet article était déjà écrit; mais ces événements n'ont pas lieu d'en modifier les idées générales, ni les conclusions sur l'essence du mouvement national-socialiste.

Martin Heidegger, élève de Husserl, hier encore gloire de la spéculation transcendante — d'aucuns, à vrai dire, le traitent de *charlatan de l'obscurité*, tant il est hermétique — insiste sur la notion grecque (!) de la faiblesse de la Science devant le Destin. Ayant défini l'esprit : « Effort originel, difficile, courageux et conscient vers *l'essence de l'Etre* », il nous apprend que cette dernière désigne la capacité de la nation de conserver intactes les forces *telluriques et du sang*, « en tant que pouvoir de l'émotion la plus profonde et de l'ébranlement le plus ample de son existence ».

Spécimen du noble jargon métaphysique en honneur au Troisième Reich, mais qui masque mal la capitulation de la « Science » devant le « Destin » incarné dans les chemises brunes.

Penseur à la réputation de parfaite intégrité, le professeur Spranger nous explique que la nouvelle idée de l'Etat ne répond pas à l'ensemble des tendances diverses qui cherchent à se réaliser dans la société, à s'y intégrer. « Bien au contraire, c'est désormais la volonté incarnée dans le Fuhrer *charismatique* (?!) qui traduit la pensée de la nation en tant qu'émanation de la dite société. »

Repoussant toute sérénité, la nouvelle philosophie d'outre-Rhin accorde donc une sorte de dignité métaphysique à l'affectif. Du même coup elle renonce à son vrai rôle : situer dans l'Univers notre *moi*, l'apaiser, le contenir. Elle préfère signer son arrêt de mort en montrant au *moi* rétréci un ordre « national », politique et partisan, dont il fait partie, et qu'il doit servir.

Et quel ordre!... A Magdebourg, au Congrès de philosophie, le conseiller ministériel Achelis déclare, au nom du Ministre prussien des Sciences, des Arts et de l'Instruction publique que la Nouvelle Université ne sera plus le produit de l'esprit philosophique, mais des Sections d'assaut et des étudiants prêts à agir!...

§

Toute relative, la valeur-raison n'a plus qu'à s'incliner devant la valeur-nation, impérative absolue. « Adieu Alle-

magne enivrée de l'Univers ! » s'écrie M. Sieburg. « La notion de la nation est plus forte que celle de la culture. » Exclusivement allemand, Dieu fétiche, totem, le *Dieu de sang* des nazis veille désormais au seuil des valeurs. Par-dessus vingt-trois siècles d'efforts gréco-latins et chrétiens vers l'universalité, d'un bond, la nation élue cherche à rejoindre le *Kraal* africain, ce champ privilégié « d'expérience directe », cette pensée « prélogique » des peuplades de la brousse qu'étudièrent les Frazer, les Lévy-Bruhl.

Et c'est avec orgueil que M. Haupt, présidant le Congrès des professeurs de lycée du Reich, revendique l'apostrophe lancée au nouveau régime par le publiciste émigré, M. Schwarzschild : « Le retour à la forêt vierge ! »

Détracteur, lui aussi, de l'Occident, Dostoïewsky salue (1877) dans l'Allemagne « la puissance qui proteste », qui, depuis Arminius, n'a guère cessé de s'opposer à l'*Urbs*, à ce que Rome ancienne remit à Rome nouvelle, aux nations de l'Ouest, ses héritières, et à tout ce qui forme cet héritage : ce protestantisme *éternel* que les Saxons de Witikind, odieusement massacrés par le « traître » Charlemagne, représentent au même titre que le réformateur de Wittenberg. Après avoir jeté aux orties sa robe augustine, terrassé le Pape, controversé avec Lucifer, Luther a bien libéré l'esprit (« l'homme raisonnable est quelque chose de surnaturel, un soleil et une divinité, placé dans notre existence pour tout dominer »), mais il estima, en même temps que, dévastateur de l'Univers, cette force démoniaque se trouvait au service d'une civilisation dont l'Allemagne ne veut à aucun prix !

§

Mouvement *parvenu* et qui prétend à une ampleur comparable à celle du Christianisme, de la Renaissance, le national-socialisme n'a plus que l'embarras du choix pour se constituer une digne galerie d'ancêtres.

C'est des préromantiques outranciers du *Sturm und Drang* (année 1770), qui, au nom du germanisme le

moins altéré de civilisation méditerranéenne, poussèrent le plus loin le culte et la pratique du *dynamisme* mystique, que se réclament en premier lieu les théoriciens du Troisième Reich. Prônés les purs parmi les purs, ceux-là ne se contentèrent pas de s'attaquer à toutes les conventions politiques et sociales, mais à la Raison même, en divinisant l'instinct brut, le jaillissement de la vie élémentaire.

Le professeur Petersen va jusqu'à annexer à l'idéologie hitlérienne les grands classiques de 1800!

Tentative qui indigne ou fait sourire, selon les tempéraments. Elle se justifie cependant dans la mesure même où ces Olympiens, bien que passés à l'école de Kant, conservent des idées chères aux romantiques échevelés qui les précèdent.

Car le péché originel du national-socialisme, c'est le romantisme.

Hostiles au *mécanisme* et à la réflexion, à René Descartes comme à Francis Bacon, un Schiller, Kleist, Hoelderlin conçoivent l'idée de *Vie* comme principe de toute réalité matérielle, spirituelle, sociale et but idéal de l'action. Ce même *concept vital* guide dans ses recherches morphologiques, optiques, etc., Goethe et les savants *romantiques,* tel Oken ou Carus. Schelling — philosophe par excellence du romantisme — l'étendra hardiment aux phénomènes chimiques et physiques, tout prêt à revenir aux animismes, aux fétichismes originels. Héraclite, ainsi que l'hylozoïsme à demi-mythique de la Grèce primitive (lequel envisage la nature sous l'aspect d'un organisme vivant) fêtent leur soudaine résurrection.

Cette Nature, cette Vie que Gœthe vient de diviniser, Schopenhauer, von Hartmann la diabolisent. Ils intronisent Dieu de leur monde, l'Inconscient, le « stupide démon » que Nietzsche va incarner dans l'âne qui, joyeusement, gambade, maître de la Terre, au Carnaval de Zarathoustra.

D'emblée, la métaphysique nazie adoptera cet Univers schopenhauérien, mais bizarrement mutilé. Elle en con-

servera un seul pilier, la sombre, l'aveugle *Volonté :* création matérielle, nature brute, croissance indomptée. Faute d'emploi, elle rejettera l'autre, la *Représentation,* création spirituelle continue, idée platonicienne, loi morale universelle.

Malgré des antécédents romantiques, Hegel, qui croit que le salut du monde est de donner à la Raison conscience d'elle-même, qui suppose que, Narcisse éternel, l'intelligence se plaît à se mirer dans la nature et dans l'humanité, se voit répudié au même titre que ces vieilleries fripées : perfectionnement, progrès moral, avenir de l'Homme.

Traité jadis par le romantique Fr. Schlegel d'« invalide le plus difforme de la dialectique », aujourd'hui par les Deubler, Benn et Baeumler de méprisable produit du nationalisme gréco-judaïque, Kant lui-même n'échappe pas à l'ostracisme nazi. N'est-ce point, lierre géant, son idéalisme qui a failli étouffer, sous des *credo* valables pour toutes les races, le divin génie aryen?

Jaillie du tronc de l'idéalisme allemand dans cette seconde moitié du XIX^e^ siècle où les rameaux les plus élevés en apparaissent privés de sève, l'œuvre de Nietzsche, pousse tardive et exubérante, réussit à mettre au niveau des progrès scientifiques — et à la portée de ses contemporains — plus d'une suggestion de la génération de 1800. La *philosophie de la Vie,* où se combine l'hylozoïsme hellénique avec l'enseignement des savants romantiques, cherche le principe vital — et celui du monde — dans le devenir, dans l'expansion libre des forces spontanées qui n'ont nul but extérieur à leur propre déploiement. Elle séduira les raffinés, fascinera les barbares moins par l'élégante clarté du style, par l'incomparable vigueur d'une pensée tumultueuse que par son embarras mystique. « L'idée de la Vie, la plus gœthéenne des idées, la plus allemande, parce que la plus hautement conservatrice — écrit M. Thomas Mann (première manière) — c'est Nietzsche qui l'a le mieux étreinte. Remplie d'une beauté nouvelle, d'une force,

d'une innocence sacrées, il l'a élevée au pinacle, lui a assuré la domination universelle... » Et le subtil Simmel de noter : « Depuis Nietzsche, la Vie est devenue l'idée-maîtresse de toute conception du monde. »

§

De ce « mysticisme naturiste » — pour user de l'excellente terminologie de M. Seillières — un mouvement de la jeunesse allemande qui se veut *dionysiaque,* et qui parle de la Vie *lésée* par l'esprit, s'empare dès le début du siècle. Avec Stefan George, Dilthey, Gundolf, etc. à sa tête, la génération, saignée peu après à Langemarck, à la recherche des bases d'une vie libre, commence par jeter par-dessus bord tout rationalisme encombrant. Le freudien Prinzhorn annonce : « Toutes les forces vraies de la communauté gisent au fond du maternel empire du *Bios* que s'efforcent à vaincre les idéals du progrès! Nous nous trouvons devant le chaos évident. D'où nécessité d'un retour au culte des vieilles forces de *racinement,* du sang et du sol!... » (Le fameux *Blubo* — Blut und Boden — des nazis.)

Bientôt, c'est le tour des « forces telluriques » de Keyserling, instincts vitaux, irraisonnés de l'humanité. De leur révolte contre les abus de l'intellectualisme un nouveau monde doit sortir. Regrettant le recul des virtualités de l'instinct, le Sage de Darmstadt dénonce la défectueuse nutrition cérébrale de l'Occidental, « le moins spirituel des hommes », proclame l'homme primitif le plus grand de tous, et il ajoute que l'esprit « ne grandit que par le dépassement de sa lâche nature ».

A son tour, L. Ziegler attend de l'épanouissement du vitalisme mystique la guérison de la plaie dont *l'oppression scientifique* a navré nos facultés créatrices, le retour aux préoccupations magiques et métaphysiques (« Nietzsche ne s'est-il pas retourné vers les hylozoïstes?... »), les croisades devant libérer la Vie et reconquérir les biens spirituels que possédèrent les ancêtres. N'étant pas encore devenus la proie de la Raison, ceux-ci, par leur science infuse, de nature préconsciente (Urwis-

sen) pénétrèrent au cœur des choses, appréhendèrent les vérités cachées. Leur mode de pensée, mythique et symbolique, analogue à la dialectique hégélienne (l'opposition et la conciliation des contradictoires), semble reprendre faveur dans de notables sphères de l'intellectualité allemande, « le peuple de la communion conservée avec la Nature maternelle ». Ceci grâce à l'ébranlement du principe de *causalité,* fondement des sciences...

La Causalité, tout ce qui ressortit à l'expérience scientifique, « se rattache à la mort », estime Spengler qui, à la logique (aristotélique) de l'étendue, *spatiale,* opposera sa logique organique *du temps.* Ce n'est plus la Nature, l'Inconscient, la Vie, entités romantiques, mais le *Temps,* « ouvrier autonome » de l'Histoire, élément à l'aspect anthropomorphe de l'existence, que nous voyons divinisé. Idée platonicienne, ce *Temps-Destin* ne se laisse connaître ni décrire, seulement sentir et « intérieurement vivre ». Impérialiste de la race — bien qu'aujourd'hui désavoué par l'hitlérisme — Spengler professe le plus profond mépris pour l'homme tardif des grandes agglomérations (telle l'Alexandrie des Ptolémaïdes), « ce décadent dont le sens des faits, développé à l'excès, mécanise l'intelligence ».

Nul, parmi ces hyperboréens antirationalistes, n'a ravagé avec la même sombre énergie les parterres du cartésianisme, aux fleurs chlorotiques et anémiques, pour y voir pousser, drues et foisonnantes, les tropicales végétations de l'extase et des fantasmagories mystiques, que L. Klages, « l'enfant terrible de l'école romantique « (Seillière). L'enseignement, paradoxal, mais cohérent, de ce génial autodidacte, que son disciple Prinzhorn juge le seul continuateur qualifié de Nietzsche, nous fait voir tout à plein les fondements archaïques et mystiques du néo-romantisme hitlérien.

La plus substantielle des conquêtes psychologiques de Nietzsche (il leur a consacré un volume), Klages la voit dans la *dépréciation* non seulement de la morale, mais de l'intelligence, examinée, pour la première fois dans l'histoire à sa valeur biologique, en ennemi de ce « grand

malfaiteur » : l'Esprit, « dont la naissance signifie la pire catastrophe cosmique ». Adversaire de l'âme, celui-ci n'a qu'un but, la séparer du corps, afin de briser l'unité de la Vie. C'est lui qui empêche l'homme historique, à l'âme étiolée et tarie, de se hausser à cette *contemplation extatique* que Klages place au sommet de l'échelle des valeurs. A l'entendre, Nietzsche, dont l'apparition « couvre d'une splendeur altière le trépas des peuples vieillis », a réussi à transférer le courant de la pensée vivante du lit de la logique scientifique dans celui de l'esthétique et de l'érotique — Eros pris ici dans le sens d'une variété d'extase — de même qu'à ressusciter les catégories *romantiques* de polarité (« la Vie et l'Esprit sont contraires! ») et de rythme, catégories tombées en oubli depuis Héraclite! — Phénomène initial, élan inépuisable — trait qui le distingue de l'*élan vital* de Bergson — ce rythme résiderait dans le foyer de l'Inconscient...

L'influence de Klages sur les mystagogues du nazisme est difficile à exagérer.

En 1932, M. G. Thibon, thomiste français, prophétise : « En ce morne déclin du monde, l'œuvre de Klages circulera comme un météore inquiétant, chargé de la menace des Erinnyes. Mais nul ne peut prévoir le sens et la profondeur de son action à venir sur l'homme crépusculaire... »

§

Que le lecteur nous excuse de l'avoir introduit dans cette atmosphère intrépidement mystique, où, Latin, il respire mal! Alors que le Germain, « qui connaît les accès clandestins du Chaos » (Nietzsche), facilement lassé de la Physique, des concepts gréco-latins, de toutes les habitudes mentales honnêtement contractées, s'y réfugie volontiers. Mal détaché de l'élémentaire, tout emmêlé de nature, il s'y mêle, s'y intègre à la vie cosmique, se livrant aux forces physiques qu'on ne juge plus. Obscur et primitif, il ne croit pas déchoir en se défaisant ainsi de toute raison. Il espère même se hausser à un degré supérieur de l'humanité, seul accessible à l'Allemand. Aussi,

le jour où la doctrine de l'Inconscient, jeu d'intellectuel il y a quelques décades à peine, tombe dans les mains des multitudes, elle devient la principale arme dans le combat des moins évolués — vraie révolte de Caliban — contre la Raison et ses défenseurs.

« Guerre à l'esprit », crie le ralliement M. Goebbels.

« La couche de vernis de la civilisation s'écaille et craque de toutes parts », renchérit le docteur Benn. « Ce qui doit être détruit, c'est l'intellectuel et la civilisation qui y prend racine! »

L'heure est propice. L'appel est entendu.

Guerre et armistice viennent de dégonfler les baudruches de l'idéal wilhelminien. Acharnée devant l'échec de ses ambitions mondiales à entraîner dans sa chute tout ce qui avait valeur reconnue avant son désappointement, l'élite, sur cette terre d'élection d'un protestantisme habitué à reviser sans cesse ses jugements, à tenter toutes les idées qui courent le vaste monde, vient de s'abandonner à la plus morbide des introspections. Elle met en cause, dans une analyse corrisive, nihiliste des fondements de la civilisation, la réalité sociale ellemême.

Portés vers l'action, comment les jeunes ne souffriraient-ils pas de ce dessèchement d'une Allemagne désemparée, au ciel vide, où s'en vont à la dérive tous ses élans, sauf celui des hérédités funestes? Les uns croient exorciser le hideux matérialisme en bannissant la réflexion, s'empressent de s'arracher à la séduction des « abîmes fleuris », en se jetant dans l'instinctif, dans ce qui n'a pas été gâté par la pensée. Leur maître, nous assure M. H. Hesse, ce fut Dostoïewsky, et non plus Gœthe, ni même Nietzsche; leur idéal, les frères Karamazoff, Asiatiques insidieux et occultes.

D'autres, groupés dans les *Buende* (ligues), laboratoires où, dans les creusets du passé romantique, pangermaniste, se prépare l'avenir, chais où fermente, dans des outres séculaires, le vin nouveau, travaillent de toutes leurs forces à ressusciter le *vieil homme*. Les déracinés des « corps francs » se sentent pris d'une fureur belli-

queuse sans pareille, que cultivent avec soin les chefs. Le métier de soldat, leur mémoire de soldat l'entoure d'une vraie gloriole : la guerre leur apparaît étalon et source des valeurs! Tels ces *Réprouvés,* orgueilleux et faméliques compagnons d'un Ernst von Salomon, durcis, forgés par quatre ans de tempêtes d'acier, et dont les combats, complots, assassinats, dès 1920, cherchent à donner forme à la révolte de toute une génération saisie de désespoir, blasée de culture, et aux yeux de laquelle ils incarnent le *héros* nouvel.

Du coup, la barbarie compliquée de la race affleure à la surface des revêtements plus récents. Volupté des solutions sanglantes, ressentiments, rancunes ancestrales, détritus d'un lourd passé, enterré, chez l'Occidental, sous les alluvions de la raison disciplinée, émergent du limon de l'inconscient.

Relatant sa course d'Amok, en Haute-Silésie et autres lieux, von Salomon parle de l'intrusion de *puissances mystiques* en son être, que nul intellectuel ne saurait concevoir. « Tout ce qui tombait vivant entre nos mains, nous l'assommions. A tout ce qui pouvait prendre feu, nous mettions le feu. Nous voyions rouge et nous ne portions plus au cœur aucun sentiment... Nous avons allumé un bûcher; et ce qui brûlait, ce n'est pas seulement les matériaux sans âme. C'était aussi nos espoirs, nos rêves, toutes les valeurs de la société bourgeoise, tout le commandement du monde civilisé... »

De son séjour en Bavière, M. S. R. Grein rapporte que les jeunes hitlériens ignorent totalement la valeur de l'individu supérieur. Convaincus qu'ils ne sont rien par eux-mêmes, que le but suprême de l'existence est de contribuer au renforcement de la race élue, ils méprisent les faibles et les malades avec un fanatisme sans bornes. La connaissance et la pitié leur sont également odieuses.

§

Pionnier infatigable de la rupture de l'Allemagne avec la culture antique (!), affirme un brillant germaniste,

c'est Nietzsche qui aurait lâché les brides aux démons, tant par ses doctrines de violence, sa *morale des maîtres*, (— « Soyez durs! — La vie est le triomphe du plus fort. — Il vaut mieux faire le mal que penser mesquinement ») que par les paraphrases de la parole héraclitienne : « La guerre, père de toutes choses! » et par les accents guerriers du « Chant de minuit ». Son attitude hypersensible, écartant le repos, cherchant le superlatif de tous les excès, aurait déteint sur la majorité de ses jeunes compatriotes. C'est son égocentrisme dionysiaque, sa joie de posséder Dieu que refléterait leur héroïsme *dilettant*.

Mainte brute d'outre-Rhin, compliquée de pédant, s'autorisant de certaines maximes et démonstrations contre la pitié — gageures littéraires, orgies cérébrales — légitima, au cours de la guerre, sa férocité, en posant Zarathoustra en approbateur anticipé des bestialités commises. De son lyrisme orageux, de sa rhétorique incendiaire d'angoissé tintamarresque, le national-socialisme se saisit aujourd'hui pour créer une psychologie explosive. Pensée d'anachorète destinée à une élite, elle est présentée, sous son aspect vulgarisé d'évangile belliciste, comme le pendant, sur un plan supérieur, de « Mein Kampf », bréviaire pour les masses.

Nul doute que dans cette Bible de la religion saintement défensive de la Vie que prêche Nietzsche, se rencontrent des formules à l'appui de toutes les attitudes mentales. Pas une sentence, affirme Havenstein, dont l'exacte contraire y manquât. La singularité d'une expérience qui ne se reconnaît jamais définitive impose ses oscillations au sceptique croyant, à l'athée religieux, à l'ermite aux deux âmes — *anèr dipsychos* — en qui le savant assoiffé du vrai, l'artiste, avide de construire, ne cessent de s'affronter. La véhémence même de l'inspiration ne lui laisse, souvent, le loisir, ni la force de définir les idées qui l'assaillent, l'agitent et qu'il finit par interpréter en divers sens.

Parfois, note M. D. Halévy, le Surhomme lui paraît une réalité fort sérieuse. Le plus souvent, il paraît dédaigner

toute croyance littéraire; il ne s'agit plus que d'une fantaisie lyrique dont il joue pour animer la basse humanité.

Ses systèmes successifs, il semble les échafauder pour masquer des antinomies, vraies ou supposées, qui le traquent jusqu'à l'effondrement mental. Aussi, l'interpréter sans fantaisie, c'est le condamner. M. Maulnier-Thierry nous suggère avec raison de discerner, dans ce philosophe artiste, le sens philosophique et le sens polémique, le rôle de ses phrases étant infiniment plus complexe que l'abstraite mission de signifier.

Vivant ses théories, philosophant « avec ses entrailles », le solitaire de Sils-Maria voile, de son style qui flambe, crépite... et fume, une pensée volcanique toujours prête, en apparence, à dévorer ce qu'elle enfante. Matière en fusion s'élançant de l'émotion extasiée, ou enserrée dans la lave d'un dogmatisme paradoxal qui heurte nos instincts logiques et éthiques, elle s'échappe cependant du même noyau central incandescent. C'est en y pénétrant que ses grands exégètes, de Bernoulli à Simmel, de Lichtenberger à Andler, ont pu fixer cette bouillonnante et volatile philosophie — un tempérament vu à travers le monde! — inaltérable expression d'une âme supérieure.

Deux courants la dominent. Spirituel ou affectif, apollinien ou dionysien, ils ne sont, du reste, que les deux bras d'un même et seul fleuve, communiquant, tout le long de leur cours sinueux, par de multiples et secrets abouchements. Biologie vitaliste et mécaniste participent à sa thèse biologique. Sa doctrine sociale dérive de l'école utilitaire anglaise et des romantiques. Sa psychologie plonge ses racines dans l'idéalisme allemand et dans le cartésianisme.

Après des années de jeunesse, d'un romantisme à tous crins, sur lesquelles semble flotter le parfum de croque-mort particulier à Schopenhauer, et de l'encens wagnérien, c'est le souvenir de Gœthe, demi-dieu au chef apollinien, aux traits dionysiens, qui ne cessera de le hanter. Dans une grandiose transposition, il finira par l'élever

jusqu'au domaine du mythe. L'auguste apôtre de la synthèse réussie par l'élite grecque dans sa lutte contre le délire de l'Asie, synthèse d'où sortent la perfection plastique, la discipline des mœurs, la dialectique — autant de fruits de desseins *raisonnés* — n'avait-il pas caressé, à l'image du XVII[e] siècle français, le rêve de la « liberté réglée » ? Apollon et Dionysos s'y conditionnent, s'y complètent, engendrant l'aristocratique illusion de formes parfaites, éternellement belles...

Au sortir de l'oppressive torpeur de la forêt romantique, où, prisonnier, il vivait dans la féerie de châteaux de songe, Nietzsche, fortifié par le souffle du large, se met à construire, au moyen des puissants outils de l'analyse intellectualiste, l'édifice d'un captivant rationalisme. M. Andler en perçoit cependant les assises *mystiques*. C'est que les plus grands parmi les Allemands ne deviennent classiques qu'au prix d'un romantisme juvénile dépassé, dompté. Et à l'heure même où le Dieu du dithyrambe, de l'enthousiasme lyrique sans bornes ranime, chez Zarathoustra, la haine de la Raison, de la conscience claire, où égaré dans de ténébreuses études du subconscient, désarçonné par les acquis de la nouvelle psychologie pathologique, il approche de la catastrophe, sa « Nouvelle philosophie des Lumières » fonde encore une doctrine de l'intellectualisme!

De sorte que son romantisme s'avère d'essence spiritualiste; son œuvre : une épopée de la passion intellectuelle; sa religion : une brûlante affirmation de la Vie, de la plénitude de la Vie, atteinte seulement *au sommet de la culture.*

§

Sous les marronniers en fleurs de l'agreste plateau de Heidelberg, Edgar Quinet, jeune, se promenant avec Creutzer, marque les analogies entre nos révolutions et celles des systèmes de philosophie allemande. Kant répondrait à l'Assemblée constituante, Fichte à la Convention, Hegel à la Restauration.

Dans les créations métaphysiques de l'Empire bis-

marckien, il s'attendait à rencontrer, reflet des victoires, un prodigieux fantôme d'orgueil. Au comble de ses vœux, parvenu au faîte de la puissance, des pensées d'allégresse, des sentiments d'exaltation, des forces indomptées, voilà ce qu'il croyait découvrir dans ces constructions, qui contiennent, sans conteste, une partie de l'âme germanique.

Avec Schopenhauer, avec von Hartmann, au lieu de cette jubilation, il ne devait y trouver que satiété, dégoût des choses divines et humaines, pis encore, l'horreur de l'existence, l'ennui de l' « être », l'aspiration fervente au non-être. Apprendrait-il aujourd'hui avec une stupeur moindre le singulier choc en retour, grâce auquel la Nouvelle Allemagne, issue de la plus écrasante des défaites, se croit inspirée du génie nietzschéen? De l'incomparable hymne sauvage — *en crescendo* orageux, en *forte* à dissonances criardes, jusqu'au *fortissimo* des fanfares — à l' « être ». De l'enseignement d'un maître dont la « conscience cosmique », en réaction nette contre la thèse schopenhauérienne, est le dernier mot de l'effort humain vers la vie noble, généreuse, complète, « le Monde n'étant qu'un instrument pour l'Homme... ».

Le seul problème qu'il connaît, au dire de M. Halévy, c'est comment fonder une culture, c'est-à-dire un ensemble de traditions, de règles, de croyances telles que l'homme, en s'y soumettant, s'ennoblisse?

De son pessimisme du début, indigné, l'unique raison fut l'absence de toute vraie culture.

§

Aveuglés par les capricieuses lueurs de l'auréole d'émeraude, abusés par le culte voué à Dionysos, enfant des Indes brûlantes, Dieu de la vie orgiaque, de la vigne et de cette ivresse qui rompt en nous les barrières de l'individualité, fascinés par sa métaphysique *extatique*, par le débridement sacré d'une sensibilité à forme anarchique, les idéologues du Troisième Reich s'obstinent à ne voir en Nietzsche, malgré l'évidence, que « la plus grande, sinon l'unique bacchante de l'Histoire ».

Mutilation d'autant plus arbitraire qu'il nous offre deux visages opposés de sa divinité helléno-thrace : Dionysos, sombre loup-garou, incarnation bestialement féroce d'une Asie passant, de temps à autre, en torrent dévastateur sur la Hellade, fait de spasmes mystiques, de ténèbres et de sauvagerie élémentaire : Dieu de minuit! — Dionysos le doux, entouré de ses compagnons les satyres, Dieu des Ménades, de l'enthousiasme féminin, tendre héros du roman avec Ariane : Dieu du midi! Si Nietzsche appréhende la réapparition du premier en Allemagne, c'est avec délice que son âme s'abandonne au second.

Derrière les violences de cabinet du polémiste, dans la pénombre des manifestations intimes se dessine alors la silhouette du penseur tel que le peint déjà, dans son nécrologe (1901), Th. de Wyzewa; doux, délicat, scrupuleux, incapable de tout geste, de toute parole brutale, chez qui le délire même des persécutions ne parvient pas à faire naître l'ombre d'une haine, ni d'une colère. Avant que sombrât pour toujours sa conscience, son dernier mouvement, à Turin, fut de commisération, vers un pauvre cheval maltraité. C'est avec force qu'il souligne constamment qu'on ne doit point conférer une valeur universelle à sa morale; elle ne convient qu'à ceux qui gouvernent par l'instinct de grandeur, de générosité, parvenus au même stade de l'évolution que lui-même. « Les Allemands s'imaginent que la force doit se manifester en dureté et en cruauté, alors ils se soumettent volontiers et avec admiration; qu'il existe une force dans la douceur et dans le calme, voilà ce qu'ils ne croient pas facilement. »

Il proteste d'avance contre l'abus de sa théorie de la volonté de puissance : « Soyez durs! » ne s'adresse pas à des barbares dont la férocité a besoin d'être refrénée. Le premier, il frémirait de l'application qu'en a faite une génération tourmentée d'ennuis, assoiffée de toniques assouvissements affectifs, d'aventures et d'obéissance. A H. von Stein, qui lui envoie, en 1882, son livre *Les Héros et le Monde,* il dévoile son cœur :

Pour ce qui est des héros, je n'en ai point aussi bonne opinion que vous. Je reconnais que la condition de héros est la forme la plus acceptable de l'existence humaine, surtout lorsque l'on n'a pas d'autre choix... Ce sont, en vérité, les problèmes de la cruauté que vous traitez là! Se peut-il que vous y ayez du plaisir? Je vous avoue : j'ai, quant à moi, trop de cette complexion *tragique* dans le corps pour ne pas être souvent amené à la maudire. J'aspire à enlever à l'existence humaine une partie de son caractère douloureux et cruel...

La philosophie mystique apparaît à Nietzsche jeune la plus haute cime de la pensée *irrationnelle*. Mais porte-parole du Dieu apollinien, dans la tragédie, où le héros lutte et se brise dans un inéluctable écroulement, c'est la réalisation suprême de la pensée *rationnelle* qu'il découvre. Même en se perdant dans l'extase qu'accorde le redoutable *Dieu de minuit*, il ne se flatte pas moins d'exalter son moi, de ne plonger dans le fond de l'abîme irrationnel que pour mieux gravir le sommet de l'affranchissement rationnel.

Combien différente la conception du tragique dont s'inspire le dionysisme de tréteaux des nationaux-socialistes!

L'Allemand aime la mort! a-t-on dit. Ce serait contraire à la nature. Mais sa millénaire mystique fataliste se complaît volontiers dans l'idée de l'universel et cosmique anéantissement, dans des visions d'Apocalypse transformant soudain notre abjecte planète en un globe nu, vitreux et glacé!

Dans les allures, sataniques, qu'affichent Schopenhauer et d'autres penseurs germaniques, Ch. Secrétan ne vit que du *bluff*. Le manque d'équilibre, croyons-nous, d'une race « hyperconsciente » des brusques alternances de son rythme de vie : lyrisme enthousiaste suivi de foudroyants désenchantements, envolées surhumaines aboutissant à des effondrements inouïs, doit y entrer pour beaucoup.

Prophètes d'inévitables cataclysmes, des mystagogues nazis exultent à l'idée des ruines qu'ils invoquent. De

tous ses vœux, Benn appelle le chaos suprême. Son messianisme catastrophique se déchaîne contre l'homme *civilisé* ou *moral* qui souille la face de la terre, contre la culture moderne « en déliquescence ». Découvrant un trait saillant du Germain dans les auto-destructions meurtrières, épanchements prodigues de sa propre substance, dans les naufrages héroïques et les sanglants crépuscules de ses divinités mythiques Deubler voit la tare profonde, la bassesse de l'idéal kantien dans son impuissance à se hausser au tragique, à s'identifier avec le vieil Œdipe à Colonne, aveugle et chancelant, aspirant aux abîmes du Néant!

Cauchemars de l'an mille, paniques de l'agonie, épouvante de tourbillons où disparaissent, s'écroulent avec fracas, les cités pourries par l'Esprit, tout ce décor pour finale wagnérien inspire à M. R. d'Harcourt cette phrase trahissant quelque inquiétude : « Il y a en lui (l'Allemand) un goût romantique de sang versé, le sien et celui des autres, des feux d'artifice de la mort. C'est sous l'aspect des fêtes de la destruction que lui apparaît la suprême réalisation de son destin... »

§

A l'instar de tant de légendes, celle de Nietzsche belliciste, chauvin, pangermaniste, est difficile à tuer.

Certes, à maintes occasions, il glorifie l'épée, la guerre; à ses oreilles, l'arc d'argent, arme d'Apollon, résonne de terrible, mais aussi de mélodieuse façon. — De quelle guerre, cependant, s'agit-il? « Si Nietzsche avait vécu, reconnaît Klages, — d'accord en ceci avec Ioël et d'autres commentateurs, — il aurait été, en 1914, le plus enragé des partisans de l'Entente. » Admettant la guerre religieuse, guerre des idées, avant tout celle des conceptions doctrinales, philosophiques, il s'avoue foncièrement hostile aux campagnes déclenchées en vue de satisfaire des ambitions nationales ou mercantiles, répugne au socialisme d'Etat des Hohenzollern, fondateurs de la nouvelle Lacédémone. Bien que professant l'avènement de la décadence dans toute société qui repousse instinctivement

la guerre, Nietzsche redoute le militarisme moderne prussien, œuvre *posthume* du passé, laquelle, pour le présent, ne peut avoir que la valeur d'une entrave; elle signifie des hécatombes de talents éminents, l'appauvrissement, l'affaiblissement intellectuel.

Trouve-t-on son compte à toute cette floraison et cette magnificence de l'ensemble (qui, enfin, ne se manifeste que dans l'épouvante des autres à l'aspect du colosse nouveau), si, à ces fleurs grossières de la nation, doivent être sacrifiées toutes les plantes et herbes plus nobles, plus tendres et plus intellectuelles, dont son sol était jusqu'ici si riche?

Le reniement de la doctrine de l'armée *moyen de défense* est tout aussi catégoriquement exigé que celui des désirs de conquête.

Dans la plupart des cas, les assurances de la paix sont des moyens d'engourdissement. On veut la liberté tant qu'on n'a pas encore la puissance. Lorsqu'on commence à l'avoir, on veut la prépondérance. Si l'on n'y réussit pas (si l'on est encore trop faible pour cela), on demande la *justice*, c'est-à-dire des droits égaux...

Son intellectualisme transcendant flétrit la puissance matérielle de l'Allemagne de Bismarck, raille la prétention de sa nation, languide et valétudinaire, de régénérer l'Univers. Il lui reproche avec vigueur des soi-disant guerres de libération, par lesquelles l'Europe fut frustrée de son unité, de son « sens miraculeux », rêvés par un Gœthe, par un Napoléon. « Le cœur s'est ouvert devant le phénomène Napoléon; il s'est fermé devant les guerres de l'indépendance. »

Volontaire de guerre enthousiaste, il confesse à Gersdorff, dès novembre 1870 : « Entre nous, j'estime la Prusse d'aujourd'hui une puissance extrêmement dangereuse pour la culture... C'est quelquefois bien difficile, mais nous devons être assez philosophes pour rester de bon sens dans l'enivrement général, si nous voulons qu'un voleur ne vienne pas nous dépouiller, ou nous frustrer, au moins en partie, des biens qui, pour moi, ne sauraient entrer en balance avec les plus grands

exploits militaires, voire avec tous les soulèvements nationaux. »

L'être allemand, resté en arrière, porte la responsabilité « de tous les grands crimes commis contre la culture des quatre derniers siècles... » La Renaissance, âge d'or de notre millénaire, ne put mener à bien ses grandes tâches : affranchissement de la pensée, ébranlement définitif des plus oppressives autorités, triomphe de la culture sur l'orgueil de la lignée, libération de l'individu, progrès de la science, Luther, esprit plébéien farci de préjugés, y ayant mis obstacle. « Eût-il été brûlé vif, comme Huss, l'aurore de la lumière se serait peut-être levée plus tôt, et avec un plus bel éclat. »

La névrose du nationalisme, « gale du cœur, intoxication de l'esprit », déraison la plus contraire à la justice et dont l'Europe est malade, c'est encore le Germain qui l'aurait sur la conscience. « Y a-t-il une pensée dans ce nationalisme bovin? » *L'odieuse modestie* de l'Empire de se considérer comme une culture, l'illusion, néfaste, que celle-ci a contribué aux victoires de 1870, l'outrecuidance du rétrécissement national poursuivi, autant d'impardonnables sacrilèges. « Plutôt périr que de se laisser haïr ou craindre!... »

Pour Nietzsche, « l'Allemagne au-dessus de tout », c'est peut-être la parole la plus stupide qui fut jamais prononcée.

Quand les Allemands commencèrent à devenir intéressants pour les autres peuples de l'Europe — il n'y a pas si longtemps de cela — ce fut grâce à une culture qu'ils ne possèdent plus aujourd'hui, qu'ils ont secouée avec ardeur, comme si ç'avait été une maladie : et pourtant, ils ne surent rien mettre de mieux à sa place que la folie politique et nationaliste.

Un grotesque objet d'horreur! tel lui apparaît le Germain qui croit déjà toucher au but, être arrivé à son *incarnation*, à sa civilisation propre.

Il raille ce fanatisme, en train de reparaître, qui, né du désir de puissance, fut enflammé, autrefois, par la

croyance d'être en possession de la vérité, fanatisme « qui portait de si beaux noms que l'on pouvait se hasarder à être inhumain avec une bonne conscience (à brûler des Juifs, des hérétiques et de bons livres, et exterminer des civilisations supérieures tout entières) ». Le christianisme, forme dégénérée de l'Antiquité, mais qui nous en rend le sentiment, lui semble une digue contre les rustres du Nord, « qui l'emportèrent avec Luther ». Mais c'est avant tout dans la résurrection de l'hellénisme, seul capable de sortir l'Allemagne de l'Océan de la barbarie, que réside le salut.

Ecœuré de la mode d'un temps qui « porte de nouveau au pinacle la vantardise germanique », il se tourne vers le pays qui lui apparaît le digne héritier de la Grèce. Sans en démordre, il cherche à défendre sa proposition qu'il juge « de simple honnêteté historique : tout ce que l'Europe a connu de noblesse, noblesse de la sensibilité, du goût, des mœurs, noblesse en tous les sens élevés du mot, tout cela est l'œuvre, la création propre de la France... » Dépassant Gœthe lui-même dans sa prédilection profonde, passionnée, pour le classicisme de la vie, de l'esprit français, il les défend avec verve et pénétration contre les prétentions de la *fausse* culture allemande. Pour lui, l'unique forme d'art moderne c'est la forme française égalée, même chez les Anciens, par les seuls Grecs.

Je ne crois qu'à la civilisation française, et tout le reste, qu'on appelle culture européenne, me semble un malentendu, pour ne rien dire de la civilisation allemande.

Et d'exalter le public de Corneille, goûtant les images de la vertu chevaleresque, aimant l'existence, — non pas créée par une volonté aveugle et inculte, que l'on maudit parce qu'on ne sait pas la détruire! — mais comme un lieu où la grandeur et l'humanité sont possibles en même temps, et où ni la contrainte la plus sévère des formes, la soumission au bon plaisir princier, ou ecclésiastique, ne peuvent étouffer ni la fierté, ni les nobles sentiments, ni la grâce, ni l'esprit de tous les individus.

Et ce qui est de la floraison, en France, les grands hommes s'y entendent mieux qu'ailleurs. Loin d'être superficiel, un grand Français n'en a pas moins sa superficie, une enveloppe naturelle qui entoure son fonds et sa profondeur, tandis que la profondeur d'un grand Allemand est généralement tenue renfermée dans une fiole étrangement contournée, comme un élixir qu'il cherche à garantir, par son enveloppe dure et bizarre, de la clarté du jour et des mains étourdies...

Les quelques rares arêtes agressives, fulgurantes, dont la pointe paraît dirigée contre la France, n'expriment que sa préoccupation au sujet de dangers que court l'âme classique du pays porteur de flambeau, du fait de la musique, de la philosophie allemandes, ou de l'esprit utilitaire anglo-saxon. Que pèsent-elles, du reste, à côté des innombrables boutades, traits d'humeur, décochés à l'adresse de ses concitoyens, dans le genre de ceux-ci :

Le pauvre Wagner, où s'est-il fourvoyé? Si du moins il était allé parmi les pourceaux! Mais parmi les Allemands!...

Tel que je suis, étranger à tout ce qui est allemand, à un point que de voir un Allemand suffit à retarder ma digestion...

Les Allemands n'ont aucune idée à quel point ils sont vulgaires, et c'est le superlatif de leur vulgarité, ils n'ont même pas honte de n'être que des Allemands. [A rapprocher de la phrase de Hitler : « Il faut arriver à la conviction que c'est un plus grand honneur d'être citoyen allemand, ne serait-ce qu'en balayant les rues, que roi à l'étranger. »]

Les Allemands sont des canailles : on s'abaisse en les fréquentant.

§

Il se sent trop mêlé de races, pas assez Allemand pour prêcher nationalisme et haine raciale, pour être tenté de participer à cette admiration de soi-même, fruit de distinctions physiologiques aventurées ou mensongères, à cette *impudicité* dont font parade ses concitoyens, « en guise de cocarde de loyal germanisme ». Mélange et brassage le plus horrible des races, avec prépondérance

de sang pré-aryen, son pays ne saurait que souffrir d'une épuration qui l'appauvrirait!

Les jugements qu'il prononce sur l'Aryen, « cette pure merveille de la création » (Hitler), n'ont rien de flatteur. La duplicité des philosophes, Aryens par excellence, du Vedanta — formant une véritable école pour enseigner *les moyens de séduction* qui mènent à une croyance — leur mépris systématique des sphères d'où pourrait venir la contradiction, une louange et une glorification démesurée de leur propre doctrine, le blessent. C'est que tous les moyens leur sont bons : le mensonge, la calomnie, etc., pour élever la température — jusqu'à ce qu'il y ait la foi; il n'y a rien à critiquer, il suffit de croire, d'accepter!... Doctrine qui promet le salut, l'avantage, le privilège aux effacés et aux humbles, fanatise les pauvres petits cerveaux insensés pour les remplir d'une vanité folle; tout comme si c'était elle qui fût le sens et le sel de la Terre. Examinant la loi de Manou, le philosophe ajoute :

Le livre tout entier repose sur le mensonge sacré. Nous possédons là le modèle classique qui est spécifiquement aryen; nous pouvons donc le rendre responsable du mensonge le plus systématique qui ait jamais été fait. On a imité ce modèle presque partout; l'influence aryenne a corrompu le monde!

Dans l'esprit de Zarathoustra, le superbe *fauve blond*, en dépit de sa chevelure dorée, n'est pas nécessairement « le grand barbare blanc » : il peut fort bien être cheik bédouin, samouraï du Japon. Il découvre, par contre, dans le code ayren de Manou, une « façon de sémitisme, c'est-à-dire d'esprit de prêtre, et pire que n'importe où... » Dans la pensée nietzschéenne, il se forme, en effet, une espèce d'identité entre les termes : Esclave, Juif, Prêtre. Paul de Tarse et ses pareils héritent de l'esprit haineux, étroit, dégradé et néfaste du judaïsme *sacerdotal* qu'avait créé, à l'ombre du second temple de Jérusalem, Esdras. Zarathoustra n'est antisémite que dans la mesure où il est antichrétien; il s'avoue fasciné par le doux rabbin de

Galilée, par ce jeune Hébreu pâle sur lequel s'est appesantie la haine des Pharisiens, et qui mourut trop tôt sur la croix. Pour injurier le Sémitisme, il en fait le grand-père de la Stoa (par le canal de Platon) — le Stoïcien, un chef arabe emmailloté dans des concepts grecs! Mais l'Ancien Testament, stigmatisé par les racistes, il le considère comme le livre de la justice divine, « où il y a des choses et des discours d'un si grand style que les littératures grecque et hindoue n'ont rien à leur opposer... » « Le goût de ce livre est une pierre de touche pour connaître ce qui est *grand* et *petit.* »

Etablissant que les Juifs, comme toutes les nations, ont des traits déplaisants, voire dangereux, il se demande si, dans une récapitulation totale, on doit pardonner à un peuple auquel les autres avaient imposé le passé le plus pénible, et à qui « l'on doit l'homme le plus digne d'amour (le Christ), le sage le plus intègre (Spinoza), le livre le plus puissant et la loi morale la plus influente du monde »? Ne sont-ils pas les pionniers de l'esprit européen?... N'avaient-ils pas versé leur sang sur tous les champs de bataille de l'esprit? « Aux temps les plus sombres du moyen âge, quand les rideaux des imageries asiatiques pesaient lourdement sur l'Europe, ce furent des libres penseurs, des savants, des médecins juifs qui maintinrent le drapeau de la lumière et de l'indépendance d'esprit, sous la contrainte personnelle la plus dure. C'est à leurs efforts qu'on doit, en grande partie, que la chaîne de la civilisation qui nous rattache aux lumières de l'antiquité gréco-romaine soit restée ininterrompue. »

Apprenant que son beau-frère Foerster cherche à faire passer *Zarathoustra* pour le bréviaire du parfait antisémite, Nietzsche se révolte :

La campagne contre les Juifs, écrit-il à sa sœur fin 1887, de Nice, a toujours été le signe caractéristique des nations basses, envieuses et lâches; et celui qui y participe aujourd'hui montre qu'il a dans sa mentalité une bonne portion de canaillerie.

Refusant les élucubrations antijuives que lui envoie

Théodore Fritsch, futur paladin du Fuhrer, il se déclare, à bout de patience :

Croyez-moi, ce nauséabond bavardage de dilettantes naïfs, étrangers à la question, sur la valeur des hommes et des races, cette invocation d'autorités que tout esprit tant soit peu raisonnable rejette avec un froid mépris... ces constantes et absurdes falsifications et arrangements de concepts aussi vagues que « germanique, sémite, aryen, chrétien, allemand », tout cela, à la longue, finira par m'exaspérer profondément... Enfin, qu'imaginez-vous de ce que je ressens à la vue d'un antisémite osant prendre dans la bouche le nom de Zarathoustra?...

L'esprit, nous révèle-t-il, est le propre des races tardives, les Juifs, les Français, les Chinois. Les antisémites ne peuvent pardonner aux premiers d'avoir de l'esprit — et de l'argent... Antisémite! — c'est un nom que se donnent les *déshérités.*

Il faut s'en accommoder quand un peuple qui souffre et veut souffrir de la fièvre nationaliste... voit passer sur son esprit des nuages et des troubles divers, en un mot de petits accès d'abêtissement, comme, par exemple, chez l'Allemand de nos jours tantôt la bêtise antifrançaise, tantôt la bêtise antijuive.

(*Mein Kampf* dénonce l'alliance des Juifs et de la France en train de se négrifier, ceux-là se servant du sadisme, de la perversité de celle-ci pour l'exécution de leur dessein froidement conçu : abâtardir la divine race germanique!)

L'affirmation que l'Allemagne a largement son compte de Juifs et doit leur fermer ses portes témoigne, pour Nietzsche, de son caractère encore faible, peu marqué. « Juif, c'est une forme de supériorité », écrit-il à Peter Gast. Et ailleurs : « Quel bienfait semble un Juif, lorsqu'on vit parmi des Allemands! » Rassasié de son existence nomade, Israël ne demande qu'à être absorbé par l'Europe. Qu'on lui fasse bon accueil! « On pourra fort bien débuter par jeter à la porte les braillards antisémites! »

Auteur du programme hitlérien, G. Feder considère que « jusqu'à un certain point, c'est l'antisémitisme qui constitue l'infrastructure de toute l'idéologie du mouvement ». Dans cette Allemagne où, jusqu'au XIX° siècle, l'Hébreu payait les mêmes taxes que les porcs, la guerre déchaînée contre lui prend de nos jours l'aspect d'une véritable guerre zoologique, faite par des vertébrés à part. Représentant par excellence de la « contre-race », il s'agit de l'anéantir.

Pour avoir préconisé les mariages mixtes, Bismarck est traité d'odieux traître au germanisme. Nietzsche, lui, va cependant bien plus loin. En recommandant, d'après l'exemple de l'aristocratie anglaise, l'union entre officiers nobles de la Marche (l'art de commander et d'obéir) et Juifs (génie de la patience, de l'argent, avec son appoint d'intellectualisme), il prétend s'arrêter au seuil du problème qui lui tient le plus au cœur, celui « de l'éducation possible d'une caste nouvelle, destinée à régner sur l'Europe ». Il prévoit une caste maîtresse, « fournissant de dirigeants une planète pacifiée, caste mêlée à la fleur juive... ». Attitude qui tombe, dans le Troisième Reich, sous le coup du Code pénal en préparation (*Rassengefaehrdung*, crime de la mise en danger de la pureté raciale).

Aussi n'est-ce point sans un léger ahurissement que, dans une revue juive nous découvrons cette phrase de M. Maurice Level : « L'étendard de la croix gammée était découpé dans la camisole de force dans laquelle, l'écume aux lèvres, mourut Nietzsche... »

§

De l'avis de Goebbels (*A la conquête de Berlin*), la révolution doit pouvoir tout, mais en premier lieu, en prêchant l'envie sociale, provoquer de profonds ressentiments, organiser, froidement, le doute et la haine.

Notre socialisme à nous, héritier de l'armée, de l'administration prussiennes, a toujours quelque chose de soldatesque... Service envers le peuple, envers l'Etat, il doit être dur, parfois cruel...

A l'égard, avant tout, du bourgeois.

« Jamais homme n'a haï les révolutions de la même haine que Nietzsche », nous révèle, cependant, Bertram.

C'est qu'il se rendit compte qu'il ne suffit pas à une classe de commander pour en être digne, que le plus bas rebut, « une horde d'esclaves parvenus au sommet en flattant les autres esclaves, peut étouffer, sous la masse imbécile, tout ce qui est noble est fort ».

Socialisme, peuple, Etat, armée prussienne, autant de concepts qui répugnent foncièrement à notre philosophe :

Le socialisme, c'est le fantastique frère cadet du despotisme prussien défunt... désirant une plénitude de puissance telle que le despotisme ne l'a jamais eue... dépassant tout ce que montre le passé, car il travaille à l'anéantissement formel de l'individu, ce luxe injustifié de la nature, qui doit être corrigé en *organe utile à la communauté*... Il ne saurait avoir d'espoir de subsister que par le plus atroce terrorisme!

Le *Tchandala* ne passe, aux yeux de Zarathoustra, pour la plus basse classe que parce que *mélange* de classes. Si la montée de Caliban est à redouter, c'est qu'elle retarde le progrès des quelques individus supérieurs au profit de ceux qui restent en arrière : crime de lèse-humanité! L'idéal des trop nombreux, êtres manqués, mal partagés, nécessiteux, ne peut naître que de la jalousie, du ressentiment.

Quant au peuple, aux masses? Copie, outil, résistance aux grands. « Pour le reste, que le diable et les statistiques les emportent!... »

C'est pour avoir osé diviniser l'Etat, qui ne voit dans la culture qu'un simple moyen, que David Strauss est si violemment pris à parti par Nietzsche, indifférent à la société, à l'homme perdu, atomisé, tout comme à la termitière. Préoccupé de l'humanité, des personnalités exceptionnelles, seuls comptent pour lui les *sommets*. Les atteindre n'est pas un progrès social, mais une fin en soi! Les solitaires, race de maîtres ayant sa propre sphère d'action, hors de la collectivité (le pathos de la distance!),

avec un excédent de forces pour la beauté, la science, les arts, pour la politesse des mœurs et l'ornement ordonné de l'existence, ne servent point, dans le sens courant du terme, la société. C'est elle, au contraire, qui doit assurer la vie matérielle de la serre aux plantes choisies et singulières. « Les caractères nobles paient avec ce qu'ils ont, les vulgaires avec ce qu'ils font. » (Schiller.)

*Mein Kampf* précise, face à cette thèse, que société, Etat, n'existent qu'en vue du maintien et de la prospérité d'une communauté d'êtres physiquement et intellectuellement de même espèce. « Notre Etat ne se soucie pas de la création d'une colonie d'esthètes... Au lieu de leçons de noble maintien, de la boxe à jet continu... »

§

Professeur à Cambridge, M. John L. Beever qualifie de *blasphème* le fait que Hitler, à une soirée offerte en son honneur par la sœur du philosophe — on venait de jouer, à Weimar, le *Napoléon* de Mussolini — se fit photographier à côté du buste de Nietzsche. De l'homme qui se promit : « ne jamais fréquenter personne qui soit impliqué dans cette effrontée fumisterie de la race ! » (Lettre à J. H. Bollé.) De l'austère briseur d'idoles, auquel les prétendues assises du Troisième Reich, nationalisme, socialisme, antisémitisme, furent en égale exécration.

« Il existe des hommes tellement outrecuidants, observa-t-il, que s'ils admirent publiquement quelque grandeur, ils ne sauraient la louer qu'en la présentant comme un échelon précurseur, un pont qui mène vers eux. » A Brandes, il confiait son appréhension de servir un jour de pavillon à des incompétents, des complètement inadaptés. « Un grand homme n'est pas nécessairement un *homme*, ce n'est peut-être qu'un enfant, ou bien un caméléon de tous les âges de la vie, ou bien encore une petite vieille ensorcelée. » Dans le monde des valeurs historiques règne le faux-monnayage : les grands hommes, tels qu'ils sont honorés, sont de mauvais petits poèmes,

faits après coup. Le succès fut toujours un grand menteur!

« Ce fut, en tous temps, la plus grande calamité de la culture, lorsqu'on se mit à adorer des hommes. »

C'est que, aristocrate à la conscience intraitable, fanatique de la bonne foi, de la justice, et dont le goût de la puissance n'est que son antipathie pour la duplicité, Nietzsche enseigne que tous les faits historiques dignes d'être retenus par la mémoire des hommes sont des faits d'affranchissement et que c'est la liberté d'esprit qui est le ressort de l'Histoire universelle. Ceux qui peuvent s'en passer, ne fût-ce qu'un moment, peuples ou individus, sont mûrs pour la ruine, et la méritent.

Il va jusqu'à souhaiter qu'on établisse, contre la vieille peste des envies tyranniques, les institutions de la démocratie tant honnie!

§

N'y aurait-il, en Allemagne, que les saisons qui changent?

Précédant *Zarathoustra* de deux siècles, Leibnitz, écœuré, s'exclame : « Où trouver le tyran qui lasserait notre servilité? »

Et ces lignes, qu'on estimerait récentes, et qui datent du 22 mai 1799 :

*In summa!* Rien n'est plus certain que ce fait : Si les Français n'obtiennent pas une écrasante supériorité, afin d'imposer en Allemagne, ou tout au moins dans une partie du pays, un changement, en quelques années aucun Allemand connu pour avoir eu, une seule fois dans sa vie, une pensée libre, n'y trouvera plus un lieu de repos...

Elles sont du grand précurseur du pangermanisme, Johann Gottlieb Fichte.

S. ABERDAM.

# KILOMÈTRE 28

—

L'homme qui marchait sur la route, aussitôt qu'il sortit du tournant, aperçut à cinquante mètres, près de la borne, une auto renversée, brisée, tordue, les roues en l'air, sur le côté droit du chemin. Il ne voyait pas encore les cadavres. Le soleil était haut, la terre chaude, et la nature vibrait sous la sainte lumière.

Il s'approcha sans se presser, à cause de l'âge, et parce qu'il avait déjà vu bien des accidents dans sa vie de trimardeur : un notamment, — ce qui aurait pu lui paraître assez extraordinaire, — à ce même virage, qui était aigu et en pente soudainement rapide. Il se fit la réflexion que, dans le temps, on disait le « tournant » et non comme aujourd'hui le « virage », et que les voitures attelées y « versaient », tandis qu'aujourd'hui les autos « capotent ». Le langage d'autrefois était plus clair.

Alors il vit de près la catastrophe, son deuil épars, sa ruine misérable qui sentait fortement l'essence. Les quatre corps étaient répartis entre le siège du conducteur et trois points sur le terrain assez symétriques. Le dernier trajet de la voiture l'avait appliquée à un arbre, ce qui l'avait retournée dans une direction perpendiculaire à la route; elle avait fait une telle culbute en projetant trois êtres vivants et éperdus hors de la carrosserie découverte, — cependant que le quatrième mourait à son poste, comme un capitaine.

Rien à faire, — les victimes paraissaient bien définitives. Cependant, en y regardant de plus près, il s'aperçut que l'un de ceux qui venaient de heurter le point final de leur destin n'était certainement pas ce qu'on appelle mort. C'était un être très jeune, très pâle, casqué et

vêtu d'un cuir fin et ambré, et il gisait et remuait faiblement au bord du fossé.

Il le souleva et l'étendit, et lui plaça la tête un peu haute, afin qu'il pût mourir plus commodément, contre la borne qui marquait le Kilomètre 28. Cette pâleur et l'attitude du corps lui rappelèrent celles de l'autre, qu'il avait aussi ramassé, lors de l'histoire du cheval emballé. Cette fois-là, il n'y avait que deux victimes; le cheval n'était pas en apparence très abîmé : on l'avait remis debout assez facilement par la suite. Il était évidemment mort depuis, comme tous les chevaux qui vivaient en 1898, et bien d'autres gens et bien d'autres choses de cette époque. Mais n'empêche que la route et le soleil, et le propre cœur et le ventre du vagabond étaient bien restés les mêmes. Il y avait beau temps qu'il ne se donnait plus la peine d'énumérer les saisons et les ans. Que ce fût hier, ou il y a quarante ans qu'il avait joué — un instant — le rôle du Samaritain, squelette de cheval, vieux morts ou corps encore chauds, c'était tout un pour lui : c'est-à-dire une émotion un peu confuse et une excellente aubaine.

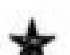
C'est pourquoi il se mit à fouiller les poches, comme l'autre fois. C'était tellement la même histoire pour lui qu'il s'étonna de ne pas sentir sous ses doigts, hors des bourses ouvertes, le glissement mince et savonneux des pièces d'or... Mais il n'avait pas l'habitude de discuter en dedans de lui-même les pourquoi des choses et les bizarreries de la vie. Il était ignorant et loyal : il acceptait ce que la vie lui offrait, tendait le dos aux bourrasques, et avalait ses rancœurs. Cela ne servait de rien, du reste, de s'étonner ni de réclamer. La chance est la chance, un pauvre bougre est un pauvre bougre, il n'est pas instruit, mais il a un bon et solide instinct... Sans joie immodérée, avec calme et, peut-on dire, avec résignation et même de l'humilité et beaucoup de politesse, il fit sa nécessaire besogne.

Il procéda méthodiquement, tout en surveillant la route, palpant doucement les vêtements, les explorant, dépliant les portefeuilles et soupesant les porte-mon-

naie, qu'il mit ensuite soigneusement à l'abri dans ses propres poches ou dans son baluchon. Il éprouvait du respect et de la reconnaissance pour ces inconnus envers qui il n'avait rien à se reprocher et qui lui étaient cependant l'occasion d'un magnifique butin.

C'étaient des riches, — jusqu'au chauffeur, recroquevillé sous son volant, qui avait sur lui plus d'argent que les autres : il est vrai que son compte en banque devait être moins opulent. Il s'était beaucoup mieux défendu d'ailleurs, retranché sous sa voiture et vraiment difficile à dévaliser. Ce dernier travail avait été pénible : il est des choses qu'il vaut mieux faire rapidement, sans insister, et sans brusquer les gens, — même s'ils ne sont plus en état de le ressentir. Le vieux trimardeur en éprouva quelque malaise, aggravé par le coup de chaleur : il était un peu gris et un peu las, et il s'assit, en s'essuyant le front, sur le rebord du fossé.

C'est alors qu'il s'aperçut qu'il avait oublié la quatrième victime, celle qui n'avait pas eu la chance brutale de ses compagnons, et respirait encore, paraissant voir et comprendre, et qui le jugeait peut-être, peut-être aussi l'absolvait et par là méritait elle-même la grâce de la Bénédiction suprême.



Le fait est qu'il demeura gêné devant ce regard droit, très beau, et profond. Il approcha cependant, mais il n'aurait jamais osé toucher ce corps. Il souleva son chapeau, comme pour s'excuser, puis se pencha, ne sut que dire, et vit avec une sorte de terreur et de ravissement que ce mourant était une femme.

Il restait interdit devant le visage allongé, où de sombres yeux régnaient sur la beauté extraordinairement pure et la mortelle pâleur : il la reconnaissait. Sur le fond de sa bourbeuse mémoire, une telle douceur, une semblable lumière déjà rencontrées se levaient ici et là comme une lune sur un horizon bouleversé. Elles renaissaient, se confondaient, se séparaient encore, s'accompagnant de choses matérielles dispersées dans les temps

et les lieux. Une demoiselle de château, penchée sur une terrasse, rêveuse dans un jeu de soleil et d'ombre : elle lui avait fait une telle aumône, à l'homme aux dents longues, de tout ce qu'elle portait de monnaie, et des fruits de son jardin, mais plus encore de toute sa grâce et de ce regard aujourd'hui reparu. Tout rustre qu'il était, rien de trouble n'avait remué dans son cœur ni dans son idée. Une Dame de charité, sous une blanche guimpe, se hâtant vers le bien, dans un asile où l'on mange une soupe et où l'on dort une nuit. Une fille guère plus riche que lui-même, pleurante et battue, abandonnée au long du chemin : le souci de la vie semblait étouffé par son chagrin, et il avait su qu'il était en somme heureux et fort, en la voyant ainsi défaite; il l'aurait bien aimée pour sa pitoyable beauté : mais que faire pour la consoler!

Une autre figure encore, dont l'annonce était si lointaine, mais qui lui était plus présente que toutes autres : le visage douloureux de la Femme Vierge, mère, ceint d'un voile bleu, qui soutenait la tête d'un supplicié décharné au pied d'un gibet. Le vitrail tout autour se rehaussait de tons chauds et tranchés, cernés de plomb; mais il semblait bien que tout le jour réservé à la sombre petite église passait par la seule transparence de ce visage...

On faisait quelques pas hors de l'antique église et de sa douce pénombre, et tout près la salle d'école était claire et bourdonnante. Par la fenêtre, on voyait des soldats aux pantalons rouges, en repos de manœuvres, qui étendaient leur linge lavé sur les haies. Cependant le maître expliquait, d'une façon très émouvante, une carte de la France pendue sur le mur et des enluminures où l'on voyait une pauvre victoire de l'armée de la Loire vaincue sur des Bavarois bleu-de-ciel, et la prise tourbillonnante de la Smalah d'Abd-el-Kader...

Le gamin de jadis courait de nouveau de l'école à la vieille église, et de celle-ci à celle-là, par des chemins magnifiques ou désolés qui étaient ceux de sa vie errante, d'un mouvement allègre, réglé à sa fantaisie, sans aucune

chronologie. Le pieux office murmuré se mêlait à la leçon et aux gronderies du prêtre, sous le vol planant et léger de la cloche... Le Maître, là-bas, forme sans figure mémorable, parlait d'une voix nette d'une autre sorte d'immortalité glorieuse. Mais ce que l'homme cherchait âprement et retrouvait avec une joie inépuisable, c'était, mêlée à toute chose, cette pâle figure qui souriait ou pleurait en ses quatre incarnations, seule lumière éternelle et seule véritable vertu de ces lieux sans beauté.



La cinquième incarnation acheva de se libérer de la vie, d'un faible soupir, sans qu'il y prît garde tout d'abord, avec une grande douceur... Quand il le comprit, il fut assommé par la douleur, tout disparut de ses songes, et il ne vit plus qu'elle seule, comme s'il ne devait plus agir et mourir que pour elle. Le terme du Kilomètre 28 devenait le lieu géométrique de son passé et de son avenir, de ses misères et de ses amours, de ses vertus et de ses crimes...

Il tomba à genoux, la contempla et pleura, avec les sanglots des grands chagrins de son enfance. Puis, rassemblant tout ce qu'il y avait de pur et de saint en lui, il lui consacra la plus émouvante prière.

Prière du trimardeur :

« Le nom du Père, et du Saint-Esprit... Je vous salue Marie, je vous salue sans péché... Votre fils est béni, le Désiré, le Béni. Bénissez le pécheur. Bénissez le drapeau, le jour de gloire est arrivé... Je vais leur rendre à tous leurs sous et leurs billets, je vous le promets. Les voici, Sainte Dame. »

Et il prit dans ses poches un portefeuille, le posa sur l'herbe aux pieds de la trépassée. Et il disait : « Je vous salue Marie, prenez-le, bénissez-le! Je vous salue, Messieurs, Mesdames... »

— Minute, l'ami! part à deux! fit une voix goguenarde derrière lui. Il se retourna, interdit, encore à genoux et tout balbutiant de sa prière...

— Part à deux? Quoi, part à deux? répliqua-t-il avec peine, regardant sans comprendre le grand gaillard planté sur la route, qui venait bouleverser sa pathétique aventure...

— Allons, reprit celui-ci, t'es pas fou? C'est pas le moment de compter les sous. Ramasse la galette, et qu'on se trotte dans les bois. T'as compris?

Il s'agissait bien de cela en vérité. Il essaya d'expliquer que ce n'était pas permis, que les sous n'étaient plus à lui, qu'il fallait les rendre, qu'il l'avait promis : autant de sornettes pour l'autre, qui devint furieux.

— Tu te f... de moi? fit-il brutalement. Et puis, si t'es saoul, tant pis pour toi.

D'un pas il fut auprès de la morte, et il se baissa rapidement pour ramasser le portefeuille.

Mais le vieux s'était déjà rué sur lui : pour cette lutte inégale il avait l'avantage de la surprise et d'une violence terrible. Il se mit à se battre comme un forcené, comme on combat un rival détesté, ou des moulins à vent... il combattait pour sa dame, pour la Vierge Sainte, pour la vertu, pour la France, pour Dieu et pour la gloire. Il était tout embrasé d'un feu qu'il n'avait jamais connu. Il payait d'un seul coup, sans s'en douter, toute une longue et vieille dette de foi, d'idéal et d'amour. Il était beau, grotesque et sublime.

En somme, tout se passa comme si le vieillard eût eu trente ans de moins, et toute sa pleine force, au service d'un courage désespéré... Les deux hommes avaient fini par rouler sur l'herbe, ils cherchaient à se mordre et à s'étrangler, et le plus jeune n'avait pas le dessus : peut-être la justice aurait-elle fini par triompher, si les gendarmes, prévenus de la catastrophe, n'étaient survenus, sur leurs bicyclettes pour les séparer. Ils étaient suivis de quelques curieux, qui s'attroupèrent avec un vif intérêt.

— Qu'est-ce que c'est que ces bandits-là! s'exclamait le brigadier, approuvé par l'assistance, en rétablissant l'ordre à grands coups de souliers... Mais tandis que le vieux restait muet et haletant, l'autre reprenait son souffle en même temps que son assurance, et, en

phrases entrecoupées, commençait à expliquer l'incident.

— L'bandit, c'est lui, mon brigadier. Il était là qui comptait les sous qu'il leur avait volés... A preuve, tenez, qu'y a le portefeuille, là, par terre... Les autres i's sont dans ses poches. Vous pouvez l'fouiller, allez-y!... C'est quand c'est que j'l'ai surpris et qu'j'y ai fait honte, qu'i' s'a jeté sur moi comme un furieux qu'il est... I' m'aurait bien massacré, c'vieux assassin! Vieille fripouille! conclut-il en donnant tous les signes d'une sincère indignation.

— C'est bien, dirent les gendarmes.

Ils fouillèrent le héros accablé, en hochant la tête. Aux vieilles mains qui tremblaient, ils passèrent les menottes nickelées. Puis ils firent méthodiquement leur office, constatant sommairement l'état des victimes, compulsant les papiers, se partageant les dépouilles; puis ils notèrent leurs impressions sur leurs calepins et laissèrent une garde sur les lieux. Ils prirent aussi les noms des combattants : celui du vieux était un beau sobriquet hérité d'un lointain compagnon du Tour de France : il s'appelait Devorant, Victor...

— Allons, en route, fit le brigadier. Vous, suivez-nous, dit-il à l'autre, qui reniflait son sang, et tremblait, lui aussi, de fureur.

Tout le monde prit le chemin de la ville. Vieilli de toute une vie, marchant d'un pas cassé, le criminel dûment encadré se sentait submergé de toute une nouvelle vague de misère. Cependant la foi des martyrs le soutenait, et il voulut la confesser :

— Messieurs les gendarmes, c'est pus comme en 98, quand c'est qu'y avait des chevaux et des jaunets... J'suis un honnête homme, Messieurs les gendarmes, je le jure, j'suis un honnête homme : c'est à cause de Notre-Dame de gloire qu'est si belle sur sa vitre...

Le cortège murmurait... Poussant leurs machines, les gendarmes écoutaient en rigolant... L'un d'eux, débonnaire, disait : « Il fait l'idiot, le frère. Mais ça ne prend pas, ton compte est bon, vieux salaud. »

G. DE LA TOUR DU PIN.

# ART POÉTIQUE

## FRAGMENT D'UN POÈME

—

Non pour le « poète »,
Mais pour toi qui passes.

I

*Tels, le détail et l'ensemble,*

*Et mieux, ce qui est plus infime*
*Que le détail, et plus caché et plus réel :*
*Une seule feuille à un seul buisson*
*(Eglantier, prunellier, aubépine)*
*Et sous le tissu de la feuille*
*La sève, le sang de la terre,*
*Vie secrète et seule réelle,*
*Fourmillement silencieux,*

*Et l'ensemble, les monts, l'orage sur les monts,*
*Les villages dans la vallée ensoleillée,*
*Les flots des blés houlant au vent des vastes plaines,*
*Les fleuves, les forêts et la grande appeleuse*
*Des grands rêves, la mer, et le ciel, et la nuit,*
*Autre fourmillement silencieux des mondes,*

*Parfum qui monte*
*Des orangers,*
*Ombre d'une herbe,*
*Reflet sur l'eau*
*D'une ombre d'aile*
*Enfuie déjà,*
*Reflet d'une ombre*
*Au vain miroir*
*De l'eau qui fuit,*

*Insaisissable instant qui contient l'univers,*
*Enivrement multiplié,*
*D'onde en onde, aux confins inexistants du monde,*
*Par chaque instant qui tombe au cours fuyant de l'âme*
*De chaque homme, centre du monde,*

*Tels, le détail et l'ensemble,*
*Présents, cachés, seuls réels*
*Dans chaque mot de mon livre...*

★

*Ce tendre, ce large secret,*
*La plénitude universelle,*
*Le sang le même en chaque veine...*

*Car ne cherche ici qu'un langage,*
*Je n'écris pas pour remplacer*
*Les divines choses du monde,*
*Lève les yeux de cette page,*
*Mon poème n'a d'autre vie*
*Que d'être un signe de ces choses*
*Et de t'avertir qu'il est temps*
*De regarder avec tes yeux.*

*Regarde! Il est temps d'être heureux!*
*Regarde, aspire, entends, possède*
*Sans souvenir et sans désir*
*Cet unique instant de toi-même :*
*Le monde entier créé pour toi,*

*Les lignes, les sons, la lumière,*
*L'ombre, les formes, les couleurs,*
*Toute la richesse innombrable*
*De voir, de sentir, de goûter,*
*De caresser avec tes mains*
*Le monde entier créé pour toi,*

*Ton miraculeux seul bonheur,*
*Cet unique instant de toi-même*

*Où tout ce qui fut et sera*
*Merveilleusement se rassemble*
*Et jamais plus ne reviendra,*
*Presse-le bien contre ton cœur!*

★

*Hommes qui devrez conquérir*
*Votre héritage d'hommes,*
*Celui qui vous parle aujourd'hui*
*Sait vous cacher ses larmes,*

*Mais les jours l'ont tant dévasté*
*Qu'il n'a plus devant soi*
*Qu'une livide immensité*
*Vidée de tout espoir,*

*Qu'il est seul comme le plus seul*
*Des plus pauvres de vous,*
*— N'est-ce point cette solitude*
*Où il mourra, debout,*

*Qui le dresse entre ceux qui peuvent,*
*Vous parlant cœur à cœur,*
*Avec une âpre certitude,*
*Annoncer le bonheur?*

II

*C'est pour toi, compagnon, cette nuit tiède et tendre,*
*Que je chante, pour toi le plus abandonné*
*Qui veux ne plus rien voir et ne plus rien entendre,*
*Toi condamné par l'homme et par toi condamné.*

*Cette nuit de printemps je n'ai voulu choisir*
*Pour ami que celui qui ne veut que se taire,*
*Que toi qui désormais n'as plus que le désir*
*De rompre la suprême amarre avec la terre,*

*La terre que tu hais de l'avoir trop chérie,*
*La terre, ton amour dont tu veux t'arracher*
*Parce qu'il t'a proscrit de toutes tes patries,*
*De toutes tes candeurs et de tous tes péchés.*

*Ton corps, ta première âme et première demeure,*
*Ton corps, son libre usage et sa possession,*
*Et toutes tes pensées, toutes tes passions*
*Comme un réveil d'oiseaux dans un parc à l'aurore,*

*Rien n'est plus. Trébuchant contre tes souvenirs*
*Tu n'y reconnais plus que des traces de plaies,*
*Tu te heurtes aux morts et l'horreur de survivre*
*Est tout ce qui survit de ceux que tu aimais.*

*Tous ceux que tu aimais et tous ceux qui t'aimèrent*
*Disparus dans la mort ou plus cruellement*
*Disparus dans la vie avec ce don d'eux-mêmes*
*Qui s'est évanoui dans leur dernier serment*

*Et ce qui fut l'amour et ce qui fut la vie*
*N'ont laissé que mépris et que ressentiment*
*— Mais la vie que tu hais de l'avoir trop chérie,*
*Ignorant tout mépris et tout ressentiment,*
*Comme pour te punir de l'avoir trop chérie*
*S'acharne à te frapper impitoyablement.*

★

*Cette nuit, compagnon qui ne me connais pas,*
*Dans le cachot obscur et nu*
*Où les hommes t'ont verrouillé,*
*Sans que tu sentes ma présence*
*Je te visite secrètement.*

*Rien, absolument rien, néant*
*Plus terrible que le néant*
*Puisque tu peux souffrir encore*
*Et tu gis mornement dans l'ombre*
*Abîmé dans ton désespoir.*

*Compagnon, ô mon compagnon!*
*Je ne toucherai pas ta peine*
*Avec les mains sournoises du riche*
*Qui vient caresser ta misère,*
*Evangéliser ta détresse.*

*Compagnon, mon vieux compagnon!*
*Tout le temps que nous avons pu,*
*Nous tenant debout sous le ciel,*
*Combattre pour l'homme outragé,*
*Nous avons combattu ensemble.*

*Compagnon, mon vieux compagnon!*
*Tout le temps que nous avons pu*
*Redresser une fois encore*
*La résistance et la révolte,*
*Nous nous sommes révoltés ensemble.*

*Mais cette heure à présent de la nuit de ta vie*
*Et de ton abandon et de ton désespoir*
*Elle est toute à toi seul et ton âme est fermée*
*A tout ce qui n'est pas le terrible pouvoir*
*De pouvoir pour toi seul souffrir, souffrir encore...*

★

*— As-tu bien exploré ce terrible héritage,*
*Ce champ de ton plus humble et plus sublime honneur*
*Qui, parcouru par tous, t'appartient sans partage,*
*N'as-tu rien négligé des droits de ton malheur?*

*Je ne t'offense pas d'une pitié impie,*
*Mais j'ai vu, j'ai suivi ton regard tout à l'heure,*
*Tu as levé les yeux vers la vitre salie*
*Qui verse à ta cellule une pauvre lueur.*

*Aucun signal humain, pas une feuille d'arbre,*
*Rien, la nuit. Mais le ciel! A ce carreau sali*
*Tu ne sais même pas de quels yeux tu regardes*
*Tout le ciel, tout le ciel dont tes yeux sont emplis.*

*Et voici, dans le ciel passe un petit nuage,*
*Blanc, ourlé de soie gris d'argent, il vogue et glisse,*
*Il passe, il disparaît, et voici qu'une étoile,*
*Une étoile scintille à ta vitre salie.*

*Rien ne t'appartient plus sur la terre inhumaine*
*Mais voici qu'une étoile a scintillé pour toi*
*Et sans même savoir que tu ne vois plus qu'elle*
*Rien ne t'importe plus que cette unique étoile.*

*Elle est subitement devenue tout ton être,*
*Mais au lieu d'évoquer la liberté perdue,*
*Transfigurant le monde à ton trou de fenêtre,*
*Elle est la liberté reconquise et rendue.*

*Tu ne sais même pas que tes yeux la possèdent*
*Mais ta peine a cessé de mordre et de gronder*
*Et tu ne sais quel rêve oublié te promène*
*Dans le frais paradis des temps dépossédés.*

*O secret de la vie, ô lumière inconnue*
*Qui peux ressusciter dans les plus sombres cœurs,*
*Poésie! et rouvrir l'âme la plus vaincue*
*A la nécessité d'inventer le bonheur!*

MARCEL MARTINET.

# AU THÉATRE LIBRE

## DOCUMENTS INÉDITS

—

Quatre « premières » s'offraient, ce soir du 30 mars 1887, aux critiques et chroniqueurs de la grande et de la petite presse. Ils avaient le choix entre: *Frantrognon,* parodie en un acte de MM. Lévy et Muset, à la Scala; *la Gamine de Paris,* opérette en trois actes, de MM. Vanloo et Leterrier, musique de M. Gaston Serpette, aux Bouffes Parisiens; *le Tigre de la rue Tronchet,* comédie-vaudeville de MM. Pierre Decourcelle et Kéroul, aux Menus-Plaisirs enfin quatre petites pièces en 1 acte, dont une comédie-farce et un drame, précédés d'un prologue, à un petit théâtre qui ouvrait ses portes et qui s'appelait drôlement Théâtre Libre, comme si tous les théâtres ne l'étaient pas. Le *Figaro,* on s'en souvenait, et, à sa suite, trois ou quatre autres journaux, avaient annoncé dans son « courrier théâtral » cette représentation « des plus curieuses et toute spéciale », les piécettes en question devant être interprétées « dans le huis-clos le plus absolu devant la Critique et les Lettres », par les membres du Cercle Gaulois, du Cercle Pigalle et du Cercle de la Butte. Ces messieurs ne connaissaient pas les auteurs, ils n'avaient jamais entendu parler des acteurs, les uns et les autres, très certainement, des amateurs. Ils voyaient ça d'ici, puis, c'était au diable, leur théâtre soi-disant libre, tout là-bas, passé les boulevards extérieurs, tout là-haut, sous la Butte. Grand merci! La Scala et les Menus-Plaisirs étaient à deux pas du boulevard, les Bouffes-Parisiens au centre de Paris. Dans l'un ou l'autre, ils étaient à peu près sûrs de passer une amusante soirée...

Tout là-bas, tout là-haut, André Antoine et ses camarades,

entourés des auteurs et de leurs amis, guettaient avec impatience l'arrivée de leurs invités. Que Gustave Geffroy se fût dévoué, le contraire eût étonné : on pouvait compter sur lui, il était le champion de toutes les tentatives neuves, hardies, généreuses, fussent-elles condamnées à l'avortement; on avait eu raison de compter aussi sur quelques écrivains, amis des auteurs. Frantz Jourdain, Jean Ajalbert, Maurice Drack, Stéphane Mallarmé avaient promis de venir, ils étaient venus, mais les autres, ceux qui faisaient la pluie et le beau temps, décidant de l'avenir des pièces et du sort des théâtres, les oracles importants et tout-puissants du boulevard, daigneraient-ils se déranger? On tendait l'oreille. Le passage restait désert et silencieux. Parfois, des pas résonnaient sur les pavés, — c'était peut-être un de ceux qu'on espérait... Ce n'était qu'un passant sans doute, quelque ouvrier ou petit employé qui rentrait chez lui. Non, pourtant, l'homme revenait en arrière, hésitait, s'arrêtait devant le n° 37, se décidait enfin à pousser la porte. Quelqu'un reconnaissait l'aventureux. C'était Henry Fouquier du *Figaro,* H. de Lapommeraye, du *Paris,* Denayrouse de *la République française,* Sutter-Laumann, et ce fut tout. L'heure avançait, on pouvait frapper les trois coups, il n'en viendrait pas d'autres...

Là-bas, tout en bas, boulevard de Strasbourg et rue Monsigny, on avait déjà commencé, et les maîtres et petits-maîtres de la critique essayaient de prendre du plaisir à l'inepte parodie, à l'opérette sans esprit, à la comédie-vaudeville sans imprévu. Ce ne fut pas en vain que « Nestor »-Fouquier, Gustave Geffroy et Lapommeraye s'étaient déplacés. Leur flair ne les avait pas trompés. Ils avaient passé au Théâtre Libre une soirée fort intéressante et très agréable, ils le dirent dans leurs feuilletons qui remplirent de regrets et de confusion leurs confrères. L'un des auteurs joués au Théâtre Libre, Paul Alexis, les blaguait le surlendemain dans le journal fondé par Jules Vallès : « Une nouvelle représentation me semble indiquée, spécialement pour la presse, un soir qu'il n'y aura point première d'opérette », écrivait-il. Le jeune Willy, qui déjà s'essayait au calembour, se sentant morveux, riposta qu'un « critique, en dépit de toute sa bonne volonté, ne pouvait contempler à la même heure la jolie

figure de Mlle Gilberte et la *pomme* de M. Alexis », mais « Trubot » eût pu répliquer qu'il ne s'agissait pas de contempler la « pomme » à M'sieu Alexis, mais celles de Mlles Welbel, Barny et Verda, ne fût-ce que pour les comparer avec le minois de la « gamine de Paris ». Dans le *Cri du Peuple*, en argot et en français, le disciple de Zola s'égosillait à crier victoire. Il n'avait pas tout à fait tort. L'enthousiasme des spectateurs fit plus encore que les feuilletons sympathiques des quatre critiques. Dévalant des hauteurs de Montmartre, il gagna la grande artère de Paris, le boulevard. On ne s'y entretenait que de la soirée du 30 mars, dont Alexis avait publié le bulletin. Il se démenait, se dépensait, se prodiguait, s'efforçant, par la plume et la parole, de persuader les sceptiques, de passionner les indifférents, de recruter des prosélytes, car en ceci encore, il ressemblait à son maître, qu'il était prêt à se sacrifier aux causes qu'il croyait justes.

Il intéressa le Tout-Paris à celle du Théâtre Libre, fondé par un employé de la Compagnie du Gaz, André Antoine, qui, tout jeune, avait connu la vocation dramatique. A peine un gamin, avec son camarade Wisteaux, il rognait sur son maigre déjeuner pour aller se régaler de tirades aux matinées de Ballande ou de l'Odéon. Pour apaiser leur fringale, le soir, ils se rendaient encore au Français. Quand les vingt sous qui leur ouvraient l'accès du « paradis » leur manquaient, ces affamés de théâtre se faisaient embaucher comme figurants, et là, dans le sanctuaire, côté cour ou côté jardin, anonymes et muets de respect, ils béaient d'admiration devant l'idole, homme ou femme, qu'ils avaient applaudie de si haut, de si loin, et qu'ils contemplaient maintenant de près, sous toutes les coutures, de face, de trois quarts, de profil. L'envers du décor, et de la gloire, ne leur avait pas ôté leurs illusions, ils gardaient leur foi intacte en la divinité, rêvant de s'avancer, eux aussi, un soir, vers la rampe, courbés sous les bravos et les battements de mains, après avoir récité, déclamé, mimé la joie ou la douleur humaine. Le Cercle Gaulois où ils s'étaient faufilés devint leur conservatoire, sur son tréteau ils avaient tour à tour incarné les héros, bohèmes et lyriques, de Banville et de Glatigny, et bourgeois de Barrière et de Feuillet. Vers et prose,

ils avaient joué les pièces du répertoire, celles des classiques et celles des modernes, se reprenant eux-mêmes, se corrigeant d'une représentation à l'autre, le sens critique suppléant en eux à l'absence de leçons; se rappelant les modèles illustres, ils comparaient sans indulgence leurs essais aux créations des maîtres, auxquels ils s'efforçaient sans cesse de s'égaler. Peu à peu émancipés, ils cherchaient à créer un cercle, où ils ne dépendissent de personne. Aidé de Wisteaux, Antoine avait réussi à rassembler et former une petite troupe, parmi les camarades du Cercle Gaulois, venus de divers milieux, que l'amour du théâtre rapprochait et qui, comme lui-même, travaillaient le jour, celui-ci étant marchand de cannes, celle-là couturière, celle-ci télégraphiste, celui-là architecte, cet autre employé chez Firmin-Didot. Un soir, un monsieur était tombé chez eux, un monsieur qui avait publié des romans et écrivait dans les journaux. Il avait l'air d'un brave homme, pas fier, il les avait regardés jouer, ses yeux de myope pleins de sympathie, derrière le lorgnon, il les avait encouragés, enhardis. C'était Paul Alexis. Il rôdait volontiers aux environs de la place Pigalle, en quête de « documents humains », mais c'était le hasard, servi par un ami, qui l'avait amené passage de l'Elysée des Beaux-Arts, à deux pas de la rue Germain-Pilon où, déjeunant chez un troquet, il avait pour la première fois entendu prononcer le nom de Marie Pellegrin, non loin de la rue Frochot où il avait imaginé son atroce agonie, juste derrière l'impasse Guelma, où la Francine Cloarec du camarade Hennique était morte. Il était là en pays de connaissance. Depuis que Zola avait annexé le quartier de la Goutte-d'Or, Montmartre était devenu, littérairement, un fief naturaliste. Il signait Trublot — Trutru pour ses lectrices — des billets intitulés « A Minuit » au *Cri du peuple*. Il en consacra un le 10 mars au *Cercle Gaulois, un théâtre de vrais artistes quoique amateurs.*

Ah! l'élégante et mignonne salle, gironde tout plein, avec ses trois loges d'chaque côté, sa galerie au premier, ses trois cent cinquante places — quatre cents en s'tassant comme des anchois, et sa gentille scène, écrivait-il... Et notez qu'c'est au pied d'la Butte, tout ça, en plein Montmartre, oui, tout au fond du passage de l'Elysée-des-Beaux-Arts, une manière d'cité tranquille, r'cueillie comm' un coin

de province, où s'cache comme la violette c'te institution charmante comme elle, exquise, d'toute une belle jeunesse des deux sesques, faisant d'la vie deux parts : consacrant l'jour, chacun d'son côté, aux turbins plus ou moins insipides, histoire d'gagner l'bricheton nécessaire (y a d'toutes les professions dans la p'tite troupe, des employés surtout et pas d'rentiers!...) puis s'réunissant l'soir, avec l'amour d'l'art pour trait d'union, afin d'interpréter d'belles œuvres, tiens!...

Alexis-Trublot avait pris sous sa protection les amateurs qu'il avait découverts un soir de flânerie sous la Butte. Le théâtre sera naturaliste ou ne sera pas, pensait-il sans doute, modifiant légèrement le fameux mot de l'auteur des *Rougon-Macquart*. Il n'y avait personne et tout à faire. Une place à prendre, et quelle place!, pour Zola et ses amis, pour leurs interprètes. Les soirées de Montmartre, après celles de Médan. Qui une comédie, qui un drame, qui une pantomime, les cinq de 1880 avaient des pièces dans leurs cartons, et le maître lui-même, que la routine avait détourné de la scène, écrirait pour ce théâtre libre. Théâtre Libre, c'était le nom qu'il fallait mettre sur son fronton. Alexis l'avait trouvé sans le chercher, naturellement, rien qu'en y pensant, le titre revenant avec obsession comme un refrain à son esprit et sur ses lèvres. Ce n'était pas tout, il fallait se mettre à l'œuvre, trouver des pièces. Il intéressa Zola à l'entreprise naissante et obtint de lui et d'Hennique pour ses protégés la faveur, qui était un honneur, d'inscrire *Jacques Damour* sur leur programme d'inauguration. Lui-même, il donnerait un acte, *Mlle Pomme*, trouvé inachevé dans les papiers que son ami Duranty lui avait légués, retapé par lui et reçu « platoniquement » depuis deux ans au Cluny. Avec les deux autres petits actes de Byl et de Vidal, cela ferait une soirée pas banale. Il ne se passait pas dix jours sans que Trublot, l'*alter ego* d'Alexis, ne fît, « à minuit », la parade pour le nouveau théâtre, battant le rappel, lançant le boniment avec une verve bon enfant toute méridionale, en dépit du pastiche faubourien, s'extasiant sur « l'idée épatante » qui était venue (il ne disait pas que c'était un peu grâce à lui, pour ne pas diminuer leur mérite) à MM. Revenet et Antoine « d'organiser pour les premiers jours de mars un spectacle

coupé, composé uniquement de ces pièces à tendances vraies, humaines, — oui, naturalisses, si l'mot n'vous étrangle point, d'ces pièces dont les Duquesnel, les Briet et les Köning font généralement fi »; il donnait le « curieux programme » de ces « quatre flanches en un acte déjà en répétition pour c'te mémorable r'présentation d'mars », et disait en terminant : « Trutru parierait eul chignon d'Dédéle contre trois ronds qu'ça s'ra urf. Et pour faire maronner ces salopiots d'directeurs on les invitera tous. » On n'y avait pas manqué, mais aucun d'eux n'était venu. Ce fut « urf » tout de même.

On en avait écrit et surtout on disait tant de merveilles du Théâtre Libre, que ceux qui n'y étaient pas allés le premier soir, un peu honteux d'avoir manqué cet étonnant spectacle, se promirent de ne pas rater le second. Ils ne connaissaient pas, pour la plupart, M. Oscar Méténier, mais tous connaissaient Emile Bergerat, un gentil et obligeant confrère, parfois rosse quand il signait « Caliban », et qu'ils étaient heureux d'obliger lui-même. Courtoisement rédigée, l'invitation au deuxième spectacle du Théâtre Libre était d'ailleurs bien tentante : « MM. Emile Bergerat et Oscar Méténier espèrent, disait-elle, que ce double essai, l'un de vers comiques, l'autre de théâtre naturaliste, vous distraira une heure ou deux de la vie pratique. » Et qui sait, bien mieux que telle pièce dont c'était aussi la « première » à tel théâtre. Cette fois, ces messieurs du feuilleton ne balancèrent pas à donner la préférence à l'obscur petit théâtre d'amateurs qui venait d'allumer ses quinquets, là-haut, sur l'un des versants de la butte Montmartre. Quant aux esthètes impressionnistes, décadents et pré-symbolistes, leurs sympathies lui étaient acquises, à la suite des *notes,* légèrement cabalistiques, *sur le théâtre,* que Stéphane Mallarmé venait de publier dans le dernier numéro de la *Revue Indépendante,* et où l'auteur de l'*Après-midi dun faune,* ayant congrûment loué *Jacques Damour* « une nouvelle du maître de Médan, passant la rampe selon le large et sobre arrangement de M. Léon Hennique », avait écrit :

Le spectacle bien instructif que c'était du reste; où, avec deux saynètes âpres et jeunes, j'éprouvais la satisfaction, applaudissant un très pince-sans-rire canevas du connaisseur spécial en pantins

de bois et autres, Duranty, poussé dans le sens voulu par *M. Paul Alexis,* une fois par excellence et la centième de vérifier l'étonnant à-propos d'un usage relevant du tréteau honoré par Shakespeare et retrouvable dans les seuls cafés-concerts.

« Jeunes » et vieux, illustres et inconnus, hommes d'aujourd'hui, hommes de demain, poètes, critiques, romanciers, gazetiers, tentèrent l'aventure, le soir du 20 mai 1887. Passage de l'Elysée des Beaux-Arts, on ne savait pas ce que c'était, ni où cela perchait exactement. Les cochers de fiacre non plus. On monta vers les boulevards extérieurs, où sous les réverbères jaunâtres, des filles faisaient le quart; la place Pigalle apparut, bordée d'hôtels borgnes et de mastroquets; c'était quelque part dans les parages, mais les voitures ne pouvaient s'y risquer, car ce n'était pas tout que d'y entrer, il fallait aussi en sortir, et il n'y avait pas moyen, tant le passage était étroit. Les habits noirs s'y engouffrèrent, tâtonnant dans les ténèbres, butant contre, glissant sur les pavés gluants de boue, allant à droite, allant à gauche, essayant de déchiffrer les numéros, et finissant non sans peine par trouver le 37, au-dessus d'une porte cochère faiblement éclairée. Les plus notables représentants du Tout-Paris des premières s'y étaient donné rendez-vous. Sarcey, Vitu, Bauer, Blavet, Toché, Louis Besson, etc., mêlés aux apôtres de la première heure, et à Catulle Mendès, à Richepin, à Porel, G. Hirsch, Got, Coquelin, Duval, Georges Hugo, et à bien d'autres, échangeaient leurs impressions de cette ascension avec des naïvetés de badauds, joyeux comme des collégiens d'une escapade pleine d'imprévu, s'amusant de tout, de la petite salle, bâtie en planches et en plâtras, « grande comme la moitié d'un mouchoir », de la scène toute menue, de l'échelle servant d'escalier aux spectateurs des galeries, des banquettes en bois recouvertes de cuir, et si dures, dont ils prenaient leur parti, sybarites devenus spartiates pour un soir. Trublot les considérait d'un œil goguenard, entassés comme des anchois et marinant dans leur jus. Il faisait chaud comme dans un four, mais le rideau levé, on n'y pensa plus. Pour une surprise, c'était une surprise. On ne regrettait ni le voyage ni le dérangement. On rit, puis on frissonna, et on applaudit sans parcimonie les acteurs et les auteurs.

On les applaudit encore dans les journaux, le lendemain et les jours suivants, toute la semaine durant. Les ténors du feuilleton, les barytons de la chronique, les contraltos des « soirées parisiennes », entonnèrent la louange de ces amateurs de la veille, sacrés comédiens d'un mérite original. « Vous ne connaissez pas le Théâtre Libre? demandait « Lazarille » à ses lecteurs du *Gil Blas*. Il est pourtant célèbre. » Allez-y, et vous m'en direz des nouvelles, conseillait aux siens Frimousse-Toché dans le *Gaulois*, et pour qu'ils ne se perdissent pas en route, il leur traçait l'itinéraire :

Montez jusqu'à la place Pigalle, engagez-vous dans le passage de l'Elysée des Beaux-Arts, allez jusqu'au fond, ça n'est pas là, revenez sur vos pas, tournez à droite, puis encore à droite, dans une obscurité presque complète, et sous les yeux effarés de quelques habitants, arrêtez-vous; devant vous se dresse un escalier sinistre, évoquant le souvenir de cette rue de la Lanterne où se pendit le pauvre Gérard de Nerval, à votre gauche une bâtisse en planches, c'est le Théâtre Libre.

En somme, concluait le « spirituel » auteur, en collaboration, du *Château de Tire-Larigot*, etc., qui l'était plus dans ses chroniquettes improvisées que dans ses pièces,

En somme, soirée des plus intéressantes et des plus pittoresques. Promenade dans la réalité sinistre et le rêve à outrance, loques et pourpoints, argot et rimes riches, ail et patchouli, et par-dessus le marché, la conviction qu'il y a quelque chose de libre en République, ne fût-ce qu'un théâtre.

Malheureusement pour eux, le Théâtre Libre déménageant, les boulevardiers alléchés par les comptes rendus durent remettre à la rentrée le plaisir qu'ils se promettaient. Ils allèrent reconnaître l'endroit, et les « amateurs de curiosités et de recherches ethnographiques » explorèrent les environs de la place Pigalle à la recherche de ce coin de Paris d'un aspect si particulier qu'Antoine avait révélé aux chroniqueurs et que ceux-ci, qui ne le soupçonnaient pas, tout ravis de cette découverte, leur signalaient, assurant, tel Henry Bauër, que l'excursion valait la peine d'être tentée « par le Parisien qui ignore le site et aime à connaître tous les circuits de son univers. »

§

Pendant qu'ils se livraient à cette exploration, un drame se jouait dans les coulisses du Théâtre Libre, que « Trublot » révélait en ces termes :

Voici c'qu'est arrivé, y a trois semaines, écrivait-il le 31 mai 1887. Tout un drame! Si violent, que l'Théâtre Libre a été sur le point d's'scinder en deusses Théâtres Libres!!! Horrible, pas?

Quelques-uns des auteurs reçus et des abonnés jugeaient qu'on avait fourré dans ce deuxième spectacle trop de loques, d'argot et d'ail, et les autres, trop de pourpoints, de rimes riches et de patchouli. Entre les deux partis qui se disputaient la victoire, entre le parti Bergerat et le parti Méténier, Antoine restait indécis. Cela du moins semblait ressortir des explications de Trublot, qui, naturellement, s'était rangé du côté des partisans de la première manière, — la brutale, la réaliste, la naturaliste, — l'orthodoxe.

Motif d'la guerre intestine : c'te *nuit... bergamote* — non, c'est l'nom d'une poire!... — bergamasque de M. Bergerat. D'un côté, plusieurs « actionnaires littéraires » du Théâtre Libre, des « jeunes », un brin sectaires, voulaient bien avaler du caliban bergeraté, mais pas à triples doses et n'avaient pas tout à fait tort. D'un autre côté, M. Antoine tout seul qui, avec son tempérament d'vrai directeur libre, veut jouer d'tout, d'tout : du caliban même versifié, comm' y jouera en octobre la fin de *Lucie Pellegrin,* un acte en prose tiré par Trublot en personne d'une nouvelle d'un M. Paul Alexis; comm' y jouera l'*Capitaine Burle,* d'M. Henry Céard; comm' y jouerait un acte d'la *Patrie en danger,* si M. Edmond de Goncourt y consentait... à côté de *Est-il bon, Est-il méchant,* de Diderot; comm' y jouerait l'acte de la cellule de l'*Abbesse de Jouarre* ou même *A la feuille de rose* de M. Guy... de Valmont, comme y monterait enfin des vaudevilles symbolistes, des proses décadentes, des pantomimes suggestives, etc., etc.

La deuxième saison, la deuxième campagne plutôt du Théâtre Libre devait révéler aux gens des boulevards, espèce décidément casanière et bien peu curieuse de sa Ville dont elle était fière comme de la huitième merveille du monde, un autre coin pittoresque, sur la rive gauche cette fois, la rue de la Gaîté dont J.-K. Huysmans avait, dans les *Sœurs*

*Vatard*, donné un vigoureux croquis à l'eau-forte. Ces piliers de Tortoni avaient pris trop à la lettre la boutade de Nestor Roqueplan, lequel étant mystificateur de sa nature, s'était moqué d'eux, ayant souvent déserté l'asphalte du boulevard pour aller passer la saison en Italie, à Londres, ou en Belgique. Chassé des auteurs de Montmartre, expulsé du Cercle Gaulois par le père Krauss, son propriétaire, qui, effrayé de son succès, craignait sérieusement que la salle ne s'effondrât sous les applaudissements, Antoine, après avoir battu en vain les Batignolles, Montmartre et la Bastille à la recherche d'un local, avait fini par se réfugier à la Gaîté Montparnasse, que M. Hartmann, très gracieusement, mit à sa disposition tous les vendredis. Il y traîna le Tout Paris. *Cocher, au Théâtre Libre,* ç'aurait pu être le titre d'une revue en 1887, imitée de *Cocher, à Bobino,* qui, en 1863, consacra, en le raillant, le subit engouement dont on s'était pris pour cette petite scène de quartier. Le snobisme s'en étant mêlé, la Gaîté Montparnasse, les soirs où jouait Antoine, connaissait la même vogue insensée. « Le Théâtre Libre est aux autres théâtres ce que le général Boulanger est aux autres généraux, disait un courriériste; il faut nécessairement s'occuper de lui, et avant tous les autres, car là est l'actualité impérieuse, là est le bruit dominant », Ce bruit, qui frappait la province de stupeur, parcourait l'étranger et parvenait jusqu'aux Amériques. « *What will not fashion men do*? mandait à son journal le correspondant parisien du *New York Herald. It was the fashion to speak of the Odeon as through it was the end of the world, yet now tout-Paris travels all the way to Montparnasse whenever anything new is produced at the Théâtre Libre.* » Le clou de la saison fut son cinquième spectacle, qui rassemblait sur l'affiche les noms de quatre des signataires du fameux manifeste contre la *Terre.* On s'imagina qu'il s'agissait d'une autre manifestation hostile des fortes têtes du naturalisme. Emile Blavet se précipita aussitôt rue de Boulogne pour demander au maître ce qu'il en pensait. Depuis leur rébellion,

les Cinq, en tant que collectivité, n'ont pas fait parler d'eux, répondit Zola. Isolément, ils ont publié des livres. J'ai suivi ces efforts individuels très louables et non sans valeur. Mais j'avoue

n'y avoir rien trouvé de bien nouveau, rien qui fasse entrevoir à brève échéance la révolution promise. Aussi, quand j'en ai vu quatre se coaliser de nouveau, je me suis dit : « Cette fois, ce doit être pour le grand coup. » Et je dresse l'oreille, convaincu qu'une grande manifestation se prépare... C'est dans cet espoir que j'irai vendredi prochain au Théâtre Libre, espérant trouver une indication de cette littérature nouvelle dans l'œuvre des jeunes qui solennellement m'ont déclaré que le naturalisme n'est pas éternel.

Les cinq qui n'étaient plus que quatre, J. H. Rosny ne figurant pas au programme, feignirent de découvrir sous ces propos plutôt sympathiques de Zola, « une rancune et des habiletés indignes de son grand talent et de sa haute situation littéraire », mais cela crevait les yeux qu'une fois de plus ils cherchaient la réclame aux dépens du maître à qui, naguère, ils dédiaient humblement leurs œuvres, et qu'ils désiraient, par ce nouvel esclandre, attirer sur leurs pièces l'attention des spectateurs comme ils avaient voulu attirer celle des lecteurs sur leurs romans. Le spectacle, se corsant de polémique, promettait d'être sensationnel.

Ce soir, une heure après que la nuit aura couvert de son linceul noir les pierres tombales et les cyprès du cimetière, la façade du petit théâtre Montparnasse resplendira de lumière, écrivait un chroniqueur, et la porte habituée aux bourgerons et aux casquettes engouffrera 1.200 habits noirs mélangés de fraiches toilettes. C'est que M. Antoine donne une curieuse représentation.

Plus curieuse, assurément, que celle que donnait ce même soir le théâtre du Château d'Eau : *les Traboucayres ou les chauffeurs de la montagne*, drame en 5 actes et 9 tableaux de MM. Fournier et Meyer. Des trois pièces représentées à la Gaîté Montparnasse, la *Pelote*, comédie en trois actes et en prose que Lucien Descaves avait, en collaboration avec Paul Bonnetain, tirée de sa nouvelle *Une vieille rate*, remporta, supérieurement interprétée, le plus franc succès, sans que le scandale cherché par les auteurs y fût pour rien. Une lugubre pantomime suivit, *Pierrot assassin de sa femme*, jouée par Paul Margueritte qui l'avait conçue. La séance se termina par les *Quarts d'heure*, deux tableaux en prose de Gustave Guiches et Henri Lavedan. Celui-ci, le mois suivant, publiait dans la *Vie Parisienne* un autre « quart d'heure ».

sous forme de chapitre dialogué, où il rapportait les opinions qui avaient cours au Jockey Club sur des questions d'*art et littérature* et notamment les réactions de trois personnages de *la Haute :* le duc de Coutras (30 ans), le comte d'Argentaye (à partir de quarante ans), le vicomte de Saint-Hubertin (50 ans bien carillonnés) devant la dernière représentation d'Antoine.

— Je viens de m'abonner au Théâtre Libre, disait Argentaye.

SAINT-HUBERTIN. — Encore une jolie boîte, parlons-en!

COUTRAS. — Vous ne trouvez pas cette tentative intéressante?

ARGENTAYE. — Oui! Qu'est-ce que vous avez à dire?

SAINT-HUBERTIN. — Enormément. Je ne connaissais pas le Théâtre Libre; j'en avais entendu parler comme de la huitième merveille... et M. Antoine par-ci, et Tolstoï par-là... enfin on m'en avait tant rebattu les oreilles que j'ai eu envie de voir. J'y ai été la dernière fois... J'ai vu... Eh! bien, je n'y retournerai pas.

ARGENTAYE. — Pourquoi?

SAINT-HUBERTIN. — Comment, pourquoi!... Mais parce que j'ai trouvé ça obsolument ignoble... et révoltant!... et vilain!

COUTRAS. — Tant que ça! Moi j'y étais aussi... Pas été si choqué que vous. C'est peut-être que je suis moins délicat.

ARGENTAYE. — C'est-à-dire qu'il n'y a pas en ce moment à Paris un théâtre dont le spectacle offre le quart de l'intérêt...

SAINT-HUBERTIN. — Vous trouvez? Moi pas. Oh! il était beau le spectacle. Belle la *Pelote!*... belle la pantomime!... beaux les *Quarts d'heure!*...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

ARGENTAYE. — Permettez? Vous déblatérez à tort et à travers... Y a-t-il du talent dans la *Pelote?*... Répondez?... Y en a-t-il?...

COUTRAS. — C'est pas une pièce rose, mais il y en a tout de même.

SAINT-HUBERTIN. — Je m'en moque. Plutôt que d'avoir du talent à ce prix-là, je trouve qu'il vaut mieux être savetier... Mais il n'y a donc rien dans la vie, rien autre chose que des horreurs... des atrocités?... [...] Quand je vois sur la scène des gens qui crachent... qui râlent... qui meurent... sans discontinuer pendant douze quarts d'heure de suite... ça me met en colère... parce que (je tiens à le répéter) il y a autre chose dans la vie, il y a du soleil...

Ce Saint-Hubertin parlait comme Sarcey, qui devait passer encore de bien plus désagréables quarts d'heure au Théâtre Libre où Paul Alexis n'avait pas renoncé à faire triompher le naturalisme.

§

L'accueil fait à *En famille,* pièce en argot qui montrait de vrais chiffonniers chez eux, et non tels qu'on les avait vus jusque-là à l'Ambigu-Comique, lui avait donné à penser qu'on pouvait tout oser au théâtre. « Le public actuel, disait-il à Zola, ressemble à cette vieille femme sévère qui s'en allait partout, demandant : « Où viole-t-on? » C'était au passage de l'Elysée des Beaux-Arts et présentement rue de la Gaîté qu'on violait les règles dramatiques, les bienséances et la vieille morale bourgeoise, — et on les violait impunément, l'affaire ne regardant pas la censure qui n'avait pas à y mettre le nez, les manuscrits échappant à ses coups de crayon et à ses coups de ciseaux, le spectacle par abonnement n'étant pas réputé payant. Mais en fait de hardiesse, ces messieurs-dames de la « haute » n'avaient encore rien vu. Trutru leur en ferait voir et entendre des raides en leur montrant comment crevait une « belle petite ». La *Fin de Lucie Pellegrin,* une de ses meilleures nouvelles, lui paraissant très scénique, d'autant plus qu'elle représentait le dernier acte de la vie d'une fille, bien qu'à vrai dire, elle ne contînt, pas plus qu'*En famille,* l'ombre d'un quiproquo, ni même d'une action, telle du moins qu'entendaient l'action des hommes de théâtre, il eut tôt fait, dans le feu de l'enthousiasme, de dialoguer cette « tranche de vie », et il n'y alla pas de main morte, ajoutant à l'horreur qui s'en dégageait. Son petit acte n'eût pas été si bien venu qu'Antoine l'eût accepté quand même, ne pouvant décemment refuser ce plaisir au parrain de son théâtre, qui était aussi son plus zélé protecteur, mais, redoutant les pires malheurs, il usa de diplomatie pour en reculer la représentation jusqu'au dernier spectacle de la saison.

Dès le 25 mai, Alexis, l'avait annoncé, ce spectacle :

« Plusieurs surprises sont réservées aux abonnés et à la critique pour cette très intéressante représentation; ainsi la *Prose* est une pièce aimable et même gaie, quoique absolument naturaliste. Quant à la *Fin de Lucie Pellegrin,* elle comprend huit rôles de femmes, un rôle d'enfant et un rôle de chienne. Oui, « Miss » !

« Mais pas d'homme!!! »

La *République française*, le *Siècle*, le *Petit Caporal*, le *National*, le *Mot d'ordre*, avaient reproduit l'entrefilet, répétant en écho avec une complaisance égrillarde :

« Mais pas d'homme!!! »

Le brave Alexis portait bonassement sur scène un personnage équivoque, qu'on n'avait fait qu'entrevoir dans telles strophes de poètes maudits et dans tels chapitres de romanciers réalistes, mais que personne encore n'avait eu l'audace d'exhiber au théâtre. Cette « horreur de Chochotte », à laquelle, dans sa nouvelle, Alexis faisait rapidement et discrètement allusion, fraîchement accueillie, huée, conspuée, ne passerait pas la rampe, Antoine en était convaincu, la «hardiesse d'une étude qui n'avait effrayé ni Balzac, ni Baudelaire », s'accusant terriblement à la scène. » Par la réaction des actrices devant le rôle, il imaginait la réaction des spectateurs et d'avance s'en alarmait. Comme naguère Zola pour sa *Nana* mise en pièces par Busnach, Alexis avait toutes les peines du monde à trouver une interprète digne de créer le principal personnage du petit acte qui devait, au milieu du tumulte et des clameurs indignées, imposer le naturalisme au théâtre. Cette soirée, il la voyait, il la voulait triomphale : un nouvel Hernani. Pour incarner sa Lucie, il rêvait d'une grande actrice, à défaut de Desclée, morte, hélas!, de l'autre Aimée, la Tessandier, ou de Réjane, et s'irritait contre Antoine qui lui représentait doucement qu'avec une grande actrice, qui mourrait en « dame aux Camélias, le reste de la pièce s'en trouverait écrasée. Alexis n'en démordait pas, persuadé qu'Antoine, craignant d'être écrasé lui-même par la comparaison, ne voulait pas de rivaux ou de rivales, même dans les pièces dont il n'était pas. Mlle Defresnes, à qui Catulle Mendès s'intéressait fort tendrement, après avoir accepté le rôle de Lucie, l'avait rendu. Les plus invraisemblables cabotines y avaient prétendu. Une « lectrice » de Got, « vieille et laide, avec des dents et un accent anglais, bien qu'elle se dît franc-comtoise », y fut d'un ridicule achevé. Une autre, qui n'était ni vieille ni laide, vint, chaperonnée par madame sa mère, qui, « de scène en scène, par une pantomime vive et animée, lui signifiait de ne pas jouer cette horreur-là ». Ensuite, se présenta un beau brin de fille, qui

avait un nom de « vie de bohème », Blanche Muguet, et une voix de vinaigre, et qui se donnait pour cousine de Coquelin: à la huitième répétition, trois personnes s'y étant glissées qu'elle n'avait pas vues aux précédentes, le rouge lui était monté au front et le manuscrit tombé des mains. Alexis levait les siennes au plafond, ennuyé, désolé, désespéré, n'y comprenant rien dans sa candide audace, ayant tous les étonnements du juste devant cette réprobation. Mendès l'éclaira en lui confiant que si Defresnes avait lâché, c'était à cause du côté « vice particulier » du rôle et qu'elle craignait « le sourire équivoque avec lequel, le lendemain, en se promenant au Bois, les camarades l'accueilleraient »; comme il comptait sur Lockroy pour la faire entrer au Français, il n'avait pas insisté. Il insistait cependant auprès d'Antoine, « cauteleusement, avec sa perfidie connue », pour qu'il adoptât à la place de la pauvre *Lucie,* certain *Vidame,* pièce Louis XV, en prose, gaie, d'Octave Pradel, un rossignol publié par Lemerre et qui, depuis quinze ans, dormait dans les caves du passage Choiseul. L'intervention de Zola, appelé à l'aide par son disciple, arrangea le conflit. Le père de *Nana,* qui connaissait et estimait la Pellegrin, nouvelle et pièce, et s'intéressait à son sort comme si elle eût été sa propre création, indiqua en même temps pour le rôle de la concierge Mme Printemps, une actrice inconnue, Mme France, qu'il venait de découvrir à l'Ambigu-Comique, dans le rôle de la « Brocante » des *Mohicans de Paris,* et qui se révélerait en Mme Printemps, la concierge de Lucie, aussi admirable que Mlle Honorine en celui de Pomaré, la chiffonnière de *Nana.* Rochard, son directeur, ayant consenti à la prêter à Antoine, Mme France fut enchantée du rôle et Alexis et Antoine de la façon dont elle l'avait débité. Enfin Mlle Nancy Vernet vint, qui se disait descendante du peintre, et bachelière, et qui consentit à incarner Lucie Pellegrin. Mais avec « cette horreur de Chochotte » on avait encore plus d'ennuis. En désespoir de cause, il fallut se rabattre sur une actrice minuscule, toute mignonne, mais noiraude et laide, qui zozotait et zézayait « à se faire accrocher n'importe où ». « C'est une trouvaille! » s'exclamait Antoine; en effet, on avait eu bien du mal à la dénicher, mais le soir, après les répé-

titions, il ne voulait pas qu'elle les accompagnât au café, parce qu'elle « marquait mal ». Alexis n'en était pas content du tout, pas plus que de « Nancy », et se disait qu'avec Tessandier ou Réjane sa Lucie passerait « comme une lettre à la poste ». Survenu à une répétition, Céard, le monocle à l'œil, ne trouvait pas, sans doute malignement, assez hardie la scène qui effrayait interprètes et directeur. Lucie étant trop au second plan, il conseillait de la refaire, suggérant un commencement de la scène entre les deux femmes, et qu'Alexis se décidât à mettre « réellement [ces pratiques] au théâtre ». Il en parlait à son aise! Ce n'était vraiment ni le lieu, ni le moment; d'ailleurs, répliquait Alexis, « leur vice est une chose au passé, la maladie a purifié Lucie, puis la scène est bien assez dangereuse ainsi ». Mais pour que la liaison entre Lucie et Chochotte ne laissât aucun doute, il la modifia ainsi :

LUCIE. — ... je veux encore faire des hommes! (*Un petit homme large de hanches ouvre brusquement la porte et reste sur le seuil, immobile.*) Ah! (*Un silence.*) Ça, c'est gentil... Elle manquait! la partie sera complète. (*Gaiement*) Bonjour, Chochotte! (*Chochotte répond au bonjour par un haussement d'épaules.*)

SCENE X

LES MÊMES, CHOCHOTTE.

CHOCHOTTE (*toujours sur le seuil, après un silence, long, solennel, pendant lequel d'un air mauvais elle dévisage l'une après l'autre les femmes et reconnaît les consommations, affectant de ne pas s'adresser à Lucie.*) Comme ça, on liche... on liche à l'égoïste, etc.

Ainsi, le public était tout de suite fixé. Avant que Chochotte eût ouvert la bouche, il savait que c'était elle. Contre cette nouveauté, la petite noiraude protesta et résigna le rôle. La situation devenait désespérée. 96, rue Pigalle, on répétait sans conviction. A cinq heures un quart, personne n'était encore là. Dans la haute salle rectangulaire, aux murs ornés d'affiches rapportées de Bruxelles, de photos d'acteurs et d'actrices, allant de la cheminée monumentale de marbre brun à l'autre bout fermé par le divan ponceau qui en fai-

sait le tour, côtoyant la vaste table, à gauche, chargée de journaux, se cognant contre les fauteuils et les chaises, Paul Alexis, les mains crispées derrière le dos sur son manuscrit roulé, « les cheveux hérissés en brosse et le lorgnon bombé du myope fixé sur les yeux, se promenait d'un pas automatique et ennuyé ». Quatre ou cinq femmes venaient d'entrer.

Soudain, il s'arrête devant le divan, au haut bout de la salle et, plus suppliant que fâché... « Alors, on ne répète pas aujourd'hui? » Des voix s'élèvent, lasses, ennuyées. « Il fait si chaud! — Et puis, nous ne sommes pas au complet. — Et puis, vous n'avez pas Chochotte. » Quelques femmes sont là, étalées en espalier sur le divan, tout habillées, en chapeau, cache-poussière, à peine un peu dégrafées et la tête reposant sur les coussins. On les dirait écrasées par quinze heures de fatigue ou de scène — et elles viennent d'arriver... Celle-ci bâille, celle-là pépie; Alexis lève au ciel des bras désolés et, au bout de son poing, son manuscrit s'agite comme le signal d'un naufragé. « Pas de Chochotte! pas de Chochotte! vous répétez toujours la même chose. Je le sais bien, que je n'ai pas de Chochotte, mais aussi pourquoi aucune de vous ne veut-elle le jouer, ce rôle? » « Tiens, parbleu! pour passer... pour ce qu'on n'est pas!... »

C'est que Lucie Pellegrin n'est rien de moins, comme l'a dit un journaliste, qu'une « Dame aux Camélias » dont l'Armand Duval s'appellerait... Chochotte. On s'était mis tout de même à répéter sans celle-ci. Un après-midi que ces dames étaient occupées à se donner la réplique et qu'Alexis, le nez et le binocle dans son manuscrit, ne se retrouvait pas dans ses six béquets, Mme France, qui était en retard, la mère France, comme on l'appelait déjà, entra, traînant à la remorque une « jeunesse » qui voulait bien essayer de se mettre dans la peau de cette « horreur de Chochotte ». On enchaîna, sans tarder; tout de suite ce fut pour Alexis, auteur, le coup de foudre. Cette façon « ondulante et féline » de s'avancer vers Lucie, mais c'était Chochotte elle-même, Chochotte toute crachée, telle qu'il l'avait rêvée, telle qu'il la voyait! Elle devait en être *une*, la petite... En aparté, Mme France lui dit qu'elle n'en savait rien, mais qu'elle était « vierge », — ce sera complet! se dit Alexis — qu'elle s'appelait Félicia Mallet et qu'à ses côtés, à l'Ambigu, dans le rôle travesti de Babolin, des *Mohicans*, chantant une chanson du jeune Xan-

rof, *le Fiacre,* elle s'était taillé, *cahin, caha, hue-diâ!,* un joli succès. Mandant aussitôt cette « grosse nouvelle » à Zola :

Le rôle, d'ailleurs, l'a tout de suite empoignée, écrivait Alexis. Elle le voit : pas même en gavroche : en amoureux vicieux, passionné, et elle a ajouté cette parole profonde : « Non seulement il faut jouer ça en travesti, mais... avec la conviction qu'on est soi-même un homme! » Seulement, si elle le joue, elle demande que je lui ajoute en trois ou quatre lignes le « côté philosophique » du personnage. Par exemple, un mot sur la « fatalité » de celles qui sont ainsi (ça doit être son idée fixe, à cette « vierge »). Elle prétend que ça fera passer le personnage. Hum! hum! j'en doute. C'est là qu'on sifflera, si je fais l'apologie du vice. Mais il faut d'ailleurs la satisfaire quand même, cette enfant, et ça allongerait un peu son rôle au moins. Donc voici : dans le couplet de séduction : CHOCHOTTE : « Te rappelles-tu comme c'était gentil quand tu montais... », et après aussi, après l'explosion de joie de Lucie retournée : « Ah! ma bonne Chochotte », elle peut ajouter en substance que ce n'est pas sa faute, si elle est ainsi... qu'elle ne fait de mal à personne après tout... que c'est encore de l'amour... puisqu'elle est heureuse, qu'elles doivent se ficher du qu'en-dira-t-on... » Le tout avec un rappel de la deuxième scène, où il est dit : « Ces cochons d'hommes » et « les hommes sont bien bêtes »! Et le pis est qu'on ne peut qu'effleurer, il me semble : deux phrases synthétiques ou trois, ouvrant une fenêtre sur les horizons philosophiques, et ce dans le mouvement de cette scène. Est-ce votre avis?

C'était l'avis de Zola, qui conseillait même d'appuyer, mais le disciple n'osa pas défier davantage les spectateurs. En règle avec la morale, Félicia accepta de minauder ces fredaines. Antoine courant le cachet en ville et répétant, sous l'œil de Becque, la *Parisienne,* qu'il devait jouer dans le salon de Mme Aubernon de Neuville, Alexis mettait au point les répétitions de la *Fin de Lucie Pellegrin.* Il faisait chaud, mais on était au complet, et tout le monde de bonne humeur. Mme France, entre deux scènes, racontait sa tournée avec Coquelin à travers l'Europe et les Balkans, qu'elle avait mise en vers dans une pièce qui commençait ainsi :

Partons pour l'Autriche-Hongrie
Patrie de tous les Madgyars,
Des tsiganes de l'harmonie,
Des Croates et des hussards!

Beau fleuve aux ondes murmurantes,
Toi qu'on nomme Danube bleu!
Egrène tes filles charmantes
Au fin corsage, à l'œil de feu.

Et se terminait par ce couplet :

Débarqués de l'Adriatique,
Naufragés, mais vivant encor,
De ce beau voyage exotique
Nous garderons un rayon d'or.
Que le rapide nous ramène
Vers l'Occident au doux ciel gris,
Vers l'omnibus Bastill' Mad'leine,
A Pantin, capital' Paris!

Enfin, le grand soir, le soir du 15 juin 1888 attendu avec tant d'impatience par Alexis, arriva. Deux pièces ouvraient ce neuvième spectacle du Théâtre Libre, — le septième de la saison : la *Prose,* comédie en 3 actes en prose, de Gaston Salandri, et *Monsieur Lamblin,* comédie en 1 acte, également en prose, de Georges Ancey. Elles passèrent, toutes deux, comme une lettre à la poste, comme eût dit Paul Alexis, de qui c'était maintenant le tour. Cela commença sans anicroches. C'était de l'ouvrage bien fait. Ils étaient deux ou trois, dans la salle, qui avaient connu la Pellegrin, la *vraie,* qui s'appelait Marie et non Lucie. Elle avait traversé, étoile filante, la haute galanterie parisienne. C'était une bonne fille, mais qui manquait d'étoffe, à tous les points de vue, étant maigre et svelte. Elle avait de grands yeux noirs, veloutés, ardents, brûlants, qui donnaient une expression étrange à son visage, fin comme un beau camée. Sa jeunesse, elle l'avait galvaudée au Quartier Latin, ayant servi de Mimi à quelques étudiants, poètes, artistes, employés, clercs d'avoués, vaguement bohèmes, qui avaient fondé une société, la *Collective.* Partageant entre eux son besoin d'aimer, elle valsait avec celui-ci ou celui-là à Mabille, à l'Elysée, à l'Américain, courait avec l'un ou l'autre les « montagnes russes », au Château Rouge. C'était au lendemain de l'Empire. Lancée, elle fit sensation au Helder, chez Peter's, chez Brébant. Un invincible spleen la ramenait de temps en temps au Quartier, où, les

lendemain de noce, ses petits amis la retrouvaient les yeux cernés, la poitrine sifflante. Mais elle avait de bien jolies poires en diamant pendues aux oreilles. Elle voyagea en Méditerranée, et ailleurs, avec des fils de famille qu'elle ruinait pour un amant de cœur, comme on disait en ce temps-là, un musicien qui ne s'ennuyait pas loin d'elle et l'attendait, sûr d'elle, pour la battre comme plâtre et lui « boire » son argent. La pauvre fille le craignait et l'adorait. Elle s'en allait de la poitrine. Elle réveillait en toussant son p'tit homme, qui sacrait, jurait et, furieux, pour la faire taire, lui allongeait des taloches. Une nuit, elle avait si fort serré les dents, ravalant sa toux, qu'elle s'étouffa. Le lendemain, il l'avait trouvée inerte et glacée, elle était morte au milieu de la nuit, morte pour ne pas troubler le sommeil de son amant.

Edmond Lepelletier, légèrement ému, évoquait le souvenir de la gentille fillette. Il se souvenait... C'était si loin déjà! Aucun des camarades de la *Collective* n'était dans la salle. L'un était parti pour la Calédonie, il y était mort; l'autre pour l'Algérie, il y dirigeait un journal; un tel était calicot, rue d'Uzès, X... vivait de ses rentes, en bon bourgeois, à Levallois-Perret. Et Marie ressuscitait pour un soir, mais ce n'était pas tout à fait elle, non seulement parce que Mlle Vernet ne lui ressemblait guère, mais parce qu'Alexis exagérait, comme seuls exagèrent les myopes. La pauvre Marie avait eu bien assez à faire avec les hommes, et ce vice qu'on lui prêtait si gratuitement, c'était presque une profanation...

Pour la bonne moitié des spectateurs, critiques et chroniqueurs compris, ce fut une provocation. Dès que Chochotte était entrée sans frapper, le froid subit qui régna sur la scène se communiqua à la salle. Aux premières répliques, des murmures s'élevèrent. Des femmes, qui en avaient perdu l'habitude, rougirent subitement jusque sous leur fard. Les malheureuses phrases « synthétiques » achevèrent le désarroi. Des vertus, qui n'en étaient plus, en ayant vu, entendu et fait bien d'autres et d'autrement raides dans le privé, s'effarouchèrent; à l'orchestre comme dans les loges, des dames dont on ne pouvait dire au juste si elles appartenaient au monde ou au demi-monde, tant elles paraissaient scandalisées, faillirent se trouver mal, — peut-être, tout simplement, parce qu'elles

sentaient sur elles les regards railleurs des hommes. Les éventails battirent à coups précipités autant pour rafraîchir les visages empourprés par la honte que pour mettre un écran entre les yeux pudiques et la scène où, indifférentes à l'émoi que leurs propos suscitaient dans la salle, Mmes Nancy Vernet, Félicia Mallet, Louise France — ces deux-là surtout, — Lucy-Léonce, Odette Delpré, Andrée, Luce Colas et jusqu'à la petite Pauline se comportaient comme si, réellement, elles eussent été respectivement Lucie Pellegrin, Chochotte, Mme Printemps, la grande Adèle, l'autre Adèle, Héloïse, Marie la Frisée, la tante et l'enfant de Lucie, et qu'elles se fussent trouvées rassemblées autour de celles-ci, agonisante, rue Frochot. Elles vivaient leur rôle avec une telle intensité que les amateurs de théâtre, se désintéressant des pâmoisons et des syncopes vraies ou feintes autour d'eux, reportaient toute leur attention sur le navrant tableau de cette mort de fille. Quand le rideau tomba, les applaudissements dominèrent les exclamations indignées et les huées.

Celles-ci se prolongèrent dans les comptes rendus des journaux. Ce que Paul Alexis « écopait », c'était inouï! Zola lui-même n'avait jamais été aussi furieusement attaqué. Pour un succès, c'était un beau succès. Mais au lieu de le blesser, les jugements désobligeants remplissaient de joie Trutru, qui cochait ces autres « documents humains », « toutes les variétés de l'irritation profonde, toutes les inspirations de la haine, depuis la conspiration du silence jusqu'à l'intimidation systématique, jusqu'à une sorte de chantage menaçant d'ostracisme le théâtre et — un comble! — les interprètes qui se déshonoreraient en jouant dorénavant le même auteur », qui finissaient par former une anthologie du bégueulisme et de la tartufferie contemporaines où voisinaient, solidaires les uns des autres, les illustres d'un jour et les inconnus à jamais, confondus dans la même verbeuse indignation, — ils étaient les uns et les autres la dernière incarnation de Joseph Prudhomme et de M. Homais qui parlaient par leur bouche :

...La soirée s'est terminée par une pièce en un acte intitulée : la *Fin de Lucie Pellegrin,* de laquelle je ne saurais rien dire, le huis clos s'impose de lui-même et le compte rendu est interdit. (A. Vitu.) ...La

sauce est ici tellement montée qu'il n'est guère possible d'en analyser les ingrédients [...] Quelques maris ont compris qu'ils ne pouvaient permettre l'audition de la *Fin de Lucie Pellegrin* à leurs femmes et les ont emmenées... (Paul Perret : *La Liberté*)... Pour raconter cette pièce, il faudrait, comme l'Académie des Sciences, se former en comité secret. (Eugène Fraumont : *Le Soir*.)... La *Fin de Lucie Pellegrin* est d'un trop gros numéro, vous m'entendez bien. C'est de la pornologie candide, qui croit que le spectateur n'a pas le droit d'être respecté et qui oublie complètement que, dans une salle de théâtre, il y a des dames autres que celles qui se réclament de Lesbos. (Pierre Véron : *le Charivari*)... Si vous y allez, demandez l'autre Adèle, elle vous racontera cela mieux que moi, pourvu que vous soyez gentil. (Th. Massiac.)... Spectacle pour hommes, comme ces coins de baraques foraines où les hommes seuls sont admis (au-dessus de 17 ans), en payant deux sous de plus. Je vous confesse en rougissant qu'on s'y est tordu de joie, — hélas! (Jules Lemaître : *Journal des Débats*)... Reste M. Alexis à qui je ne puis donner qu'un conseil, celui de méditer sur la triste fin du marquis de Sade, son illustre aïeul en littérature. Je ne puis dire davantage par respect pour mes lecteurs et par respect pour moi-même. (Adolphe Brisson : *le Parti national*)... Pour être dans le train, le Théâtre Libre est dans le train et M. Antoine, en servant hier à ses abonnés la *Fin de Lucie Pellegrin*, exhibait un si étrange intérieur de compartiment de dames seules en partance pour le cimetière Montmartre et retour d'Asnières, que le public de M. Antoine, et quel public! — banquiers blasés et artistes pourris de littérature — a cette fois crié holà, pris enfin d'un tardif haut-le-cœur devant les engueulades extra-naturalistes de Chochotte, etc... (Bruscambille [Jean Lorrain] : *L'Evénement*)... Je demande la permission d'imiter le silence auquel s'est condamné notre confrère A. Vitu. Il y a des tableaux qu'on ne doit pas sortir du musée secret. Je ne suis pas plus prude qu'un autre, mais je déclare nettement à M. Antoine que s'il devait nous donner encore une pièce de ce genre, nous sommes un certain nombre qui préféreraient ne plus mettre les pieds dans son théâtre. (F. Sarcey : *la France*.)

C'était vraiment beaucoup de bruit pour rien, pour une malheureuse pièce en un acte qui ne méritait nullement cette indignité. Justement elle venait de paraître en brochure, et se vendait non sous le manteau, ni même à Bruxelles, chez Kistemæckers — *in naturalibus veritas* — mais à Paris chez Charpentier, où un chacun pouvait se la procurer moyennant

vingt sous; elle était si peu infâme que le Parquet, dont l'attention avait dû être éveillée par les dénonciations des critiques, ne jugea pas à propos de poursuivre l'infortunée Lucie Pellegrin. Peut-être même, ayant feuilleté son histoire, fut-il de l'avis de Jacqueline (Séverine) qui, prenant sa défense contre les bégueules, écrivait dans le *Gil Blas* :

> Ce que je la trouve morale, moi, cette pièce! Ce que je voudrais qu'on y traînât toutes les Saphos de pacotille qui promènent dans la rue parisienne leurs yeux vides et leurs reins usés; ce que je voudrais qu'on y menât toutes les fillettes d'ouvriers qui sont lasses de se piquer les doigts et qui rêvent de faire la noce à leur tour...

L'alerte avait été chaude. Mais pour faire rentrer sous terre tous les matamores de la grande et de la petite presse, il suffit de l'intervention d'un homme courageux, l'ex-communard Henry Bauer, et en cette qualité déporté à Cayenne, grand admirateur, déjà, d'Ottway, ou du moins de sa *Venise sauvée*, qui dans l'*Echo de Paris* s'écriait :

> Que M. Antoine se rassure et ne se détourne pas de sa tâche. Il a avec lui la majeure partie de son public, tous ceux qui conçoivent un théâtre affranchi du métier et de la formule. Certains le menacent d'abandonner la place à cause d'un spectacle osé; c'est nous qui déserterons en masse sa maison, en crachant sur le seuil, le jour qu'il rétrogradera dans la convention et l'artifice.

La saison suivante, on vit Sarcey et ceux qui avaient fait chorus avec lui se diriger vers le théâtre des Menus Plaisirs où Antoine avait transporté le Théâtre Libre qui devait être le théâtre de l'avenir, dont Paul Alexis, à plus juste titre que Méténier, fut le héraut...

§

Les pièces qui y furent créées ont-elles donc tellement vieilli, ou les hommes en général, et les Parisiens en particulier, se sont-ils à ce point transformés qu'ils ne se reconnaîtraient pas dans ces miroirs comiques, parfois cruels, mais nullement déformants? N'y a-t-il plus, aux environs d'Arles, des Fannette aussi belles et touchantes dans leur faute que celle de la tragédie rustique d'Aubanel, le *Pain du Péché*, ce chef-d'œuvre dont Paul Arène a donné la traduction

en vers, qui est un autre chef-d'œuvre? Quelque part, du côté de la place Pigalle, des filles ne connaissent-elles pas une fin aussi lamentable que celle de Lucie Pellegrin? N'a-t-on point vu des *Chapons* pareils à ceux de Darien et Descaves? Et des *Résignés*, de Céard, est-on bien sûr que l'espèce soit disparue? L'épreuve eût sans doute été concluante, si on s'était avisé de célébrer, au théâtre de M. Baty, par un spectacle coupé, le cinquantenaire du Théâtre Libre. Cette « rétrospective » eût permis de repêcher quelques-unes de ces pièces qui furent jouées un soir et ne connurent point de lendemain, mais qui ont moins de rides dans leur texte, dans les traits et la psychologie des personnages que telles pièces qui, de 1920 à 1936, furent jouées trois, quatre ou cinq cents fois de suite. On y pensera peut-être dans cinquante ans, à moins que d'ici là le théâtre n'ait été tué par le cinéma qui, lui, ne trouvera ni son Alexis ni son Antoine et ne sera jamais libre, étant l'esclave de Caliban, dont le règne est arrivé.

AURIANT.

# ÉLOGE DU JEU

---

EUDOXE, mathématicien.

ARMANDE.

ARISTE, philosophe et économiste.

EUDOXE. — Je songe à écrire un petit livre fort différent de mes travaux habituels; avant de m'y risquer, je serais heureux d'avoir votre avis; il s'agit d'un *Eloge du Jeu*.

ARMANDE. — Quelle idée singulière! Je n'ignore pas, car vous me l'avez souvent répété, que le jeu a inspiré les travaux de Pascal sur les probabilités et qu'ainsi est née une science nouvelle, qui est devenue fort compliquée, et dont vous nous avez expliqué le rôle important dans la physique moderne. Ce n'est pas une raison, sous prétexte que le goût du chevalier de Méré pour les dés a servi Pascal, pour encourager au jeu nos contemporains; les uns se ruineront dans les casinos et les tripots; les autres, encore plus dangereux pour la bonne société, contribueront à tuer dans les salons le goût de la conversation au profit de l'insupportable bridge.

ARISTE. — Ne vous emballez pas, chère amie. Eudoxe sait mieux que nous combien est fatale la ruine des joueurs et n'a certainement pas le noir dessein d'inciter ses contemporains à se ruiner. Soyez certaine que son *Eloge du Jeu* est un simple artifice pour attirer des lecteurs qu'un titre plus savant rebuterait. Il y répétera ce qu'ont écrit avant lui Joseph Bertrand, Henri Poincaré et bien d'autres : la ruine du joueur est non seulement certaine, mais rapide, et on peut la prédire à coup sûr. Qu'il ne se fasse

cependant pas d'illusions; si, grâce à son titre, il attire quelques joueurs, ceux-ci ne profiteront pas de ses leçons, car la passion n'écoute guère la voix de la raison.

EUDOXE. — Si vous m'aviez laissé parler, vous auriez compris, j'espère, que je ne suis pas aussi déraisonnable que le pense Armande, ni aussi habile que l'insinue Ariste. Serait-il interdit de dire du bien de nos vins de France sous peine d'être soupçonné d'encourager l'ivrognerie? Je pourrais aussi vous faire observer que le tennis ou les échecs sont des jeux fort différents du baccara et du bridge; il est plus franc d'avouer que, si j'écris un jour *l'Eloge du Jeu,* je parlerai surtout des jeux de hasard, sans m'interdire cependant quelques remarques s'appliquant à tous les jeux.

N'est-il pas frappant que le goût du jeu se retrouve chez tous les peuples, dans tous les temps, sous tous les climats, à tous les âges; il est plus universel que le goût du pain. C'est un instinct profond de la nature humaine, dû sans doute au besoin qu'a l'homme de s'évader des soucis quotidiens de la vie. Le joueur se crée, pour quelques minutes ou quelques heures, un monde conventionnel et se passionne pour des événements dont l'importance est définie par un code artificiel, souvent ingénieux et subtil. Toute son activité physique ou intellectuelle tend à obtenir la victoire sur un adversaire qui, parfois, sera demain son allié. La stricte observation des règles l'habitue à la discipline et à la loyauté; l'acceptation de la défaite régulièrement subie est une excellente leçon de vie.

Certains moralistes objecteront qu'il est des distractions d'une nature plus noble : la lecture, la musique, la conversation, voire le cinéma ou la T. S. F.; ces distractions ne sont pas accessibles à tous, ni même en tout instant à ceux qui les préfèrent; elles ne procurent pas toujours l'évasion souhaitée de préoccupations obsédantes ou d'une existence trop monotone. Pour beaucoup d'êtres humains, le jeu est le sel de la vie, à condition cependant de ne pas absorber toute leur activité, comme c'est le cas pour les joueurs professionnels. Pour ceux-ci, le jeu cesse d'être un jeu pour devenir un métier, et ce métier ne m'intéresse

pas plus que les autres métiers : il est en dehors de mon sujet. Pour le professionnel du tennis ou des échecs, le court devient la glèbe et l'échiquier un instrument de travail.

ARMANDE. — Je connais certains bridgeurs auxquels il faudrait imposer la semaine de quarante heures, au risque de diminuer leurs revenus; à ce propos, dans votre description lyrique des mérites du jeu, vous avez soigneusement laissé de côté cette vilaine question d'argent qui tient tant de place dans la plupart des jeux de hasard.

EUDOXE. — J'allais y venir et, tout d'abord, vous abandonner tout de suite les joueurs de métier. Ce sont, soit des habiles qui comptent sur leur science du bridge ou du poker pour dépouiller quelques naïfs, soit des malheureux qui, autour des tables de roulette ou de baccara, engagent avec le hasard une lutte inégale et perdue d'avance; le sort de Sisyphe ou des Danaïdes est enviable auprès du leur. Encore une fois, le jeu doit être une distraction et non un métier. Ceci dit, je suis moins scandalisé que vous de voir certains jeux comporter des gains et des pertes d'argent, à condition toutefois qu'il s'agisse de sommes assez modestes, relativement aux ressources des partenaires.

Savoir résister à l'entraînement qui consisterait à grossir toujours les enjeux est une excellente leçon de discipline morale; prohiber le jeu sous prétexte que cet entraînement est possible serait aussi déraisonnable que d'interdire toute boisson fermentée comme seul moyen d'éviter l'alcoolisme. Des hommes civilisés doivent savoir se limiter eux-mêmes, sans qu'un renoncement total leur soit imposé par la loi ou les mœurs.

Sous ces réserves, il faut accepter les gains et les pertes dont s'accompagnent la plupart des jeux de cartes. Ce risque oblige les joueurs à une attention plus soutenue, à une observation plus stricte des règles; contrairement à ce que vous paraissez penser, il moralise le jeu, puisque chaque faute a une sanction.

ARISTE. — N'y a-t-il pas aussi des sanctions injustes, dues au pur hasard? Ce qui serait moral, ce serait de

faire perdre aux hommes l'habitude d'accepter comme équitables des gains injustifiés. Tout le progrès social ne tend-il pas à éviter ou à réparer les injustices naturelles du sort? Faut-il, avec le jeu, en créer d'artificielles?

EUDOXE. — Vous soulevez là des questions fort complexes, qui dépassent peut-être le cadre de mon *Eloge du Jeu;* je ne veux cependant pas m'y dérober, car elles me permettront d'aller jusqu'au bout de ma pensée.

Vous avez raison de croire que j'envisage sans sévérité le goût du risque qui se manifeste chez ceux qui exposent au jeu de petites sommes d'argent. Ils savent très bien que, dans la lutte engagée autour des enjeux, l'intelligence et l'attention ne suffisent pas, si les cartes ne sont pas favorables; cette incertitude entre même pour une large part dans le plaisir que leur procure le jeu. Il est donc certain que le jeu contribue à maintenir et à développer chez les hommes le goût du risque. Il s'agit de savoir si c'est là un bien ou un mal; pour ma part, je crois que c'est un grand service que le jeu rend ainsi aux hommes.

C'est au goût du risque que sont dus la plupart des progrès importants de l'humanité; pour faire à tous leurs semblables le don généreux de ces progrès, des hommes ont risqué leur fortune, leur tranquillité, leur santé, leur vie, contre un enjeu magnifique : l'espoir de réaliser leur rêve. Le tempérament des grands explorateurs, des grands inventeurs, s'apparente directement à celui du joueur. Pour eux, c'est parfois une partie unique qui se joue au cours de leur vie, partie dont l'issue peut les conduire à la gloire ou à la catastrophe.

Les hommes ont toujours admiré ceux qui n'hésitaient pas à courir de grands risques; c'est même là, sans doute, l'origine du prestige des chevaliers dont la guerre était le métier. On admirait le geste d'un homme qui risquait sa vie en provoquant son adversaire en combat singulier. Cette auréole du chevalier s'est retrouvée pendant la guerre sur le front des as de l'aviation, tandis que les héros obscurs, exposés quotidiennement au feu d'un ennemi lointain, ressemblaient, bien malgré eux, au joueur

professionnel de la roulette qui est sûr de perdre dès que le jeu se prolonge. C'est seulement pour le chef suprême, tel Joffre ou Galliéni, en septembre 1914, que la bataille devient une partie unique, et que le goût du risque est la qualité essentielle, grâce à laquelle ils obtiennent la victoire; ce chef se trouve toutefois singulièrement diminué, dans l'échelle des valeurs héroïques, du fait qu'il ne risque généralement pas sa propre vie, mais les vies innombrables d'une foule de pauvres diables qui ne comprennent rien à la manœuvre, tel Fabrice à Waterloo. Voilà sans doute la raison profonde pour laquelle, fort heureusement, la guerre s'est dépouillée peu à peu de son prestige; un noble jeu chevaleresque est devenu une effroyable entreprise industrielle.

Mais revenons à l'objection précise d'Ariste; doit-on regarder comme un progrès la disparition du goût du risque, ou faut-il, au contraire, penser que ce goût doit être entretenu chez les hommes, dans la mesure où il rend la vie moins monotone et moins mécanique? Je n'ignore pas tout l'effort de progrès social qui tend à atténuer ou à réparer les risques injustes et cruels qui menacent les hommes. J'applaudis à cet effort, qui se traduit notamment par le développement des assurances de toute nature, reconnaissez à votre tour que la suppression des risques ne va pas sans inconvénients. Un hasard malencontreux, une minime inadvertance, voilà un homme écrasé; le chauffeur responsable doit-il payer par des années de misère pour lui et pour les siens? L'assurance lui évite ce châtiment excessif, mais si le risque est entièrement aboli pour l'imprudent, les accidents ne deviendront-ils pas plus nombreux?

ARISTE. — Il est certainement possible de diminuer les risques sans supprimer toute sanction contre les imprudents et les fous; je crois bien que la jurisprudence s'y efforce. Mais vous devriez être le premier à reconnaître qu'il vaut mieux, pour un spécialiste du calcul des probabilités, perfectionner la théorie des assurances que la théorie des jeux. Vos remarques sur le goût du risque sont peut-être amusantes; elles deviendraient dange-

reuses si on les prenait au sérieux; les véritables facteurs du progrès social sont le travail et l'économie.

EUDOXE. — Je réponds d'abord d'un mot à votre observation sur les recherches mathématiques relatives aux jeux de hasard; ces recherches ne sont pas aussi futiles que vous paraissez le penser; les problèmes schématiques soulevés par l'étude approfondie des jeux de hasard peuvent fort bien, comme les problèmes plus élémentaires étudiés par Pascal, mettre sur la voie de découvertes importantes, ayant des applications très diverses. Lorsqu'un mathématicien poursuit son rêve, il ne se préoccupe pas de contingences matérielles, mais seulement de la beauté des constructions logiques; il est toujours arrivé, jusqu'ici, que les constructions ainsi élaborées dans un pur souci esthétique se sont trouvées, tôt ou tard, utiles ou même indispensables pour les applications à des sciences plus concrètes ou à la technique industrielle. Mais mon *Eloge du Jeu* ne sera pas un plaidoyer pour ceux des mathématiciens qui s'intéressent au calcul des probabilités et à toutes ses applications, y compris les jeux; il faudra, par contre, y discuter vos idées sur l'opposition entre le goût du risque et les vertus de l'épargnant, l'utilité du goût du travail n'étant pas en cause.

Nous serons d'accord, je pense, pour admettre que, si la vie des hommes a subi en moins d'un siècle de profondes transformations, nous le devons avant tout aux progrès de l'industrie provoqués eux-mêmes par des inventions et des découvertes dont la source est la recherche scientifique désintéressée. Sans les progrès des mathématiques, de la physique, de la chimie, de la biologie, nous vivrions comme nos arrière-grands-pères.

ARMANDE. — Nous n'en serions peut-être pas plus malheureux.

EUDOXE. — Nous discuterons sur ce point un autre jour, si vous le voulez bien. Revenons à l'épargne et au risque. La mise en œuvre des progrès de la technique a exigé d'énormes capitaux. Sans l'épargne, les sociétés anonymes n'auraient pas trouvé d'actionnaires et d'obligataires et les transformations du monde auraient été bien moins

rapides. Il a fallu toute une technique financière, à côté de la technique proprement dite, pour donner à l'évolution qui nous émerveille le rythme accéléré qui effare parfois les moins jeunes d'entre nous.

Ce que je voudrais vous faire reconnaître, c'est le rôle essentiel joué, à côté de l'épargne, par le goût du risque, qu'il s'agisse d'un seul capitaliste risquant sa fortune dans une entreprise hardie, ou de sociétés anonymes dont le rôle a été bien plus important que celui des capitalistes isolés, si riches fussent-ils.

Les innombrables souscripteurs d'actions ont risqué souvent une grande partie de leurs épargnes avec l'espoir, parfois réalisé, d'un gain considérable justifié par le succès de l'entreprise sur laquelle ils avaient misé. Parfois, au contraire, ils perdaient et recommençaient le lendemain, si toutefois ils en avaient encore les moyens. C'est ainsi que le capitalisme, allié au goût du risque, a apporté pendant un siècle de grands bienfaits à l'humanité entière. Malgré les objections morales que l'on peut élever contre la spéculation boursière, ceux-là même qu'elle a ruinés ont profité pour leur part des progrès accomplis, par exemple de l'extension des chemins de fer.

Mais des financiers avisés ont cru habile de perfectionner le capitalisme en atténuant le plus possible, voire en supprimant le risque. On a développé à l'excès la méthode des garanties d'intérêt ou des régies irresponsables. Des procédés ingénieux ont été trouvés pour assurer à quelques-uns des bénéfices certains, quel que fût le sort technique de l'entreprise. A un jeu loyal, où chacun pouvait courir sa chance, on a substitué peu à peu une roulette qui donne au tenancier la certitude de dépouiller progressivement tous ses clients. Il ne faut point chercher ailleurs les causes de ce que l'on appelle « la crise du capitalisme » : cette crise ne sera surmontée que si l'on peut faire revivre chez tous le goût du risque.

ARISTE. — Croyez-vous que ce goût serait mieux préservé dans une société communiste?

EUDOXE. — Assurément non; car l'égalitarisme syn-

dical est loin d'être toujours un facteur de progrès; en devenant trop systématique, il conduirait fatalement, tôt ou tard, l'humanité au sort peu enviable de certaines sociétés d'insectes : abeilles ou fourmis. Les physiciens nous ont appris qu'un milieu ne peut évoluer, c'est-à-dire vivre, que s'il comporte quelque hétérogénéité : l'homogénéité absolue signifie le silence et la mort. Il en est ainsi pour le milieu social; s'il est désirable de faire disparaître certaines inégalités et injustices qui choquent la morale et la raison, il n'est pas souhaitable d'arriver à l'égalité absolue des richesses; l'esprit d'initiative individuel est un facteur de progrès qui sera longtemps, sinon toujours, nécessaire.

Pour créer ces inégalités indispensables sans heurter le sens de la justice, un moyen fort simple serait la loterie. Certains la déclarent immorale; ils n'ont assurément pas songé à la comparer avec les moyens divers par lesquels ont été généralement constituées les fortunes qu'ils respectent. De tout temps, l'épargne a été guettée par les faillites, les dévaluations monétaires, les troubles politiques et sociaux; la marche rapide de l'évolution des sociétés la rend de plus en plus précaire; pourquoi l'Etat n'encouragerait-il pas plus systématiquement qu'il ne le fait actuellement chacun à lui apporter son superflu en échange de billets de loterie; le jour où les bénéfices de la loterie pourraient remplacer tous les impôts et où, chaque semaine, on verrait dans la France entière quelques centaines de bénéficiaires de gros lots, beaucoup de difficultés politiques et sociales se trouveraient aplanies.

ARISTE. — Oubliez-vous que vous avez condamné les professionnels du jeu? Un ouvrier qui prendrait, à la fin de chaque semaine, un billet de loterie, ne serait-il pas un professionnel?

EUDOXE. — Nullement; car sa position vis-à-vis du hasard est exactement opposée à celle du joueur de roulette ou de baccara qui pratique ce qu'on appelle « la matérielle ». Pour ce joueur professionnel, il s'agit, au moyen d'une martingale appropriée, de réaliser quotidiennement un gain modéré; on y arrive assez aisément, mais en

risquant une très grosse perte qui finit fatalement par survenir; la position de ce joueur est analogue à celle d'un spéculateur qui céderait habituellement pour cent francs le droit au gros lot d'un billet de loterie qu'il ne posséderait pas et qui se trouverait obligé à verser une somme énorme si ce billet gagnait le gros lot; il gagne presque sûrement cent francs par jour, mais risque de perdre plusieurs millions d'un seul coup. Il cherche à remplacer le travail par le jeu et ne peut d'ailleurs y réussir que d'une manière précaire. Au contraire, le client habituel de la loterie ne risque qu'une somme modique, épargnée grâce à son travail et qu'il aurait consacrée à des dépenses superflues ou essayé de capitaliser. Il préfère acheter les fumées de l'illusion et de l'espoir plutôt que les fumées du tabac ou de l'alcool; il préfère risquer de perdre son épargne chaque semaine plutôt que de risquer de la voir disparaître, au bout de quelques années, dans des placements aventureux; il a tout de même une petite chance de réussir à gagner un gros lot; c'est un sage.

ARMANDE. — Votre *Eloge du Jeu* sera décidément le comble du paradoxe et de l'immoralité.

EUDOXE. — Je renoncerai sans doute à l'écrire, car je vois combien il est difficile de se faire comprendre, même d'amis comme vous, et je n'ai même pas osé vous parler de mon projet de loterie pour millionnaires; si j'affrontais le grand public, je risquerais d'être blâmé de tous les côtés, d'être traité à la fois de réactionnaire et de socialiste, de mathématicien au cœur sec et de rêveur philanthropique, d'esprit paradoxal et de logicien trop rigoureux, que sais-je encore? Je préfère m'abstenir que de courir tous ces risques.

ARISTE. — Mais ne nous avez-vous pas dit qu'il fallait cultiver le goût du risque?

EUDOXE. — Cet argument me touche; je me déciderai peut-être à écrire un jour *l'Eloge du Jeu*.

ÉMILE BOREL.

# DUBLIN AU THÉATRE

—

Dans une loge du Gate (Théâtre de la Barrière), les directeurs associés, Hilton Edwards et Micheál Mac Liammóir, offrent une coupe de vin de chez nous et des cigarettes de notre régie au Français qui est venu les voir. On évoque les boulevards, la Cannebière, on parle des *Caprices de Marianne* : « Ah, Gaston Baty, c'est notre désespoir! Comment faire aussi bien? » Excessive modestie : car leur Dostoïevski, largement imité de Montparnasse, a été, dit-on, quelque chose de remarquable. Au moment de cette visite, ils viennent de donner une pièce de Somin, *A Bout Portant*, ingénieusement agencée, trop riche peut-être en coïncidences et en fausses pistes, mais d'un effet dramatique certain. Hilton Edwards et sa partenaire, Coralie Carmichaël, y ont été fort applaudis. Puis, c'est pour quinze jours une imagerie de M. Henri Ghéon, *la Merveilleuse Histoire de Saint Bernard...*

Mi-septembre et déjà deux pièces? Tel est le rythme théâtral de Dublin : il a ses défauts, mais, tout compte fait, il présente surtout des avantages. Les chutes sont moins lourdes; les succès se manifestent par des reprises. Fatigue pour les directeurs, metteurs en scène, artistes, ce moteur à quatre temps (choix, répétitions, émotion de la première, mise au point quotidienne), ce moteur qui ne s'arrêtera qu'à la clôture annuelle? Sans doute : mais chaque reprise crée une détente heureuse, on se repose sans tomber dans le machinal. La variété des distributions tend à supprimer les luttes sournoises pour la vedette (encore qu'au « Gate » on imagine mal une pièce où les deux directeurs-acteurs ne figureraient pas). La troupe acquiert une cohésion et un sens de l'équipe qui, sauf exception rare, effacent toute velléité de jeu trop personnel.

Qui sait? Les acteurs entraînés à ce perpétuel changement plaignent peut-être leurs confrères incrustés à longueur de saison dans le même personnage. Enfin, la production dramatique s'en trouve stimulée à une allure que nous ne soupçonnons pas ici. Mais n'anticipons pas, et revenons à nos démons avec saint Bernard.

L'œuvre de M. Ghéon se donne dans un décor simultané; c'est-à-dire qu'on voit en même temps, et d'un bout à l'autre du spectacle, « le château de Menthon, le mont Saint-Jean, le monastère d'Aoste, la campagne de Savoie (assez peu) » et « le royaume céleste ». Il faut pleinement rendre justice à la fertilité d'esprit inventif, à la souplesse de réalisation déployées, ici par Micheál Mac Liammóir; laissant à son « partner » la production proprement dite, il a dessiné décor et costumes avec une naïveté cordelière). Peut-on toutefois, timidement, lui reprocher d'avoir donné à ses futurs Chartreux une anachronique cordelière. Peut-on toutefois, timidement, lui reprocher sa conception du mont hanté, en ce qu'elle oblige Orgueil, Envie, Meurtre et Gloutonnerie à sortir à la queue leuleu d'une sorte de cave? L'effet serait plus terrible, bien qu'il reste saisissant, si les quatre suppôts de Satan pouvaient librement bondir sur le pèlerin voué à leurs violences. Quant à la cadence, les intéressés en conviennent de bonne grâce, elle gagnerait à être accélérée. Ajoutons que le rôle du jeune saint est tenu en beauté par Mac Liammóir lui-même.

Les directeurs du Gate, conscients de la valeur de leur effort, semblaient un peu déçus par des résultats financiers qu'ils attribuaient à la tiédeur de la critique. Pourtant, disaient-ils, voici une pièce éminemment chrétienne, faite aussi bien pour les simples que pour les délicats, et qui devrait remplir notre salle, chaque soirée. Sommes-nous trop près de la rentrée (qui à Dublin se fait un mois plus tôt qu'à Paris)? Ou d'autres spectacles ont-ils pour notre public enthousiaste, mais restreint, un plus vif attrait? Car le Gate n'est pas à Dublin le seul théâtre littéraire; chacun sait qu'il y possède un glorieux aîné, l'Abbey Theatre.

Celui-ci, fondé voici plus de trente ans dans la grande période de la renaissance irlandaise, a-t-il manqué à ses promesses? On ne saurait l'en accuser sans parti-pris, car il s'est toujours proposé d'être un théâtre national, et c'est pourquoi il a vu s'éloigner l'un des plus enthousiastes et des plus généreux de ses pionniers, Edward Martyn. Martyn assignait au théâtre de Dublin une double fonction. Certes, donner une voix à l'Irlande irlandaise, comme on aime à préciser là-bas après tant d'occupation anglaise superposée à l'élément celtique, mais aussi montrer à l'Irlande les meilleurs exemples de l'art dramatique universel. La tendance strictement nationale a prévalu, s'est même encore accentuée depuis la naissance d'une Irlande plus libre; et de bons esprits, ralliés au point de vue d'Edward Martyn, ont senti le danger de cette sorte d'autarchie intellectuelle, le besoin d'une importation qui ne se bornerait plus, comme du temps de la domination britannique, aux laissés pour compte ou aux succès faciles de la scène londonienne. De là, avec l'enthousiasme de lord et lady Longford, avec les dons scéniques et artistiques de Hilton Edwards et de Micheál Mac Liammóir, la fondation du Gate.

Entre elle et l'Abbey, pas plus d'inimitié qu'entre les associés du Cartel, aujourd'hui réunis à la Comédie-Française; deux efforts, également intéressants, vers deux formules distinctes, également propres à attirer et retenir l'élite dublinoise. Que cette double entreprise puisse vivre, dans une capitale dont l'Etat compte moins d'habitants que Paris, c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de ce peuple, réputé pour l'acuité de son intelligence.

Ainsi les deux publics, de la Gate et de l'Abbey, ne sont, dans leur ensemble, qu'un même public oscillant, suivant les spectacles, de l'un à l'autre. L'Abbey, toutefois, attire plus de monde; sans avoir consulté le contrôle, on sent que le grief financier serait ici moins sincère; et d'ailleurs c'est le théâtre subventionné. Lui aussi, plus encore que son jeune émule, a connu des temps difficiles, a dû s'imposer par de grandes œuvres, d'abord mal accueillies. La galerie de portraits qui décore son foyer ne laisse pas

d'intimider le nouveau venu et de mettre une sourdine aux potins de l'entr'acte. Au centre figure, de plein droit, le poète de génie dont la ténacité a vaincu tant d'obstacles. Autour de William Butler Yeats, seul survivant d'un groupe fameux, qui comprenait Lady Gregory, G. W. Russell, Edward Martyn, George Moore, se rangent les associés de la première heure, ainsi que Miss Horniman, dont les clairvoyantes largesses ont soutenu l'entreprise contre vents et marées; et des acteurs de haut mérite, William Fay, Arthur Sinclair, Sara Allgood. Le conseil d'administration, outre Yeats, comprend aujourd'hui un ancien ministre, un ancien Président de la Chambre, un universitaire distingué, un poète, et le plus doué des jeunes prosateurs, Frank O'Connor, autour du directeur véritable, lui-même conférencier subtil et dramaturge de talent, Lennox Robinson. On voit souvent se profiler contre la porte « interdite au public » cette haute silhouette souple et mince, au fin visage un peu féminin.

En ces quatre semaines de septembre, l'Abbey a donné quatre spectacles, dont une première. Parmi les reprises, l'une des meilleures fut celle d'une bonne comédie de Lennox Robinson lui-même, *The Far-Off Hills* (Les Collines Lointaines). Bonne, mais non grande comédie; trop d'artifices vaudevillesques pour amener à tout prix un dénouement optimiste. Le curieux de cette pièce, qui est d'un protestant, c'est d'y voir associer, au personnage d'une jeune fille qui se destine au couvent, une étonnante dureté de cœur, un goût pour la domination et même la tyrannie. Puis, dès que l'amour, sous la forme d'une aversion confinant à la haine (on songe à Bernard Shaw et à la Béatrice de Shakespeare), s'insinue en ce cœur de pierre, son puritanisme aussitôt se détend, sa rigueur fond en indulgence, elle redevient humaine et tendre. Mais plus curieux encore était le public de fervents catholiques que cette conversion à rebours semblait soulager d'une antipathie collective et qui applaudissait de toutes ses forces.

Citons encore deux levers de rideau aussi bizarres l'un que l'autre. Les deux compères qui se retrouvent devant les portes étincelantes (*The Glittering Gate*) d'un imagi-

naire paradis, et dont lord Dunsany, plus anglais qu'irlandais, a voulu faire des « Cockneys » de Londres, sont encore moins intéressants à la scène qu'à la lecture. Quant au *Cornemusiste* (*The Piper*) de Conal O'Riordan, il tourne en dérision des rebelles irlandais par trop tartarinesques, vantards et poltrons, bavards et fuyards, que leur prisonnier, un capitaine « Sassenach », fouaille de son mépris. Vingt ans après les événements de Pâques 1916, le public accepte, avec indifférence ou satisfaction, cette charge un peu lourde, destinée, paraît-il, à stigmatiser les politiciens d'avant l'époque de Parnell, mais qui, pour des étrangers, semble atteindre l'Irlande elle-même.

Mais si l'Irlande ne se sent pas atteinte, ne soyons pas *Hibernis ipsis Hiberniores*. Ce sont des Irlandais qui ont toujours dit à l'Irlande ses plus rudes vérités, et la première réaction de celle-ci a souvent été tout aussi rude. Témoin ce *Playboy of the Western World* (*Le Baladin du Monde Occidental,* traduit fort bien M. Bourgeois) dont la première semaine ne fut qu'une longue émeute, et contre qui des fanatiques voulurent insurger l'Amérique, tout au long d'une tournée de l'« Irish Theatre ». Pourquoi tout ce tonnerre? Le personnage créé par Synge est un jeune paysan qui croit avoir tué son père au cours d'une querelle. Une jeune aubergiste s'éprend de lui, non tant à cause de son parricide même que parce qu'elle lui prête, à cette occasion, toutes sortes de vertus viriles. Le père, mal assommé, reparaît, traite son fils en petit garçon; le prestige tombe; la jeune fille repousse l'assassin manqué. De nos jours on accueille tout cela sans la moindre révolte. On rit, on rit même trop : et c'est un peu la faute des acteurs, qui de plus en plus, et plus encore en ce septembre qu'en des reprises antérieures, soulignent, accentuent, le côté farce, l'élément bouffon, au détriment de l'intention la plus claire de Synge, escamotant ainsi le côté scabreux de la pièce, mais la réduisant aussi à une simple plaisanterie. « Sire le Mot » est peut-être l'objet d'un respect apparent, mais le *Playboy* n'est certes plus le *Playboy* de 1907!

Une autre pièce encore plus mordante eut naguère le

don de soulever le tumulte, et celle-là aussi passe maintenant dans un excès d'hilarité. On sait que Sean O'Casey excelle dans le dosage de l'odieux, du bouffon, du tragique, lorsqu'il présente les hôtes des taudis, des *slums* de Dublin, où il a lui-même connu la misère. *The Plough and the Stars,* symbolique drapeau des prolétaires de Connolly, vient se salir au comptoir d'un *public house*, d'un cabaret, devant lequel, sur une tribune en plein air, des orateurs haranguent la foule. C'est l'insurrection de 1916 vue et vécue par une plèbe sans ressort, sans idéal, pour qui les barricades, les incendies, les fusillades, sont un beau prétexte à piller les boutiques éventrées. Parmi ces larves humaines s'agitent des gens qui, eux, semblent des hommes, sous leurs uniformes de volontaires ou de citoyens en armes; mais au centre de la pièce souffre et se torture une femme qui refuse d'accepter ce faux héroïsme, derrière lequel elle voit grimacer la vanité et la peur. Elle sombre dans la folie, pendant que son mari se fait tuer, lâchement d'après elle, et le dernier acte, qui nous la montre démente, étale encore un cercueil et une mort violente. Quelques spectateurs cependant, même devant cette scène finale plus tragique que le dénouement d'*Hamlet,* trouvent l'occasion de satisfaire leur besoin de rire à grand bruit.

Aussi, quand on leur donne une comédie vraie, l'accueillent-ils avec de tels transports qu'ils en ralentissent l'action. Ce fut le cas lorsqu'on nous offrit la primeur de *The Silver Jubilee.* Des paroissiens ont fêté les vingt-cinq ans de ministère de leur curé (bonhomme au fond, mais rechigné) par le don d'une pendule, accompagné d'une inscription où leur reconnaissance s'exprime éloquemment; mais, moins de vingt-quatre heures après ces effusions, le vieux curé voit s'accumuler autour de lui des preuves de désaffection, d'hostilité et même de trahison. Tout s'arrange, bien entendu, dans cette comédie, où Cormac O'Daly a su faire passer ses mots les meilleurs au compte d'un prêtre un peu facétieux, où les contre-coups de la politique sur la vie religieuse sont indiqués sans lourdeur, où le dialogue, dans sa verve la plus amusante, reste

parfait de naturel. En dehors des grands chefs-d'œuvre reconnus de son répertoire, il semble difficile que l'Abbey ait produit une pièce plus entraînante, mieux nuancée, plus humaine.

Si l'on trouve que six pièces irlandaises et deux étrangères, absorbées en quatre semaines, laissent encore de l'appétit, on peut aller jusqu'au Théâtre de la Torche, honnête compromis entre les visées ambitieuses et la satisfaction commerciale. Le nom du directeur reste héréditairement associé à la formule de mélodrame et de farce alternés ou conjugués, de grosse tragédie pseudo-historique, de patriotisme vulgaire, que résume pour l'Irlande et l'Amérique le nom de Dion Boucicaut. Mais, pour capter parfois le public habituel des théâtres supérieurs, il consent quelques sacrifices. Cette saison a débuté à la Torche par *Queen Of Scots :* drame où Marie Stuart ne paraît pas comme une Guise, épouse de François II, ni comme la cousine et victime d'Elisabeth, la femme sans hommes, mais uniquement en reine d'Ecosse. On croirait du Sardou plus rigide, découpé en douze tableaux par un metteur en scène qui aurait entendu parler de Baty. Pas ennuyeux d'ailleurs, et assez prestement enlevé, mais par une troupe où seuls un ou deux éléments masculins montraient de la distinction et du talent. La quinzaine suivante paraissaient *The Brontës,* sombre peinture de cette famille de génies bizarres que Dublin se plaît à revendiquer, puisque le pasteur de Haworth venait tout droit de l'Irlande.

Aussi, après tant de biographie, de psychologie, d'histoire, de littérature, un véritable surmenage, affichait-on *La Tante de Charlie* pour une quinzaine de tout repos. Telle est la méthode de ce théâtre; sa Torche n'est pas aux poings d'une avant-garde hardie aventurée dans l'inconnu; elle éclaire d'une lueur un peu fumeuse des promeneurs irrésolus. S'il leur montre de temps en temps le chemin du vrai théâtre, il n'aura pas démérité de l'art dramatique.

Son nom d'ailleurs fut prononcé une ou deux fois dans cette bien attachante assemblée que tint le Club des Amis du Théâtre (Playgoers Club), un dimanche soir, dans la salle de représentation du Gate. La scène servait d'estrade

au Président, Dermot O'Brien, qui préside aussi l'Académie de Peinture (Royal Hibernian Academy). A ses côtés, deux auteurs dramatiques, Lynn Doyle, et, gage de collaboration, Lennox Robinson. Il s'agissait de savoir ce que l'on pouvait faire pour stimuler l'amour du théâtre. Lynn Doyle ne s'occupa que de recruter du public à la Gate, résolument, et sans remarquer la présence, à sa gauche, du directeur de l'Abbey. Celui-ci parla de ses tournées en Amérique, et de l'effort qu'accomplissent là-bas les Universités pour former des dramaturges. Puis la parole passa la rampe, et l'on entendit les suggestions les plus diverses. Le moment le plus tendu vit aux prises un jeune — peut-être trop jeune — critique de l'un des quotidiens de Dublin et le co-directeur de la Gate, Hilton Edwards. Ce fut une jolie passe d'armes sur le rôle de la critique.

Mais le véritable intérêt, pour le spectateur étranger, résidait dans l'Assemblée elle-même, dans sa réaction, dans ses mouvements, dans le fait qu'on avait pu réunir là, dès septembre, une forte centaine d'amateurs du théâtre, disposés à faire de la propagande en faveur de leurs maisons préférées. Si cet étranger avait osé prendre la parole, il aurait sans doute exprimé d'abord son admiration pour cet élan désintéressé, cette flamme, cet enthousiasme; mais il aurait ajouté peut-être qu'il ne s'agissait pas seulement de recruter le public, mais de lui faire une éducation. Il aurait cherché à faire partager sa surprise de voir des pièces incontestablement tragiques accueillies comme d'irrésistibles plaisanteries; tout en faisant la part de l'humour irlandais, plus complexe et mille fois plus redoutable que le célèbre humour britannique, car il se double d'esprit, et du plus fin, il aurait demandé à se faire expliquer l'attitude de Dublin devant des allusions aussi dures que celles du *Piper,* et pourquoi cette « discussion inachevée en un acte » mérite encore les honneurs de la scène.

Mais qu'importent ces menus détails! L'impression que l'on garde de ces semaines théâtrales est au plus haut point réconfortante. L'auteur dramatique T. C. Murray intitulait un récent article : « Le crépuscule de notre

théâtre » ; titre trompeur, car il avait pour conclusion que c'était le crépuscule de l'aube, et non celui qui précède la nuit. L'Irlande reprend conscience d'elle-même et de sa valeur. L'orientation donnée à l'Abbey, si elle barre la route à la révélation de quelque poète du théâtre, l'ouvre toute grande à l'école de l'observation tragique ou comique. L'attitude du Gate, si elle se maintient, en fait de plus en plus la barrière ouverte et non fermée, ouverte aux voix du dehors, sans lesquelles l'Irlande s'endormirait peut-être dans une fausse sérénité.

Un Etat de 2.500.000 âmes, une capitale de 400.000 habitants, qui disposent ainsi, en dehors des cinémas toujours pleins, et des scènes commerciales bien achalandées, de deux, et presque de trois théâtres où le flambeau de l'art dramatique ne s'éteint jamais, sont un bien bel exemple pour des pays beaucoup plus vastes et des villes beaucoup plus peuplées. L'Irlande, il y a quarante ans, ne savait en ce domaine qu'imiter et répéter la Grande-Bretagne. Aujourd'hui, grâce au combat livré par des gens de cœur, elle nous offre la liste de dramaturges (sans compter les auteurs de langue gaélique!) la plus riche peut-être de l'Europe.

A côté de cet intense foyer national qu'est l'Abbey, le Gate joue son rôle, qui est de nourrir l'Irlande d'une autre substance qu'elle-même, de susciter une émulation féconde, en permettant la comparaison avec les authentiques, les éprouvés chefs-d'œuvre venus de tous les points du monde. A ce rendez-vous international il est indispensable que la France soit brillamment représentée : notre prestige, menacé là-bas sur trop de terrains, reste à peu près intact dans l'ordre intellectuel. On se demande, au Gate, s'il serait possible de traduire *La Guerre de Troie* sans trop de perte dans le transfert, si la conjonction Jouvet-Giraudoux supporterait la traversée. Nous n'avons pas tant d'admirateurs de cette qualité que nous puissions nous permettre, par apathie, par indifférence, de négliger davantage l'antique alliance de la France et de l'Irlande.

A. RIVOALLAN.

# LA FEMME EN SANDALES[1]

—

## VIII

L'espoir de cette rencontre avait, depuis la veille, rongé Ferrier comme une plaie. Dès que l'imagination du graveur la suscitait, une douleur lui faisait des lèvres blêmes, il serrait les poings.

Deux heures avant le moment où il espérait voir Thérèse, l'homme se trouvait déjà près de la Gravière.... Non par excessive précaution. La réalité était plus mystérieuse : l'habitude de préparer les arrière-plans de ses dessins donnait à l'artiste le désir de « repérer les lieux ». Comme si ces objets, ces plans, ces lignes, que Thérèse et lui allaient toucher du regard, il pouvait leur donner le coup de pouce qui fait l'accord des personnages et des paysages, les gouverner d'avance. Bref, réaliser une sorte d'opération magique.

Cependant, le svelte profil des collines et des arbres, les contours sobres, la légèreté des souffles, semblaient offrir l'image de Thérèse. Sur de telles rives, la beauté de la femme n'est que le don suprême du paysage. Il se rappela religieusement la lumière sur le mur, au premier jour : elle se confondait avec celle qui rayonnait du front féminin.

Le domaine de la Gravière montre, en deçà de la plage, une plaine basse, inondée en mauvaise saison, et qui, en été, garde, sur un sol à peu près desséché, une végétation de marécage. Ferrier décida de passer par là. Il ne voulut ni s'approcher de la maison Mestre, ni aller

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 929, 930 et 931.

jusqu'à la plage même qui, par un sentiment inverse de celui qui l'avait appelé en ces lieux, mais appartenant au même ordre incantatoire, lui parut soudain un endroit expressément interdit, « tabou », tant qu'il ne s'y trouverait pas avec Thérèse elle-même. Il ne se rendit guère compte de cette convulsion intérieure que par une sorte de choc qui ralentit son élan. Il prenait plaisir à voir les baïonnettes de scirpes percer leurs boules ligneuses, et les plumeaux pourpres et soyeux du phragmite frémir à la brise. Il eût expressément loué les statices de ce brouillard violet qu'ils font régner à un ou deux pieds du sol, s'il avait à ce moment formé des mots dans sa rêverie.

Cependant, le sol s'abaissait. Derrière un rideau de roseaux et de massettes, un ru traverse la plaine, stagnant en été.

L'obstacle montrait à peine un mètre de profondeur, sur quatre ou cinq mètres de large, mais le lit laissait deviner une vase épaisse. Le bond fût-il heureux, comment se recevoir sur le bord opposé, dans cette fange couverte d'une croûte fendillée?

Il eût été bien simple de descendre jusqu'à la plage, où le ruisseau se perdait dans le sable, et de passer à pied sec. Mais Ferrier, avec superstition — toujours l'ordre magique installé en lui ce matin! — voulait vaincre la rivière.

Il suivit la berge, et ne tarda pas à découvrir ce qu'il cherchait.

Un tronc de pin s'était échoué le long de la rive où se trouvait le marcheur, juste à la limite de la vase : sans doute apporté là par une crue du dernier hiver. L'arbre, gros comme la cuisse, était de la longueur qu'il fallait.

Ferrier donna ce coup d'épaule qui, dans les projets difficiles, lui était familier. Puis il s'approcha de la pesanteur gisante, à pas furtifs : comme pour ne point donner l'éveil aux puissances de contradiction incluses dans les choses. Cette masse devait être terriblement lourde. Il fallait qu'il exécutât son plan geste à geste, sans défaillance, sinon la fatigue lui interdirait le succès.

Creusant d'abord le sable pour dégager l'extrémité du tronc la moins volumineuse, il put assurer ses mains autour de l'écorce : « Je suis noire et violette, voilà tout! » murmurait-elle hypocritement, en gardant sous silence sa redoutable pesanteur. Il se roidit tout entier, de la nuque aux orteils; du premier coup, il arracha le cylindre conique au lit de sable que celui-ci s'était creusé, puis le reposa obliquement, un peu à côté de l'alvéole. « C'est bien trop lourd! » prononça cette arrière-idée qui nous informe parfois de ses jugements. Mais il ne l'écouta pas. Il prit néanmoins le temps de respirer profondément quatre ou cinq fois.

D'un nouvel effort, il éleva le tronc jusqu'à la hauteur du genou droit, sur lequel il le laissa un instant reposer. Le troisième effort, le plus accablant, presque désespéré, fut de charger cette montagne sur son épaule. Ses poignets craquaient, son souffle s'écrasait, sa face se crispa. Il se redressa, sans chanceler. Puis peu à peu, laissant l'arbre filer le long de sa joue, il se rapprocha de la base qui le déchargeait à mesure du poids.

Le tronc enfin était presque vertical : debout comme une personne, pressant un peu la poitrine de l'homme. Ferrier, ému de ce contact formidable, considérait d'un œil oblique la haute taille dressée au-dessus de lui dans le ciel. Les oscillations de la masse, dès qu'il les laissait tant soit peu s'accroître, prenaient un pouvoir extraordinaire. Il était tel qu'un homme qui vient d'inventer un dieu ou de découvrir une vérité.

Plus d'une fois dans sa vie, il devait se rappeler ce corps à corps.

Cependant, il se rendait compte qu'à redresser le tronc le long du ruisseau, il allait le faire tomber, non pas perpendiculairement à celui-ci, mais à côté. Il dut faire, sous le poids, un délicat demi-tour. Enfin, un effort, tel qu'une délivrance. Et le tronc s'abattit, juste en travers de l'eau rejaillissante.

Ferrier, merveilleusement allégé, eut un rire silencieux... Son pont était tout de même un peu court. Il devrait sauter par delà la vase, quand il se trouverait à

l'extrémité. Il s'engagea sur le passage glissant, à semelles agiles. Ah! il n'eût pas accepté sur ses vêtements la moindre trace de fange!

Enfin, d'un bond, il se trouva de l'autre côté, glorieusement. Il avait franchi le Rubicon, sans savoir au juste à quoi se rapportait ce jeu.

Son corps et son esprit connurent alors quelques instants vraiment élastiques et hardis. Il s'avança, la face subtile.

Il prit un sentier où les pins avançaient leurs branches au-dessus des cistes et des lentisques. A l'odeur de vase, avait succédé l'arome de résine. Il y eut quelque chose de sombre, d'ombreux, de velu. Ferrier disputait lestement ses épaules, ses pas, au frôlement des ramures, à l'agrippement des brindilles.

Au sortir de la pinède, laissant derrière lui la plage où il ne voulait pas aller encore — où il ne voulait pas « avoir attendu » (toujours la magie!) — et cinq ou six tentes de campeurs, qu'il évita, Ferrier découvrit largement le Cap de l'Ouest. Cette saillie, à l'autre bout de la plage de la Gravière, est à peu près symétrique du Cap Roume.

Une dizaine de strates jaunes, obliques, s'élevaient en falaise. On eût dit des livres couchés, qui n'eussent montré que leur dos. Le parallélisme des strates se répétait dans les rochers dressés de la côte, et même en un récif qui émergeait du flot à quelques brasses. Parmi les blocs éboulés, le désordre. Les rivages ne se plaisent-ils pas tantôt à montrer de façon nette, presque séparément, la matière et le temps, tantôt à les jeter pêle-mêle en problèmes presque indéchiffrables?

Ferrier poussa jusqu'au cap. Là, un espace profond d'une lieue s'ouvrit à ses regards : une nouvelle plage assez semblable à celle qu'il venait de quitter. L'Anse de Riau. Une courbe sablonneuse bordait des vignes.

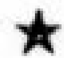
Au-delà, un autre cap, pareil à celui où il se trouvait, apparaissait, chargé d'une forêt et d'un phare. Entre ces deux bourrelets terrestres, la mer convexe. On eût dit un ongle, à l'orteil d'une divinité plus que géante : qu'il

tenta d'imaginer, diaphane, dressant la tête bien au-dessus des nuages du zénith.

Quelques pas encore l'introduisirent à l'improviste dans une vision terrible. L'année d'avant, un incendie était passé là : un de ces feux de forêts si fréquents en Provence. Sur deux ou trois cents pas, une cohorte de pins calcinés, dont il ne restait rien que les troncs et les grosses branches, tordait des corps suppliciés, furieux ou vaincus. Bras dressés, racines qui détalent. Les ombres répétaient ces gestes sur le sol nu, noir encore par places, où la réverbération du soleil montait comme le souvenir de l'incendie.

Ferrier tressaillit : une grande forme blanche semblait naître d'un rocher. C'était une tartane qui, la voile gonflée, s'avançait avec majesté sur la mer.

Il lui sembla, un moment, qu'il avait rêvé toute cette matinée. Le tronc, les roches, la forêt brûlée? Puis plus rien que ce départ?... Quelque chose de puissant et de vague comme un pressentiment traversa l'âme de l'homme.



Tandis que le Zi, contemplant les joueurs de ballon, se réjouissait au heurt du cuir contre les poings, aux trajectoires inattendues ou suprêmes, Thérèse, elle, préparait un autre jeu. Quelques mots, les plus tranquilles, à Ferrier qu'elle sentait torturé de joie. Quelques minutes à l'écart pour changer de costume. Et tous deux s'avancèrent sur le sable ardent vers la mer. Dans l'illumination, Ferrier apercevait presque sans secret ces formes fières, vêtues d'un maillot couleur d'or, les bras et les jambes teints de ce rose ardent qui est le hâle des blondes : un « nu » dont la beauté excluait un instant le désir. Elle, au contraire, qui le trouvait hardiment découplé, se sentait auprès de lui plus femme : les seins plus pleins et plus aigus, les hanches plus larges.

Pas de possession plus totale que celle du flot! Ce matin-là, elle fut magnifique. De la pointe des doigts aux orteils, jamais Thérèse n'en avait si vivement ressenti la caresse et le fouet. Jamais la fraîcheur ne lui

avait si secrètement gagné les entrailles. Jamais dix mille bulles n'avaient chanté de la sorte, toutes ensemble à ses oreilles. Le ciel, recourbé sur sa tête comme une autre vague, roulait le soleil... C'est ainsi que le Seigneur Monde fait son entrée dans les âmes quand Il le juge bon.

Une fantaisie vint à Thérèse.

Entre deux jetés de bras, elle lança, du pli des vagues, à Ferrier :

— Aux Jumeaux, ces roches là-bas! Vous en êtes?

— Ça va!

Elle mêlait, à la vague, un sourire malicieux : ces îlots qui, de la rive, semblent situés à deux ou trois cents mètres, se trouvent à plus du double.

— Attention, indiqua-t-elle loyalement, il y a du courant. Appuyez à gauche.

Elle avait une de ces nages longues qui sont presque infatigables. Lui se montrait plus puissant, mais brusque et moins entraîné.

Il nagea d'abord en tête, non par vanité, mais de façon naturelle. Cependant, il s'aperçut que, malgré l'avis de Thérèse, il se laissait déporter à droite. Quand il eut obliqué vers la nageuse, qui, elle, était restée dans la ligne, il se trouva distancé. Un effort lui rendit la première place, mais lui coûta tant de souffle et de précision, qu'il dévia de nouveau, cette fois de l'autre côté. Il se vit ridicule et eut asez à faire de suivre au plus près Thérèse. Le trajet se montra bien plus long qu'il n'eût cru : ce fut à dix brasses derrière elle, et hors d'haleine, qu'il termina.

— Gare aux oursins! Par ici.

Comme il sortait de l'eau, il vit Thérèse toute haletante. Parbleu, elle avait forcé vers la fin!

— Vous nagez admirablement, fit-il. Et moi, je me suis jeté à corps perdu, comme un niais.

— Oh, j'étais sur un parcours que j'ai fait souvent! Et je ne veux pas me laisser dire que ce soit nager « admirablement » que de nager mieux que vous.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entendais.

— D'ailleurs, vous avez plus de rapidité, et vous aurez bientôt plus de fond que moi.

L'îlot dressait une roche jaune, déchiquetée, longue de huit ou dix pas. Sur le faîte, à hauteur de front, quelques touffes d'herbe. Autour, des brisants dispersés à ras de mer. Devant les nageurs, le large apparaissait sans obstacle : cette étendue bleue dont la minime parcelle qu'ils venaient de connaître avait failli dépasser l'appétit de leurs muscles et le pouvoir de leur souffle. Derrière eux, la côte, déjà reculée, aplatie. Ferrier avait le sentiment d'abandonner le monde, de faire un premier pas sur il ne savait quelle table rase, illuminée de rayons.

Ils se regardaient face à face, sous le prodigieux azur. Nulle arrière-pensée. Les bras, des mécaniques à nager; les cuisses pour le coup de ciseaux; les pieds pour le coup de talons. Seulement, sur la poitrine de l'un d'eux, ces demi-proues que porte le torse féminin.

— Voilà donc notre découverte, dit Ferrier. Nous pourrions d'abord proclamer l'annexion de l'île, puis l'explorer.

Elle rit, entrant dans le jeu :

— Voulez-vous aller au bout du cap?

Six pas à faire : ce qui, les pieds nus sur un roc oblique et hérissé de pointes, n'est pas une médiocre entreprise.

Les Jumeaux que, de la plage, la perspective réunit en un seul profil, sont faits de deux rochers séparés par un chenal. Derrière le premier roc, un second se montra, semblable au premier, la même touffe d'herbe au faîte.

Quand le vent souffle de l'ouest, le détroit large de deux ou trois mètres qui divise les Jumeaux est parcouru de furieux paquets de mer. Par temps calme, c'est un lieu exquis, que hantent l'espèce de respiration que fait la vague, le passage des courbures cristallines, et, au fond, le tremblement des lignes lumineuses.

Assis contre la paroi, où ils se laissaient imprégner de soleil, les visiteurs contemplaient à travers le flot un splendide paysage d'algues.

L'œil de l'artiste trouvait sa joie dans ces contours si nouveaux pour lui : les longs rubans des chordes, les brunes halymènes aux bords lacérés, les cornets des oreilles-d'homme, les ulves chevelues, les céramies vaporisées en brouillards. Vert, jaune, fauve, rose, carmin ou pourpre, de ces dessins qui ondulaient dans la profondeur, ou parfois, sur les bords, au reflux de l'eau, s'affaissaient à l'air en couleurs humides et collées.

La femme et le graveur bavardèrent un temps, adaptant à ces formes marines des noms de peintres illustres, des noms de couleur, des noms de velours et de soieries. Mais les mots s'usèrent et le riche diaprement chatoyait toujours.

Peint et sculpté à neuf par le voisinage de ces formes intenses, le corps féminin, à demi-allongé, se profilait, ici sur la pierre ocrée, là sur l'azur : atteignant à la dignité d'une œuvre achevée. Bleu des veines aux bras nus, ligne des seins hauts, pli concave qui court d'une hanche à l'autre, et méplats et bombements qui glissent et jouent de la rotule au maître-orteil.

Comme Ferrier, désignant le second rocher :

— Eh bien, passons-nous le canal?

Elle secoua la tête :

— Pourquoi? Gardons un peu d'inexploré.

Ferrier, agrippant un fragment de pierre lourd et corrodé, le contempla longuement.

— Il faut au moins essayer de tout voir. Bien assez de mystère subsiste dans cela même que l'on croit tenir.

— N'oubliez pas les limites. J'entends celles qu'on se donne. Par exemple les lois de la musique.

— Précisons! Ne confondez pas les refus qui repoussent la vie avec les traits qui la dessinent.

Elle sourit, d'une façon hardie qui contrastait avec ses paroles :

— Vous parlez d'après votre tempérament, Ferrier. Mais la femme est un perpétuel refus... Il doit commencer à se faire tard. Je crois que, de cette pierre-là, on trouve assez de fond pour plonger.

★

Une douzaine de journées passèrent, qui devaient laisser à Ferrier un souvenir éblouissant, irritant et anxieux.

Thérèse et lui se rencontraient d'ordinaire à la plage. Tantôt le matin, alors que les ombres sur les routes n'ont pas fini de s'étirer, et que l'odeur charnelle du jour enfant se respire encore sur le sable. Tantôt l'après-midi : ils demeuraient ensemble jusqu'à l'heure où, dans l'oblique rayonnement, les paroles même semblent se tendre de pourpre, et que la catastrophe des vagues se fait solennelle.

Le bain — qu'ils prenaient aux heures éclatantes — était d'ordinaire le prétexte de ces rencontres. Bain chaque fois différent, par le goût du vent, par la fantaisie du flot, par l'humeur de Thérèse. Parfois, après la nage, c'étaient des courses sur le sable humide. Parfois, des exercices de souplesse. Leurs faces tour à tour s'offraient à la plage, puis aux perspectives marines, puis au zénith. Puis ils en venaient aux torsions du tronc :

— Les exercices pour arbres! s'écriait Thérèse.

Il lui arrivait d'être vaincu par elle : ainsi, dans ce « pont » qui arquant la forme féminine, enveloppait d'une courbe hardie les cuisses, le ventre et les seins — la tête disparue entre les épaules du merveilleux monstre.

Après les jeux, un repos illuminé sur le sable. Durée auprès de lui de Thérèse, comme de la clarté même... Les rayons qui, dès le premier coup d'œil de Ferrier sur la terrasse des Basses-Roches, lui étaient apparus si merveilleusement humains, atteignaient à présent leur but. Ils éclairaient des formes auxquelles l'amour s'attachait de façon aussi normale que la ligne et le poids.

Cependant, durant tant d'heures, ils ne se trouvaient presque jamais seuls. Fuyant les plages voisines de Saint-Trophime, où vraiment s'étalait trop de chair, Charaire, Guerche, ou Thieuvre, ou Salignac venaient s'installer avec les leurs sur le rivage de la Gravière. Ou bien c'était Sullivan, non loin de Mme Szadeva; ou le petit œil

guetteur de Trémolières dans le corps robuste et mafflu. Parfois, les Parès : sitôt qu'ils se montraient, Ferrier se tenait à l'écart... Loin de fuir tant de témoins, Thérèse leur faisait signe, les appelait. Parmi cette cour toujours renouvelée qui entourait la jeune femme, le graveur n'était qu'un profil de plus. Dans les rares instants d'intimité, que Ferrier goûtait avec Thérèse, le Zi trouvait moyen de s'immiscer, jouant aux côtés de sa mère, ou tenacement logé entre ses genoux. Certes, Ferrier aimait à voir, auprès de la chair maternelle, ce fragment détaché d'elle-même : quand M^me^ Desvillers laissait sa main errer dans les boucles, et que son visage rayonnait sur la face enfantine, elle paraissait plus belle encore. Mais tant d'importuns devenaient insupportables au graveur. Chacun ne lui prenait-il pas un peu de Thérèse? Ou bien ils se complaisaient à de piètres bavardages, à des potins.

Ce n'était pourtant pas là le pire. Après de beaux instants où Thérèse lui réservait un accueil imperceptiblement secret, après des heures d'accord musical ou de camaraderie charmante, elle lançait à l'improviste des pointes, voire des railleries cruelles.

— Vous, Ferrier, qui avez des convictions faites sur toutes choses, — riposta-t-elle un jour après une discussion sur le dessin, où le graveur s'était montré passionné, catégorique.

Elle reprochait à Ferrier la rudesse qu'il montrait souvent :

— Gare! Vous vous trouvez dans un cas dangereux : rester en état de perpétuelle franchise...

— Moi? Oui. Je voudrais bien!

— Il est vrai, — fit-elle hardiment, devant cinq ou six visages qui l'écoutaient, — il est vrai que, ce que les lèvres taisent, les yeux le trahissent.

C'étaient aussi, de la part de Thérèse, des inattentions volontaires, des silences, l'oubli où elle le laissait toute une heure, une absence à l'un des rendez-vous. Voire quelque froide méchanceté.

Une fois, sur la plage, devant les Guerche et peut-être à cause d'eux :

— Tiens, encore Ferrier! On ne peut aller nulle part sans se heurter à lui.

— Excusez-moi, Madame. Vous n'aurez plus ce désagrément, répondit l'homme en pâlissant.

— Ferrier, si vous partez en ce moment, je ne vous connais plus! Asseyez-vous là, à côté de moi, tout de suite.

Thérèse lui jetait l'un de ses grands sourires.

— Ce Ferrier, il en a de la chance, dans son malheur! s'écria Guerche.

Ce jeu-là, était-ce prudence, ou indifférence? Les journées de Ferrier étaient assaillies d'incertitude. Et, lorsqu'il lui arrivait de rencontrer à Saint-Trophime la jeune femme, c'était la même passe d'armes ambiguë, dans laquelle elle déployait une inépuisable imagination. Parfois quelques mots glissés, à mi-voix :

— De la passion? Rien que je redoute comme ce sentiment-là, même si je ne dois jamais le partager. Je n'éprouve nulle envie de compliquer mon existence. Il y a des camarades auxquels je voudrais glisser à l'oreille : « Cher ami, nos relations sont fort agréables. Laissons-les où elles en sont! »

Comment accorder cette sagesse un peu courte avec le don merveilleux des prunelles, avec le chancellement soudain du regard?

Un jour, sur le quai, à une table de café, elle se montra si indifférente, et lui si sombre, que Trémolières lui-même paraissait témoigner au graveur quelque commisération. Cependant, Ferrier s'aperçut très bien, lors des adieux, que Mme Desvillers manœuvrait pour demeurer seule avec lui.

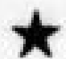
— C'est un jeu cruel que le vôtre, — murmura-t-il dès qu'il put, brusquement, les yeux noircis, le menton chargé d'une de ces rudes moues d'homme où le regard d'une femme sait retrouver une colère d'enfant.

L'attitude de Thérèse montrait une liberté, un équilibre, un détachement admirables... Elle régnait donc! Elle le tenait enfin solidement, songea-t-elle, sans s'aviser qu'elle aussi était prise...

— Je vous conseille de vous plaindre! Ah, ne prenez pas cet air hérissé!... Ou plutôt, si, prenez-le, je l'aime tant! J'ai à vous demander un service. Demain soir, il faut que vous veniez à la Citadelle : vous savez, ce bal de matelots. Vous m'y trouverez. Vous m'aiderez à ne pas m'ennuyer, si toutefois je ne vous ennuie pas moi-même.

Elle rit d'un air charmé, comme si elle savourait le goût de ce rire.

— En attendant, n'oubliez pas que nous nous voyons cet après-midi. Et n'oubliez surtout pas, murmura-t-elle avec lenteur, que vous êtes expressément chargé de m'apporter chaque jour une bribe de bonheur.



Cette femme, qui était devenue pour Ferrier le centre de l'univers, l'avait presque supprimé à ses yeux par ses présences comme par ses absences. Le graveur, depuis la journée de pêche, n'avait pas touché à un burin ni à un crayon.

Cet après-midi, sur la plage, elle se montra pour Ferrier rétive, voire glaciale. Que se passait-il donc en elle? Ferrier ne se doutait pas qu'après s'être jouée de lui par moments, elle avait senti dans la matinée, en le quittant, quelque chose d'impérieux se jouer sombrement d'elle. Elle avait eu peur.

Ils se trouvaient l'un et l'autre assis sur le sable quelque peu en arrière d'un demi-cercle formé par Charaire, Guerche, Salignac et leurs femmes. Ferrier, assombri, éprouvait le besoin de rester silencieux.

— L'homme moderne? s'écriait Guerche. Mais il a la machine dans la peau! L'art, mon vieux Charaire, c'est une notion du passé.

— Je ne crois pas. C'est un besoin immanent à l'homme, que de souhaiter faire avec perfection ce qu'il fait. Fabriquer de l'éternité, fût-ce pour soi seul.

— Diable! Ce n'est heureusement pas pour soi seul, grommela Salignac.

Guerche lança :

— L'éternité? Contentons-nous de l'inusable. Or, rien de moins commercial! Un Titien, c'est une paire de bottes qui resterait à jamais neuve. Une vraie catastrophe pour les cordonniers!

Thérèse, qui, tout d'abord, rêveusement, caressait le sable d'un doigt léger, y avait peu à peu plongé la main tout entière, comme si elle y cherchait quelque chose.

Ferrier se rappela le premier jour de Saint-Trophime, où il avait enseveli dans cette plage le fantôme d'un monde lointain. Tandis que passaient les mots et que se perdaient au loin les regards, Ferrier, lentement, sans savoir d'abord pourquoi, commença, lui aussi, de creuser.

Guerche continuait :

— Bah! Aujourd'hui? Un monde rapide, qui n'a souci que de s'amuser. Des idées? Non. Des grains de sel sur un rôti. Que vient faire la beauté là-dedans?

La main de Ferrier se rapprochait de celle de Thérèse, sous la surface opaque. Travail insensible, que l'homme interrompait chaque fois qu'un de leurs voisins se tournait vers eux. Toute l'âme du graveur passait dans cette pointe de chair tournée vers la femme.

Enfin, le graveur éprouva un contact lisse. Il s'arrêta brusquement : Thérèse venait de tressaillir. L'homme fut saisi d'un frisson. Les muscles de son bras et de sa poitrine se roidirent.

Puis les doigts de Ferrier, enhardis, remontèrent vers la paume : une grotte de chair s'ouvrit à eux. Contact délicieux qui semblait émettre sur tout son corps des effluves.

Thérèse tourna la tête vers le graveur : un long instant, il eut sur lui ces yeux fluides. Quelque chose d'intense soulevait les traits du visage féminin. Et la chair, dont il sentit les ongles, se referma mystérieusement sur sa chair.

Une furieuse bouffée de joie, de triomphe, emporta les doutes de l'homme. Longtemps, ces deux mains cachées se crispèrent dans l'étreinte. Pour Ferrier, il n'y goûtait point seulement de la volupté. Cet hommage à travers la terre, à travers cette terre-là? N'était-ce pas la divinité de ce sol qui l'acceptait?

Et, de cette obscure union, il prit à témoin la mer et le ciel.

## IX

On entend, la nuit, à plus d'un demi-kilomètre, cette musique dont les temps forts se succèdent si rapidement qu'on les croirait égrenés par une harpe. Lorsqu'on se rapproche, en gravissant les ruelles obscures, le rythme, dès cent pas, commence à se détailler. On perçoit une sorte de frottement qui l'accompagne : ce bruit que font les semelles des danseurs.

Quand vous avez tourné le dernier bloc dressé par les maçonneries, la lumière dure d'un globe électrique vous frappe la face. Elle éclaire, sous des feuillages pavoisés de luisants et d'ombres, à travers les barreaux d'une grille, trois ou quatre douzaines de couples en mouvement. Dans cet enclos, sur l'un des côtés, déferlent les notes d'un piano mécanique, qui ne connaît que deux timbres : le guttural et le nasal. Il ne sait faire que *blouk* et *bloum*. Au long de la grille, une suite de tables chargées de bière et de limonade, et des bancs où, aux danseurs époumonnés qui viennent y prendre un peu de repos, se mêlent des spectateurs attentifs : tous les regards sont fixés sur l'événement qui se poursuit dans la cage.

Parmi les danseurs, une moitié peut-être d'étrangers; l'autre, des gens du pays. Mais ces derniers règnent de haut. Pêcheurs, matelots, lesteurs de tartanes et jeunes gars dont seules les danseuses peuvent dire s'ils sentent la terre ou le poisson. Ils règnent par l'aplomb du torse, le galbe des épaules, l'audace du jarret, le regard sérieux; rarement par la frénésie de quelque type « bu ». On leur voit à peu près les mêmes tricots ou les mêmes chemises à manches courtes et les mêmes pantalons de toile que les baigneurs, mais en authentique : des pelures qui ont senti la charge peser sur elles, des mailles qui ont bu la sueur du travail. Ces visages-là ont affronté la besogne; ont, de leur gravité, fait équilibre aux fardeaux.

Pas de figures semblables à celles de ces gens venus d'ailleurs, sournoisement vidés par les loisirs de l'année ou par de désertes vacances! Il y a, dans ce peuple, des rugueux et des agiles; des robustes et des rusés; certains, canailles aux paupières, tous péremptoires aux lèvres. Voilà. Bougre! Ils sont là. A eux, non seulement leurs filles et leurs femmes qu'ils ont amenées, mais les filles et les femmes des autres, venues d'une autre classe et qui sentent un peu trop bon, et qui s'étonnent, s'efforcent et parfois condescendent! (Attends, ma petite, je vas te dresser...) Presque toutes crèvent de désir auprès de ces nouveaux nobles : nobles, des pectoraux jusqu'aux jarrets et aux talons. Du moins en jugent-elles ainsi devant le mollet qui sait rebiffer, le triomphal angle de l'épaule, le souffle inépuisable, et cet équilibre qui se moque bien de quelque deux cents tours sans arrêt. Les femmes de « riches »? Ces rudes hommes viennent, aux tables des étrangers, les cueillir d'un bout de regard, d'un signe de tête, d'un menton à peine relevé, en maîtres!

Regardez-les, ces gens d'ici. Tandis que les Parisiens, qui sont en nombre, ou les Anglais, ou les Américains du Nord ou du Sud, ou les Europe-Centrale, croient devoir se montrer en un tel lieu « bons enfants », ou voyous, ou affectent un genre de Bal des Quat'z'Arts, eux sont ce qu'ils sont, font ce qu'ils font. Et quelles danses! La valse ultra-rapide, où le travail des semelles tiendrait dans une soucoupe; le fox, hardiment détaillé (parbleu! dans leurs façons à eux, ce sont toujours les hommes qui avancent, et ils apprennent vite à la danseuse que c'est à elle de reculer); le tango, avec ses agilités où le couple s'ouvre de côté comme un couteau de poche, où, d'on ne sait quelle gaîne invisible, un torse jaillit comme un poignard; et les danses qu'on-ne-sait-pas-ce-que-c'est, tours en vrilles, ou pattes démanchées, ou bonds, comme ça, hop en l'air! une fleur de femme sur une tige d'homme.

Thérèse est là depuis deux heures. Elle est assise à la même table que les Trémolières et les Thieuvre, à côté de celle où Ferrier voisine avec les Guerche et les Charaire. Ferrier, par une série de danses d'ailleurs point

désagréables, — Mme Charaire, fine olive noire; la mère Guerche, transportable; et la Solange de Trémolières, très souple : tout ça n'ennuie pas! — acquiert le droit à trois ou quatre autres danses vraiment autres : les danses avec Thérèse... Chacune d'elles commence par deux ou trois mesures presque banales, intimidées... Puis soudain, c'est le grand pff! la plongée dans l'air, la mélodie des seins, l'idée des hanches et des pas, et tout ce fin cristal qui luit et fuit avec vous sans cesse.

Hors des grilles, les conversations continuent de banc à banc :

— Oh, ce Toulouse-Lautrec! Oui, les deux gouapes! Leurs lignes déhanchées, les coups d'ombre comme des rasades de rhum noir.

— Tous ces encagés? Les délégués que l'âme adresse au rythme!

— Ecoutez. Un tango à pattes d'éléphant : le tango de l'éternité.

— Regarde-moi ce pêcheur, ce vieux sale-magnifique, qui bondit comme un dieu avec sa gosse de douze ans.

— J'ai dansé avec lui : c'est si agile, si foudroyant, qu'on ne sent plus l'odeur de marée.

— Et ce type à foulard rouge, un de Toulon... S'il vous la cueille, la Marie-Louise de l'épicerie! S'il vous la fait bondir, virer, s'arrêter pile!

— Encore le vieux! Quel trait de violon dans le départ! Quels ressorts! Quel fignolage!

Il se fait tard. Thérèse part, avec les Trémolières et les Guerche : Ferrier semble si fort occupé par le spectacle qu'il songe à peine à tendre la main aux lâcheurs. Peu à peu, naît entre Thieuvre et Charaire une dispute d'esthétique. La table devient une idée chargée d'ombres pensives par les bouteilles, mouillée de ronds catégoriques par les verres. Ferrier, un moment encore, participe de l'âme à l'allure formidable du tango mécanique. Mastodontes du son. Fatalité des gestes. Tournoiement des faces et des corps derrière les barres... Puis, doucement, le graveur se lève. Il s'efface. Il s'esbigne...

☆

Dix minutes après, à cent pas de là, sur les pentes de la citadelle, deux ombres sont enlacées. Elles contemplent, dans l'abîme nocturne, le bal lumineux qui fourmille de silhouettes : on dirait un fragment de planète qui graviterait tout seul dans l'espace. Tandis que le *blouk, bloum,* résonne encore, décanté, lointain, comme s'il émanait de l'harmonie des sphères.

— Que c'est beau, ce bal de la Citadelle! Vu d'ici, plus encore... Mais quelle folie me faites-vous faire? murmure Thérèse. (Ces *f* où il sent le souffle féminin sont si purs!) Savez-vous que là-bas, autour de la cage, il y a toujours des yeux malveillants pour épier ceux qui viennent ou ceux qui s'en vont?

— Chut! Ecoutez la lune... chuchote Ferrier qui lève une main obscure.

Les doigts d'ombre, ouverts vaguement, semblent ordonner la symphonie lunaire. Thérèse sent ses calculs se dissiper dans on ne sait quoi d'immense. Pourtant, elle ne veut pas encore céder à l'enchantement ;

— Elle est superbe, superbe! (Là, ce sont les *b* qui sont beaux.) Mais cette lumière-là nous fera reconnaître à dix pas, si quelqu'un passe par ici.

— Eux ici? Ils sont trop bêtes! Ils préfèrent s'entasser dans des boites, sur le port... Mais, bah! Plus rien n'existe, ni personne, en cette heure de solitude.

— En cette demi-heure de solitude...

— Une demi-heure? Ah, méchante, ah, coupeuse en deux! Savez-vous que je vous déteste? fait l'homme de plus en plus bas.

— Et moi, Ferrier, je crois bien que je vous déteste aussi un peu.

Des syllabes tellement douces! C'était à peine si l'on pouvait apercevoir dans l'ombre le sillage des paroles. Ce fut pourtant ainsi qu'ils se dirent ce qu'ils avaient à dire.

La lune, aux trois-quarts pleine, jetait à présent de très haut une étourdissante lumière, ainsi qu'une cigale

le paroxysme de son chant. Sous la vertigineuse suavité, aux côtés du chemin où glissaient les ombres des amants, les poignards bleus des agaves s'ouvraient, les buissons aromatiques vaporisaient leurs contours. Plus haut, vers la gauche, les pins dressaient une ombre, où palpitaient de faibles paillettes d'argent.

Ils s'enfoncèrent en silence sous les arbres. Les rayons lunaires tantôt arrivaient en *forte* jusqu'à la terre rocailleuse; tantôt s'arrêtaient à hauteur du genou, dessinant à légers arpèges les brindilles des cistes; et les feuillages ténébreux faisaient des motifs d'orgue.

Ils allaient, enlacés étroitement, elle avec l'ivresse de se sentir un peu portée. Une autre pesanteur, sans cesse plus intolérable, leur venait aux lèvres. Ils se libérèrent enfin d'une telle charge : le monde parut s'évanouir dans une obscurité secouée d'éclairs. Quand il recommença d'exister, ce fut pour Ferrier sous la forme d'un paysage de chair bleue. Un horizon d'yeux y régnait au-dessus de l'île des lèvres.

Ne suivons pas les amants. Laissons-les s'asseoir seuls sur ce banc, qui, plongé dans la pente, domine l'indécise apparition de la ville, le feu rouge du phare, les obscurs linéaments du golfe et des montagnes.

De cette halte vaguement infinie, Ferrier devait se rappeler la volupté de chaque trait; le délice du souffle; la flamme que versent les lèvres; les tortures exquises qui, dans les cheveux à odeur jeune, enfantine, se dirigent vers l'onduleuse coupe à bruits... Il n'y eut pas entre eux le moindre geste hardi. A peine quelques paroles. Les découvertes veulent le silence...

Mais ils bavardèrent très vite, tous deux à la fois, en redescendant vers le faubourg de la Planque. Le ressac ne versait ses caresses que pour faire allusion aux leurs : tant les amants étaient devenus universels!

— Ah, ceci! s'écria-t-il soudain.

Ils étaient arrivés à une petite place où, le timon incliné jusqu'à terre, dormait une charrette à grandes roues: derrière elle, un platane profilait son tronc sur un mur

bleui. Tout autour, des maisons, dans des attitudes abandonnées au rêve.

— Quelle composition! Quelles touches délicates! Mais regardez donc ça, Thérèse, au lieu de me regarder! Je ne suis pas intéressant le moins du monde.

Elle riait avec légèreté.

— Bien sûr! Je ne m'en doute que trop! Vous ne pensez même pas à m'offrir, en guise d'éventail, cette ombre que les rayons de la roue marquent sur le platane.

Il fit le geste de cueillir sur le tronc le dessin obscur et de le tendre à Thérèse : un instant, elle feignit de s'éventer de cette ombre d'ombre.

— Quelle fraîcheur elle me donne!

— Voyez! Cette idée dans vos mains vient de faire bouger les feuilles...

Une heure dont le son ne leur rappelait aucune de celles qu'ils avaient vécues sonna au clocher et s'épandit entre les façades.

★

Quand ils se retrouvèrent le lendemain sur la plage, il y avait dans le geste de Thérèse quelque chose d'apaisé, qui toucha le cœur de Ferrier. Une admission dans un pays sans douane. Un de ces armistices de l'amour qui ont tant de charme.

Quand ils se quittèrent, Ferrier :

— Un éditeur m'a demandé d'illustrer l'*Education Sentimentale*. N'auriez-vous pas à la Gravière des dessins, ou d'anciennes photographies qui me seraient utiles? Cela me permettrait de passer une heure avec vous, entre vos murs.

— Mais oui! J'aurais plaisir à vous revoir dans la villa. Je cherchais un prétexte... Je vais parler là-bas. On est, à la Gravière, assez fier des documents qu'on y possède.

— Un prétexte, sans doute! Mais il est réellement question pour moi d'illustrer ce Flaubert.

— Tiens! Ainsi votre motif est, au fond, véritable. Comme c'est amusant que ce soit quand même la vérité!

Elle souriait dangereusement. Le plaisir pervers de mêler le faux et le vrai aiguisait son profil. Inquiet un instant, Ferrier oublia vite cette alarme au bord d'un abîme qui commençait à des lèvres.

L'après-midi, ce fut Mme Parès qui accueillit Ferrier dans la bibliothèque.

— Thérèse va venir, fit-elle. Il paraît que vous préparez des gravures sur l'époque de notre bisaïeul? Vous êtes ici chez vous.

Le visiteur ne considérait pas sans appréhension la figure vulgaire et tourmentée de « Cousine Laure » : il y retrouvait les traits des Mestre, le nez fort, la bouche sensuelle. Cette ressemblance l'irritait comme une caricature de Thérèse. Puis, malgré la flaccidité de la chair jaunâtre, cette sympathie miséricordieuse et sans condition qu'il éprouvait par intervalles à l'égard de toute forme humaine lui revenait au cœur.

— Vous avez déjà dans cette pièce de quoi vous renseigner. Mais nous vous ferons voir davantage : le cabinet de travail du général et celui du ministre. Vous trouverez là des documents de valeur. Pardonnez-moi l'importance que j'attache à ce passé : il représente toute l'histoire de notre famille. Vous reconnaîtrez quels hauts caractères, souvent méconnus, furent ceux de mon grand-père et de mon oncle.

Thérèse venait d'entrer. Elle parut se roidir, et, d'une voix un peu altérée par instants :

— Non, dit-elle, il ne faut pas conduire chez mon père Monsieur Ferrier : il en sait assez sur l'époque actuelle. Qu'y trouverait-il? Un bureau tout environné de classeurs... Je crois voir encore sur la table les médicaments de la dernière maladie.

La cousine, sans répliquer, les précéda par l'un de ces couloirs obscurs qu'affectionne le Midi. De vagues dalles noires et blanches glissaient sous leurs pas. Une porte s'ouvrit : apparut une vaste pièce d'angle. Des tapis arabes, magnifiques mais élimés, un divan, des coussins, des vases, des cuivres : souvenirs de ces campagnes

de Grande Kabylie, où Ludovic Mestre avait gagné ses galons de capitaine et de commandant.

Sur la cheminée, une collection de photographies. Des portraits déjà anciens, la plupart remontant à l'époque du Second Empire.

Les peintures des mastabas égyptiens ont, malgré les millénaires, gardé leur fraîcheur; les Van Eyck, ces premiers chefs-d'œuvre de la peinture à l'huile, semblent dater de la veille : l'œuvre participe de cette éternité à laquelle atteint la pensée. Au contraire, les vestiges laissés par la lumière dans la chambre noire ont terriblement subi l'action du temps, et reculent, et nous entraînent avec eux dans le domaine sans fond du révolu... Le passage de trois quarts de siècle avait étrangement éprouvé ces images : le papier des bordures et celui des blancs foncé peu à peu jusqu'au jaune; la couleur sépia des ombres, comme usée par tant de jours et de regards, pâlie peu à peu jusqu'au bistre. Dans ce chassé-croisé, maints détails avaient été perdus. Plus anciens encore, trois ou quatre daguerréotypes montraient ce reflet métallisé, trouble et insondable, que l'on peut, dans les vieux parcs, trouver à ces faces d'eau plus vertes que le bronze des statues.

Généraux aux képis surannés, aux tuniques juponnantes, diplomates à chamarrures, évêques, ministres d'un jour, aux traits desquels s'attachait encore une importance dérisoire, marquaient dans la vie de Ludovic cette période où l'énergique officier d'Afrique s'était peu à peu estompé en un général de salon. Il y avait aussi des femmes : costumes de ville ou toilettes de cour, petits chapeaux, vastes engoncements de jupes. Toutes ces figures, dans leurs cadres noirs, menant une vie d'ombres délaissées. Cependant, quelques admirables portraits de Nadar, — parmi les attitudes et les accessoires chers aux photographes alors à la mode — gardaient encore la dignité de la vie.

Un instant, le couple crut se trouver seul parmi cette foule de spectres. Ainsi des amants, dans une réception officielle, écartent d'eux-mêmes, en idée, la horde des dignitaires et des gens célèbres.

— L'Empereur. Le maréchal Randon. Le général de Saint-Arnaud : il n'était alors que général. Péan : le chirurgien qui opéra ma grand'tante. La Princesse Mathilde, Meyerbeer, Mérimée.

On eût dit que le dernier siècle, comme la plus haute vague que soulève une tempête, laissait entrevoir, dans sa transparence, de suprêmes débris.

— Voici la famille, continua la cousine.

Elle indiquait, sur un pan de mur, près de la porte, une vingtaine de photographies.

— Jean Mestre, mon bisaïeul, qui mourut pour la cause de la liberté.

Chez l'ancêtre, la grande gueule des Mestre, engoncée dans une haute cravate, s'exhibait solide, solennelle. Ferrier se rappela les propos de Guerche... Auprès, un adolescent fluet montrait les traits du père, affadis; puis la même figure laissait voir, au-dessus de l'uniforme, sur un sourire de joli homme, une moustache et une impériale imitées du maître de l'Empire. Puis c'était l'officier mondain, dont la façon désinvolte de porter l'épaulette semblait la préoccupation principale.

— Une épée et des gants... prononça Ferrier, malgré lui.

Etaient-ce, songea le graveur, ces mêmes gants blancs qui cachèrent des mains teintes des massacres de Paris? Une colère contre lui-même venait à Ferrier : l'impression qu'il trahissait. Que faisait-il parmi ces fantômes? Un instant il se sentit séparé, comme par une rancune, de cette femme à l'éclatant sourire.

— Voici sans doute l'un de ses derniers portraits?

Par une de ces erreurs fréquentes entre deux interlocuteurs dont les points de vue sont opposés, sa voix un peu basse et altérée parut à cousine Laure l'expression du respect. Mais Thérèse avait une meilleure oreille. Elle se détourna, tandis que Mme Parès continuait :

— Oui. Sa dernière photographie, en 1898, l'année de sa mort. Soixante-treize ans. Tant qu'il fut valide, toujours dehors, appuyé sur sa canne : il ne s'intéressait plus

qu'au domaine, connaissant chaque branche, chaque pierre, ordonnant tout.

C'était une de ces photos d'amateur qui, telles que des coups d'œil involontaires, en voient parfois trop. Prise au bord du bassin, où se reflétait la silhouette, une stature de vieillard, inclinée, mais non courbée, sur l'appui de cette canne impérative dont avait parlé sa petite-fille. La ride verticale de l'obstination s'était aplanie sur un front redevenu lisse et qui révélait l'os comme on en voit à certains vieillards. Ce qu'on lisait encore de visionnaire dans ce regard habitué à se fixer sur le passé et les irrévocables catastrophes cédait à cette placidité qu'apportent aux prunelles la profondeur des taillis, l'ampleur des plaines, l'intervalle des saisons. L'approche d'une paix autrement définitive que celle qui avait désarmé l'homme de Bitche, se marquait sur une bouche tordue de façon imperceptible et mortelle. La barbe blanche qu'il avait laissée croître évoquait cette écume qui, dans les naufrages, marque les disparitions.

— Poignante image, murmura Ferrier.

Puis, avec cette concision qui peut servir de masque à l'idée :

— On dirait vraiment qu'il avait oublié.

— Non pas, fit Thérèse avec vivacité : mon grand-père avait beaucoup souffert des injustices et de calomnies. Mais, à la fin, il n'en parlait plus. Nul ne peut savoir s'il y songeait encore.

Non loin, le portrait récent d'un homme entre deux âges : les lèvres des Mestre, plus épaisses et sensuelles, une moue d'importance et de superficielle autorité. Face encore jeune, mais craquelée de ces rides minutieuses qu'impriment aux traits une collision avec l'argent. Auprès, une très belle figure de femme.

— Le Ministre, prononça Mme Parès.

— Ma mère. Elle est morte très jeune.

Ferrier se tourna vers Thérèse. Comme elle vivait, elle, avec son parfum, avec la gloire de son corps! La lèvre arquée semblait briller d'une insolence vis-à-vis de ces spectres... La cousine venait d'ouvrir la fenêtre. Une ava-

lanche de soleil tomba dans la pièce avec cette lucidité que les rayons ont sur les choses mortes. Un souffle entra, venu de l'allée mutilée à laquelle la fenêtre faisait face.

— Depuis que les eucalyptus ont été coupés, fit Mme Parès, la lumière est à peu près la même que de « son temps ». Ils étaient devenus trop hauts...

Elle désigna, sur un rayon, deux cahiers reliés.

— Voyez, Monsieur, ces manuscrits. M. Justin Borel, de l'Académie, et récemment M. Sardeloup, vous savez, le professeur à la Sorbonne, sont venus y puiser des faits de haute importance sur les campagnes de Kabylie et, j'ajouterai, la mensongère histoire de Bitche. (Mise en confiance, elle osa prononcer à mi-voix ce nom terrible.) Ces notes s'arrêtent à cet événement. Nous conformant aux volontés du défunt, nous n'avons rien publié. Les dernières années, mon grand-père s'occupait surtout de botanique... Voici les premières pages du cahier qu'il n'a pas achevé : nous les conservons dans ce buvard.

Elle ouvrit le sous-main. Des feuillets apparurent, couverts d'une écriture tremblée de vieillard. L'encre en était pâlie.

Ferrier se pencha et lut :

... dans cette position stratégique que protégeait la Sambre...

Il tourna :

... Il avait donc payé d'un tiers de son effectif ce mouvement fort intéressant, mais que la situation de l'armée de Von M. (ici un mot illisible) devait rendre vain.

De page en page, l'homme de Bitche, jugeait, décidait, avec la clairvoyance rétrospective du joueur qui a laissé sa fortune sur le tapis.

Les derniers feuillets montraient des notes en marge du texte. Ferrier, avec étonnement, déchiffra :

... Contre les charançons, baigner les grains dans des vapeurs de sulfure de carbone. Oléacées : deux calices. 234 frs, 45. Réparer le pulvérisateur. Engrais Villème.

Il remarqua cette phrase surprenante, écrite avec une application d'écolier :

Les racines de garance teignent en rouge les os même des animaux qui en consomment.

Cette rougeur des ossements, comme une bribe de cauchemar remontée du passé...

— Est-ce qu'en 70 les pantalons des soldats n'étaient pas de couleur garance? demanda le graveur.

La dernière page des Mémoires présentait une apparance singulière. Le texte ne recouvrait que le tiers supérieur de la feuille. Au-dessous, le vieillard avait dessiné deux séries horizontales de diagrammes floraux, sans doute copiés dans quelque Botanique. Des traits de plume verticaux rattachaient chacun des diagrammes à un nom de famille inscrit au bas de la page : *Malvacées, Apocynées, Rosacées...* Si bien que des espèces de fleurs, sur leurs tiges, semblaient orner la fin du récit funèbre.

Ferrier dut se retenir pour ne pas jeter :

— Allons, les fusillés de Paris, qui attendaient leur part de texte, ont du moins eu leurs fleurs!

Pourtant ce n'eût été là qu'un mot, jugea-t-il lui-même. La vérité, c'était un homme accablé, vaincu, retournant à la vie vraie. L'homme s'échappe à lui-même d'âge en âge. L'âme est un objet qui n'appartient pas au domaine de la cohérence...

Thérèse, avec jalousie, vit, sur la face de Ferrier, se dessiner un désir subtil : celui qui s'adresse à une idée.

En fait, le graveur se livrait au plus étrange exercice intellectuel. Ne pouvant dire à voix haute ce qu'il éprouvait, et, au surplus, se jugeant incapable de penser nettement des circonstances aussi complexes, il chargeait en lui-même l'ombre de Charaire de s'expliquer pour lui. L'image d'autrui ne jouit-elle pas, en nous, d'une sorte d'indépendance? L'idée de Charaire possédait, en Ferrier, des qualités de réflexion et d'éloquence dont le dessinateur se savait dépourvu. Lentement, presque bégayant d'abord, puis avec plus d'aisance à mesure que la pensée dominait les mots, ce fantôme, en secret, prononça :

« Je vous remercie, Mesdames, de m'avoir admis à connaître ce qui est pour vous un pieux souvenir. (Oui, c'est une adresse de Charaire que de commencer, dans les cas épineux, par démontrer son souci de justice.) Tâche utile que de maintenir le passé tel qu'il fut en effet, de lui garder sa forme! La mémoire est ce qui manque le plus à l'humanité... (Attention, cela glisse vers du Guerche... Il faudrait aussi que Charaire, pour rester digne de soi, éclairât tout cela d'une image.) Nous n'avons que trop vu les transformations que subit le souvenir des faits les plus proches : le profil de gestes dont on trouve encore l'ombre sur le sol. Laissez-moi pourtant vous dire (ici le ton de la confidence atteignant à la sensibilité), que, dans ces existences retirées, qui se tournent sans cesse vers ce qu'elles furent, ce que je recherche le plus volontiers c'est la part encore vivante, c'est ce qui, malgré tout, les renouvelle. Dans cette émouvante image de vieillard, le jardinier domine le général. »

Le groupe se dirigea vers la porte-fenêtre. Vue du seuil, cette pièce emplie de passé semblait la moitié du monde. Dans l'autre moitié, une éclatante lumière arrivait incessamment du soleil : ainsi l'avenir, en se rapprochant de nous, devient perpétuellement le présent.

Dès qu'ils furent tous trois en plein air, un magnifique éclat para les joues et les prunelles de la jeune femme. Elle jaillissait parmi les formes fécondes. Rien d'autre n'existait et n'avait jamais existé.

☆

— Ferrier, je ne vous classe pas parmi mes relations mondaines! Parmi les gens auxquels j'aime tellement à ne rien dire de vrai, et auxquels je ne demande pas davantage la moindre vérité. Vous vous êtes tout à l'heure montré fort correct. Cousine Laure — comme c'est drôle! — paraît enchantée de vous. Mais je vous sentais secrètement hérissé, hostile. Si je me trompe, dites-le moi!

Ils marchaient depuis quelques moments, seuls, côte à côte sous les frondaisons du jardin tropical. Ferrier garda le silence.

— Vous n'êtes pas juste! Ce n'est pas ma faute si je me trouve dans un cadre, si j'en reçois les reflets. De certains, j'ose même être fière... Au reste, je ne plaide pas, je n'ai pas à plaider. C'est à vous de comprendre seul.

Comment eût-elle pu mieux se rapprocher de l'homme? Ferrier lui prit les mains, où une légère moiteur de la paume lui sembla si émouvante : elle avait dû serrer les poings avant de se décider à parler.

— Mon amie, puis-je vous donner un conseil, un seul? Au fond de vous-même, réservez-vous! Ne tenez pas trop à tout cela.

— Mais cela me tient, moi. Mon cher, n'y a-t-il pas aussi des absurdités auxquelles vous accordez une part de vous-même? Des critiques d'art à ménager; des marchands ou des amateurs qu'il ne faut pas rudoyer; voire même des camarades? A Paris, vous portez des faux-cols comme les autres.

— Sans doute. Mais je tâche que l'essentiel de ma vie soit ailleurs. Cela, c'est la façade.

— La façade? Cela compte, pour un artiste! Ne cache-t-on pas des trucs et des mensonges dans la plus belle œuvre?

— Chut! Ne touchons pas à l'art. Ou plutôt, si, hélas, c'est vrai! Mais je vous aime si solidement : avec une loyauté que j'espère contagieuse pour le reste de ce que je fais.

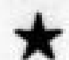
La conversation déviait. L'homme donna un coup de barre.

— Mon amie, à parler net, il peut y avoir dans un coin de vous-même des souvenirs qui ne vous ressemblent guère. Ce peu de terre à l'orteil, ajouta-t-il en riant, n'empêche pas que vous dansiez dans mon regard, en bacchante, couronnée de pampres et de plantes marines.

— Il n'y a que vous pour me lancer tantôt des choses atroces, qui blessent, tantôt des mots si généreux.

Elle sourit avec la noblesse de l'amour, et un rien, tout de même, de convention. Ferrier était trop épris pour s'en rendre compte. Ce désaccord avait prouvé tant de

confiance réciproque! Il y a des moments où n'importe quoi sépare. Il en est d'autres où tout unit.



Deux jours après, advint au couple un singulier événement. Pour l'indiquer, il suffira de rapporter les colères, les hontes, ou les demi-perspicacités de Ferrier, tant bien que mal exprimées par des mots intérieurs, et mêlées aux aspects des choses, comme il rentrait le soir, sur le sentier des Basses-Roches.

— Me voici ridicule à ses yeux, d'une façon ineffable, ineffaçable. Le dernier outrage à lui faire! Alors que dix fois, au contact de nos mains dans le sable, ou, merveilleusement, dans la nuit de la Citadelle... Comme ce golfe infernal est déjà sombre! On croirait distinguer une arrière-pensée dans son acier bleu. Les profils obscurs, pins, rochers, collines, apparaissent conglomérés sur le ciel, comme des tas de reproches. Mes jambes et mes bras comme des sacs vides.

» Avoir combiné ce rendez-vous à l'Anse de Saint-Jean! Avoir déniché, au lieu le plus solitaire, cette aimable chambre de tamarins et de roseaux. Vaincre, pour l'y amener, ses peurs, ses scrupules; presser, soutenir ses langueurs (oh, à ce moment!...) Et voilà que... Fut-ce cette branche qui nous gênait si fort et qu'il a fallu briser? Ou ce pas subit sur la plage? Bah, nous étions si parfaitement cachés! Non. Le vrai va plus loin — attention, tourner à droite, voici la pinède. — Le vrai? c'est qu'elle m'était apparue si terriblement différente de mes rêves : une mondaine.

» Oui, ce rendez-vous, pour elle, ça n'avait l'air qu'amusant. Elle a même dit, en s'étendant : « Que c'est drôle! » Et tout de suite, mécaniquement, cet air de désir. On eût dit qu'elle se rappelait tels cinq à sept parisiens... (J'en avalerais de travers ce tronc d'arbre!) C'est ça, le fond de la catastrophe. Un moment la moins désirer; l'instant d'après, craindre de ne plus désirer du tout. Alors l'obsession : « Est-ce que je... ? » Les sombres baisers, les velours et les fraises noires? Tout de suite, ça a

commencé de se passer ailleurs. Loin de moi. Ça n'était plus à moi.

» Elle s'est montrée intelligente. Moi, assez niais pour avouer : « Je ne sais ce que... » Après tout, n'importe quelle autre phrase, ou rien, eût été stupide. Une situation absurde! Elle a parlé d'autre chose. Tout de même, quand nous nous sommes quittés : « Mais non, ne me raccompagnez pas! Rentrez, reposez-vous, mon cher Ferrier! » Une foudre qui vous aplatit! Je me sentais comme un clou sans tête, enfoncé et perdu dans une planche.

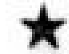
» Cent mètres encore pour arriver à la maison d'Escoube. Bien. Je respire un peu mieux. Voilà, je suis l'architecte qui doit bâtir un palais, et calcule les assises, le plan, le profil sur le ciel. Sublime! Puis, crac! le chèque reste impayé.

» Non, mauvaise comparaison. Ce que je me demande, c'est si, désormais...? Pour la « dame de la société », sans doute. Mais la chair au parfum sain? Le fragile regard suspendu? »

Etc... Ses réflexions commençaient à rabâcher. Deux degrés de couleur de moins au monde. Tout autour de lui, des formes piètres.

Pendant quelques jours, leurs rencontres furent hantées par l'incident. Thérèse avait l'air de marquer de la commisération. Du moins il se l'imaginait.

Le vrai, c'est que la femme avait scruté tous les coins de son corps, à elle, le grain de son visage, son haleine, et jusqu'au creux de l'âme, en cherchant « pourquoi ». Deux ou trois fois, dans les groupes de la plage, malgré elle — c'était plus fort qu'elle! — elle le railla, sur n'importe quel sujet. Elle éprouvait une sorte de dédoublement. Une maligne spectatrice persiflait l'homme, tandis qu'une autre Thérèse — elle le voyait si crispé, ou si faussement indifférent! — mourait d'envie de le caresser.



Comme Ferrier descendait la colline vers l'une des criques écartées du Cap Roume, où il allait prendre son bain, il entendit des éclats de voix où se reconnaissait la

fougue de Guerche. Puis un adieu, au timbre clair, un instant le figea sur place.

Avec un appétit de guet un peu romanesque, il s'approcha sans se laisser voir. Deux couples de copains, les Guerche, en effet, et les Thieuvre, s'éloignaient par les sentiers du littoral. Thérèse, restée seule, se dirigea vers un éboulis de grands rochers, qui atteignait le flot. Quelques minutes après, elle reparut en maillot de bain, son maillot couleur d'or. Avant d'entrer dans l'eau, elle s'étendit paresseusement sur les galets. Elle contemplait le large. Le soleil était encore assez élevé au-dessus de l'horizon.

S'en venir encore habillé, quelque sommaires que fussent le tricot et le pantalon, vers cette femme en maillot? Ferrier y distingua une sorte d'inconvenance. Non pas d'ordre traditionnel. Mais subitement située dans le fait que la différence entre les deux tenues semblerait l'essentiel d'une telle rencontre. Ce disparate pouvait rappeler certaine récente circonstance... Le parti de l'homme fut vite pris. Il dévala vers la crique voisine, mit à la hâte son caleçon, plongea.

Trois minutes après, la jeune femme, au bas de son regard, s'apercevait d'un mouvement inattendu. Un nageur arpentait les flots d'un bras agile.

— Thérèse! cria ce nageur.

Ils rirent le plus gaiement, le plus oublieusement du monde, en s'en venant l'un vers l'autre, sur le bout de sable.

— Ah, Ferrier, quelle façon de tomber de la lune!... Avouez, misérable, que vous m'aviez vue avant de venir ici.

— D'abord, c'est du soleil que je tombe! Bien sûr que je vous avais aperçue! Tout de même, l'arrivée était belle.

— Superbe... Parce que c'était vous.

Elle essayait de railler. Mais il avait reconquis une bribe de domination.

— Vous allez vous jeter à la flotte avec moi.

— Non, Ferrier, je n'ai pas envie. Ferrier, laissez-moi. J'appelle au secours!

Il l'avait saisie à bras le corps, furieuse et riante encore, et l'entraîna dans l'eau, où ils tombèrent tous deux.

Elle s'échappa et partit à longues brasses :

— Attrapez-moi donc!

— Moi? Je vous donne dix mètres de handicap!

Elle avançait, poussant du bras, cisaillant des jambes : déjà elle dépassait le bord rocheux de la crique. Toutefois, malgré sa colère et sa malice, une langueur empêchait la femme de s'employer vraiment à fond. Cela suffit pour qu'en quelques brasses, Ferrier, autrement rapide, jaillissant d'une vague, lui posât la main sur l'épaule.

Ils s'arrêtèrent. Le flot les balançait ensemble... Il y eut des minutes exquises. Ils se souriaient dans le spectacle solennel. Au-dessous du disque radieux encore, une lueur d'or commençait à gagner l'horizon. Pas une barque en vue. Autour d'eux, quelque chose de primordial, comme une fatalité.

Comme ils se rapprochaient de la rive, Ferrier :

— Vers les roches! Il y a là encore du soleil pour se sécher.

A hauteur d'homme au-dessus du flot, l'un des blocs forme une sorte de table, masquée aux vues de la terre par l'éboulement. Ils s'étendirent côte à côte sur la roche ardente, face aux adieux solaires. De cette roche vivante, de cette mer, de ce ciel, semblaient naître leurs visages. La transparence de leurs yeux était un fait aussi naturel que celle du flot. Les caps et les plaines de leurs faces continuaient le pays.

Les traits de la femme, attachés au regard de l'homme, demeurèrent immobiles et graves, quand Ferrier porta sur les bretelles du maillot féminin une main qui tremblait. Jaillit un sein marmoréen, froid encore : point teinté de hâle comme l'épaule, il semblait garder le reflet bleu de la mer. Puis ce fut le coquillage du nombril. Puis la touffe d'algue...

Un temps régna, celui du sanctuaire caché, de ces ir-

ruptions dont chacune semble l'éclairer d'une lueur nouvelle. Avec l'autorité de rites mille fois millénaires, ce temple enfin réclama de l'homme le sacrifice d'un peu de lui-même, où, pour l'espèce, commence l'immortalité.

Un temps encore. Et les parois des roches marines aperçurent un étrange pêcheur qui, comme s'il eût découvert une bête marine, s'inclinait vers la nacre d'un pied cambré.

Le rouge des ongles et le hâle de la peau y contrastaient avec l'X pâle, marqué par les courroies d'une sandale.

LUC DURTAIN.

(*A suivre.*)

# REVUE DE LA QUINZAINE

—

## *LITTÉRATURE*

**Fr. Funck-Brentano : *Liselotte, duchesse d'Orléans, mère du Régent*, Editions de la Nouvelle Revue critique. — Revues.**

Depuis la publication, en 1909, de *Madame, mère du Régent*, ouvrage posthume d'Arvède Barine, rien ou presque rien d'important n'a été écrit sur Elisabeth-Charlotte de Bavière, duchesse d'Orléans, que l'on s'obstine chez nous à nommer, nous ignorons pour quelle raison, la *princesse palatine* (1). Cette princesse mérite cependant que l'on s'intéresse à elle pour ses exceptionnels dons d'esprit, son talent d'épistolière et les tribulations qu'elle subit à la cour de Louis XIV. Les archives publiques, les minutiers de notaires contiennent encore de nombreux documents inédits la concernant et qui révéleraient sans aucun doute de curieuses particularités de son existence.

M. Fr. Funck-Brentano, qui vient de mettre au jour sous le titre : **Liselotte, duchesse d'Orléans, mère du Régent,** une nouvelle biographie de cette femme pittoresque, ne semble pas avoir puisé ses documents à ces sources particulières. Sa bibliographie nous indique qu'il a surtout utilisé les témoignages que son héroïne donne sur elle-même dans sa formidable correspondance en se contentant de les contrôler à l'aide d'autres témoignages contemporains. Il est néanmoins parvenu à tracer d'elle un portrait fort voisin de la réalité, plein de vie et de couleur, formé de mille petites touches juxtaposées avec un art parfait. De cette biographie

(1) Cette qualification de « princesse palatine » appartenait, en réalité, au XVII^e^ siècle, à Anne de Gonzague-Mantoue, femme d'Edouard de Bavière, prince palatin.

pleine d'attrait, nous tirerons quelques images caractéristiques.

A peine Elisabeth-Charlotte de Bavière, que l'on nommait Liselotte dans le particulier, eut-elle atteint l'âge de six ans, qu'elle assista, surprise et effrayée, au château d'Heidelberg où elle était née, aux disputes et aux pugilats de ses parents. Charles-Louis, prince palatin, son père, ne s'entendait plus avec Charlotte de Hesse, sa mère. Il avait installé sous le toit conjugal Mlle de Degenfeld, sa maîtresse, et il prétendait légitimer, sinon par le droit, du moins par la force, la présence de cette coadjutrice.

La petite Liselotte risquait dès lors de ne connaître plus que les rebuffades de ses proches en état de guerre, si l'une de ses tantes, Sophie de Bavière, duchesse de Brunswick-Lunebourg, émue de son funeste sort, ne se fût avisée de la sortir de ce milieu en effervescence. Grâce à cette tante d'intelligence vive et de haute culture, elle reçut à la fois tendresse maternelle et éducation virile sans rien perdre de son humeur sauvageonne et de son indépendance d'allures.

Comme elle entrait dans sa dix-huitième année, s'accommodant fort bien, à Heidelberg où elle était revenue, d'une existence où alternaient les fortes études et les exercices de garçon, une autre de ses tantes, Anne de Gonzague, qui séjournait alors à Francfort, se mit en tête de la marier à Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, récemment veuf de sa première épouse, la charmante Henriette d'Angleterre. Ce projet de mariage, soumis au roi de France, reçut son assentiment. Ainsi, sans être consultée, Liselotte eut, par delà la frontière, un fiancé, et quel fiancé! Elle était une pauvresse, quasi sans un sol et sans linge. La cour de France lui faisait grand honneur en sollicitant sa main; elle en profita pour présenter à sa signature un contrat qui réservait à Sa Majesté les moyens de s'emparer un jour du Palatinat. Liselotte signa ce que l'on voulut, mais elle eût préféré, à parader autour du grand roi, cueillir des cerises sur les arbres d'Heidelberg, courir les foires, vendanger et sentir autour d'elle la vénération de son peuple.

Elle partit pour sa nouvelle patrie en « hurlant de douleur », abjura, à Metz, non sans regimber, le luthéranisme et

y reçut, par procuration, la bénédiction nuptiale. Quand elle envisagea ensuite Philippe d'Orléans, dit Monsieur, petit homme pansu, tout couvert de fards, de bijoux et de rubans, elle comprit qu'elle avait, en l'épousant, conclu une méchante affaire, mais elle garda l'espoir de revigorer cet être efféminé et perclus de vices. Dès sa présentation à la cour, elle pensa qu'elle ne s'accoutumerait jamais à son cérémonial et étant, par nature, primesautière, riante, dissipée, elle décida de rester telle qu'elle était. Or, loin d'y susciter les railleries par sa fougue, ses goguenardises, ses libres propos, elle y plut au contraire tellement qu'elle y devint à la mode et faillit inspirer le goût du naturel, même à ces gens de bel air qui semblaient marcher sur des épingles.

En un clin d'œil, elle fit la conquête du roi, ravi de découvrir, pour la première fois de sa vie, un être qui lui parlait sans dissimulation. Passionnée d'exercices physiques, elle ne tarda pas à devenir sa compagne de prédilection, à la promenade comme à la chasse, par monts et par vaux, tantôt à cheval, tantôt en soufflet, tantôt à pied.

Entre temps, elle tentait de gagner le cœur de Monsieur; elle donna trois enfants à ce prince frivole toujours entouré de mignons et ainsi elle crut avoir mérité sa gratitude, mais elle ne reçut de lui en récompense que politesse glacée, soupçons et mauvais traitements. Elle serait donc restée, après quelques années de mariage, dans un douloureux isolement si le roi ne lui avait gardé sa faveur. Dans le désarroi où la mettait le désordre de son foyer, elle tenait à cette faveur plus qu'à la vie. Elle admirait Louis XIV comme un dieu et elle lui rendait un culte. Elle l'aima bientôt d'une amitié profonde, exclusive, jalouse, mais exempte de calcul et de perversité. Le roi discerna-t-il quel sentiment délicat sa belle-sœur entretenait pour lui? Rien ne l'indique. Ce sentiment demeura secret; à peine transparaît-il, mêlé à des protestations d'obéissance, dans la lettre du 24 mai 1685 que M. Funck-Brentano publie dans son livre (p. 81). Sa Majesté était, il faut bien le dire, peu accessible aux émotions du cœur.

M. Funck-Brentano montre, avec justesse et raison, que, de la tendresse passionnée de Liselotte pour Louis XIV, décou-

lèrent, en partie, les chagrins cuisants de la jeune femme. Celle-ci, en effet, ne put supporter sans fureur de se voir supplanter, en 1683, par Mme de Maintenon, dans la pensée du roi. Elle voua dès lors une haine frénétique à la marquise, haine non dissimulée et vite découverte. Celle qu'elle nomme la « vieille ripopée » et dont elle souhaite chaque jour la mort dans ses lettres, la fait espionner, la prive du secret de sa correspondance, la perd dans l'esprit du souverain, travaille à son expulsion de la cour.

Démoralisée par la disgrâce, Liselotte écrit : « On m'a pris mon cœur gai! » et pleure plus souvent qu'elle ne rit. A partir de 1685, sa situation devient pathétique. L'électeur palatin Charles II, son frère aîné, qui avait succédé à Charles-Louis, meurt sans postérité. Louis XIV revendique, en vertu du contrat de mariage de sa belle-sœur, partie de son héritage. Les négociations traînent et n'aboutissent pas. En 1688, Liselotte apprend que les armées françaises ravagent et incendient le Palatinat, rasent la ville et le château d'Heidelberg. Elle ne peut admettre qu'en son nom, et pour servir ses intérêts, on fasse de sa patrie un monceau de ruines. Elle crie son indignation et maudit, dans ses lettres, les bourreaux. Louis XIV ne comprend pas quel sentiment profond excite les larmes et les imprécations de la princesse. Il prend en grippe cette sotte incapable de s'adapter aux nécessités de la politique.

En 1691, il se met en tête de marier Mlle de Blois, sa bâtarde, à Philippe d'Orléans, fils de Liselotte. Celle-ci refuse l'alliance, supplie qu'on lui évite la mortification de comprendre dans sa lignée une personne d'extraction impure. Vaine requête. Sa Majesté impose sa volonté et traite désormais avec le dernier mépris sa belle-sœur, coupable d'avoir dédaigné son sang royal.

M. Funck-Brentano étudie, avec soin et pénétration, dans un chapitre particulier de son livre, la correspondance de Liselotte et précise quel document de mœurs d'une incomparable valeur constitue cette correspondance. Il montre, de plus, que son héroïne surpassait singulièrement, par son intelligence et sa culture, les princesses et dames de la cour. Liselotte s'intéressait, en effet, aux problèmes spirituels les

plus divers et les plus arides. Ses jugements sur la poésie, le théâtre, l'art, révèlent sa grande perspicacité. Nous avons eu la bonne fortune de parcourir l'inventaire de son cabinet de travail à Saint-Cloud, inventaire resté, ce semble, inconnu de tous ses biographes. On y voit figurer un médailler d'une grande richesse et une bibliothèque composée de livres de toutes matières, chroniques du moyen âge, mémoires, théâtre, roman, poésies de toutes les époques, histoire, géographie, voyages, ouvrages militaires, philosophie, théologie, bibles en différentes langues, recueils d'estampes d'innombrables artistes, etc...

Liselotte, numismate fort avisée, classait, sans recourir aux lumières de M. Foy-Vaillant ou autres Messieurs de l'Académie des Inscriptions, des monnaies d'or antiques. Liselotte lisait avec passion les livres austères reposant sur les « degrés » de ses bibliothèques. Elle avait, pour vivre avec plénitude, autant besoin des nourritures de l'esprit que des nourritures du corps. Sachons gré à M. Funck-Brentano d'avoir dédaigné ses boutades de plume un peu stercoraires, trop souvent exploitées contre elle, et fait ressortir les qualités essentielles de son caractère, noblesse de sentiments, indépendance de pensée, appétit incessant de connaissances intellectuelles.

**Revues.** — *Revue des Cours et Conférences,* 15 décembre 1936. De M. G. Pagès : *Le Gouvernement et l'administration monarchiques en France à la fin du règne de Louis XIV;* de M. Anatole Feugère : *Le mouvement religieux dans la littérature du XVII[e] siècle, Saint François de Sales;* de M. René Guignard : *Le groupe romantique de Heidelberg. Antécédents et formation;* de M. J. Tanqueray : *Le Jansénisme et les tragédies de Racine.* — 30 décembre 1936, de M. Albert Grenier : *Les siècles heureux et la déchéance de la Gaule romaine,* I, *La Gaule indépendante et la Gaule romaine;* de M. E. Carcassonne : *Sur les corrections de Lamartine, à propos de « Jéhovah ».* — 15 janvier 1937 : De M. Jean Plattard : *Erasme et l'humanisme moderne;* de M. Oscar Bloch : *De quelques caractères du vocabulaire français;* de M. Pierre Messiaen : *Les comédies de Shakespeare.* — 30 janvier 1937. De M. Jean

Cousin : *Nature et mission du poète dans la poésie latine;* de M. Eugène Kohler : *L'Art dramatique de Lope de Vega.* — 15 février 1937. De M. Charles Lalo : *L'Art et la Vie, I, L'art pour l'économie des passions;* de M. Charles Bruneau : *Quelques considérations sur le français parlé aux Etats-Unis d'Amérique;* de M. J. Tourneur-Aumont : *Duguesclin précurseur.* — *Revue d'histoire littéraire de la France,* juillet-septembre 1936. De M. N. Edelman : *La Vogue de François Villon en France de 1828 à 1873;* de MM. Alfred Cobban et R. S. Elmes : *A disciple of Jean-Jacques Rousseau : « The comte d'Antraigues »*; de M. de Nanteuil : *Essai d'une méthode pour établir un texte définitif des poésies de Lamartine;* de M. Charles Baudouin : *L'influence de la « Divine Epopée » d'Alexandre Soumet sur la « Fin de Satan » de Victor Hugo;* de M. Jean Giraud : *Un souvenir de Michelet dans Madame Bovary;* de M. P. Bondois : *La publication des œuvres de Nivelle de La Chaussée et Charles Sablier;* du même : *Une lettre de Guizot sur les travaux en 1808;* du même : *La mission d'Edgar Quinet en Morée.*

ÉMILE MAGNE.

## *LES POÈMES*

Philippe Chabaneix : *D'un Cœur sombre et secret,* « au Pigeonnier ». — Pierre Camo : *Livret de Poésie,* Albert Messein. — Maurice Carême : *Petite Flore,* « chez l'Auteur ». — Jean Cayrol : *Le Hollandais Volant,* « les Cahiers du Sud ». — Albert Champdor : *La Possession du Beau,* Victor Attinger.

Un goût particulier à notre temps incline les amateurs de poésie à rechercher de préférence la réussite aventureuse qu'un hasard favorise et moins la plénitude calme et assurée d'un talent qui se développe avec le temps et se maintient d'un recueil publié à ceux qui vont suivre. Il n'y a pas dans l'art continu et constant d'un Philippe Chabaneix de déception à redouter : né poète, il l'est en toutes circonstances, et toujours il a porté en sa conscience l'orgueilleux sentiment que la poésie n'existe valable et durable que si elle est faite, si elle est accomplie par un écrivain sachant ce qu'il veut, et sachant façonner en maître la matière où s'assujettit son inspiration. Il n'a jamais prétendu séduire par la brusque rencontre d'une étrangeté où l'attention surprise hésite, déconcerte ou, un

instant, divertit. Il sait les règles et s'y soumet parce qu'il a la puissance de les dominer; il ne traite ni la prosodie, ni la syntaxe ou aucun élément de la langue en barbare qui les bouscule pour obtenir des résultats qui soudain saisissent, mais ne satisfont pas longtemps. L'art est œuvre de patience, de connaissance, de contrôle de soi-même, de vouloir et, en même temps, sans cesse de sacrifice et de renonciation. Philippe Chabaneix n'est pas de ceux qui se refusent au prestige, plus lent à reconnaître, d'un art policé, parce qu'il agit sur l'intellect du lecteur plus qu'il ne fait appel à une impression passagère. Cette haute ou très fine qualité que nous avons suivie dans sa tranquille, lumineuse, évolution aux livres successivement publiés par le poète, atteint, je pense, l'apogée en ces poèmes, comme il les appelle, **d'un Cœur sombre et secret,** dans la jolie édition qui, à Saint-Félicien-en-Vivarais, porte la marque *Au Pigeonnier.*

Ce sera sous un ciel d'octobre et de tempête
Que tu m'apparaîtras et que, levant la tête,
Belle de tous les dons brûlants de la beauté,
Tu passeras, pareille à quelque chasseresse
Des temps où, dans le cœur le plus déshérité,
La foi vivait encore et domptait la détresse.

Ces poèmes de Philippe Chabaneix, d'un style toujours le plus châtié, le plus net et suggestif, s'abstiennent de rien dire qui ne soit indispensable : l'image très pure, jamais confuse ou trouble, établit un thème ou, mieux, le propose, dirait-on, conduit à un point voulu l'imagination du lecteur, lui ouvre un domaine de songe et de lumière, l'engage à s'y introduire aux allées entr'ouvertes, selon sa fantaisie propre, au gré de son humeur. N'est-ce d'un poète la tâche sublime, d'éveiller en des esprits sensibles cette fraternité d'essor, de suggérer par l'allusion à un rêve défini l'élan des rêves analogues qui ne s'exprimaient ni ne se dégageaient de l'inconscient, chez d'autres, et de les libérer, ainsi, en aérant l'espace, en les exaltant d'espoir, de grandeur, de pureté? Philippe Chabaneix se complaît au rythme en apparence facile de ces alexandrins délicats, harmonieux et souples, qu'il groupe en brèves pièces de six vers. D'autres fois, ses poèmes se forment de deux ou trois quatrains évasifs ou enchaînés avec grâce.

Mais il ne dédaigne rien des autres rythmes, combinés en mesures diverses, ou resserrés pour moduler par groupes d'octosyllabes surtout et de vers de six syllabes, et il excelle à mener cette cadence souvent trompeuse ou banale, et de vers de quatre syllabes, que sa discrète facture peut douer vraiment d'ampleur, comme en ce poème, *Devant la Mer :*

Au bord des flots
Ces terrains vagues,
L'élan des vagues
Et leurs sanglots,

La nuit qui tombe,
Ces tamaris
Grêles et gris
Contre une tombe,

Cette villa
Toujours fermée,
O bien-aimée,
N'est-ce point là

Sur cette grève
Et dans le vent,
Que va souvent
Voler ton rêve?

Je ne sais, mais j'aperçois dans cette évocation de site méridional sous un ciel nocturne et orageux quelque chose qui m'angoisse, comme dans une surprenante et sobre eau-forte d'un maître puissant, et je me rappelle d'analogues évocations, plus regorgeantes sans doute de couleurs contrastées, plus tourmentées du sentiment exprimé de la désolation d'une âme en contraste avec l'immuable sommeil des lieux quittés et sans souvenir, dans telle œuvre, dont je me souviens, du grand poète russe Tintcheff ou dans le magistral et profond lyrique dont s'enorgueillit l'Angleterre, Algernon Charles Swinburne. Moyens, certes, de nature bien opposée, mais égale puissance d'effet et de réalisation. La grandeur d'une impression poétique ne se mesure pas à la longueur des poèmes ni des vers.

Je me sens embarrassé à parler du **Livret de Poésie** de

Pierre Camo. Je ne renie rien de l'admiration profonde que j'ai naguère exprimé ici même pour le recueil de ses *Poésies*. Le poète n'est pas diminué, sa perfection et sa puissance sont égales à ce qu'elles étaient; il me semble seulement que Pierre Camo a rassemblé ici quelques pièces qui, écrites trop tard ou négligées à tort, auraient dû trouver place dans le recueil précédent; elles ne s'imposent pas, je n'y surprends pas un essor ou une conquête qu'on n'eût pas soupçonnés; elles en égalent d'autres, elles n'en surpassent aucune. L'adresse de l'artisan demeure impeccable, mais est-ce la conséquence d'un ton voulu parfois trop familier ou d'une fatigue momentanée, le poète cède à quelque facilité regrettable ou n'évite le rappel d'une influence : n'a-t-il montré sa blessure aux deux mers d'Italie, lorsqu'il déclare :

Et j'ai longtemps montré ma superbe constance
Aux deux faces des eaux qui bornent l'univers...

Cependant quelques poèmes sont parfaits; je parle de Pierre Camo comme d'un des sûrs poètes de ce temps. Des strophes aussi harmonieuses que celles, par exemple, de *Villebon*, — et cette dernière, avec ces trois vers de maître :

Le regret de la mer aux colères nombreuses,
Loin d'un rivage en fuite où défaille un adieu,
Et le besoin obscur de cette angoisse affreuse...

me poussent à souhaiter que Pierre Camo nous prépare un recueil puissant et coloré en maîtrise tel que le furent *le Livre des Regrets* ou *l'Heptaméron*.

**Petite Flore,** par Maurice Carême, est un livret délicieux et charmant. La présentation typographique, le papier, la couverture en font vraiment un objet d'art, et, quant au texte, il est empli de délicates merveilles d'invention et d'images infiniment justes dans leur précision, surprenantes de musique discrète. *Le Myosotis* implore :

Qu'on m'oublie, qu'on m'oublie
Au bord de mon ruisseau !
Les amoureux m'ennuient
Avec leurs vœux falots.

On dérange les anges
Qui habitent mon ciel
Pour quelques jeux étranges
Et qu'on croit immortels.

Qu'on laisse mes corolles
A leur humble destin
En gardant ces paroles
Cent fois dites en vain.

Qu'on m'oublie, qu'on m'oublie
Au bord de mon ruisseau
Où la mélancolie
N'éveille aucun écho.

Evidemment, ces petits poèmes ne peuvent prétendre à l'émotion des poèmes de tendresse et de profonde angoisse qui formaient le recueil *Mère*, mais ils sont jeunes, frais, d'inspiration populaire avec raffinement et aussi parfaits qu'un amoureux des fleurs et des dictons immémoriaux le peut désirer.

Je n'avais rien, précédemment, lu qui fût signé Jean Cayrol : **Le Hollandais Volant** est un recueil intéressant, curieux, de rythmes libres ou libérés, non rimés ou à peine assonancés ou insistant, selon la circonstance, sur la rime, et où s'évoquent des paysages marins. Ils s'évoquent, ces paysages larges, emblèmes d'attitudes intérieures ou de sensibilités, peut-on dire, intellectuelles. Je suppose que le poète sent lui-même qu'il a à se conquérir sur soi, à se grandir en maîtrisant ses élans parfois insuffisamment surveillés.

« La poésie c'est la délivrance », à bon droit est rappelé ce mot de Gœthe au seuil du recueil d'Albert Champdor **la Possession du Beau.** Ce sont des poèmes de sain et de sincère amour, avec de la conviction chaleureuse, une vraie ardeur vers le ciel du vrai beau, un soin extrême de chant juste et de ton pur, harmonieux. Albert Champdor, un nom qui reviendra; j'espère l'occasion prochaine où j'analyserai son art avec plus de minutie; alors il sera en possession d'un talent plus assuré, ou, du moins, sa personnalité se dégagera davantage.

ANDRÉ FONTAINAS.

## *LES ROMANS*

**Marcel Prévost** : *La mort des ormeaux*, Editions de France. — **Francis de Miomandre** : *Direction Etoile*, Plon. — **René Jouglet** : *Nouvelles de l'Estaminet*, Gallimard. — **Pierre Lagarde** : *Poison*, La Technique du Livre. — **Lucie Delarue-Mardrus** : *L'Amour attend*, Ferenczi. — **Thyde Monnier** : *La rue courte*, Grasset. — **Louise Weiss** : *Délivrance*, Albin Michel. — **Claude Fayet** : *Une jeune fille sur un bateau*, Tallandier.

Les excès du Romantisme, nul ne s'avise, aujourd'hui de les contester. Mais, indépendamment des œuvres admirables que ce mouvement littéraire a produites, de toutes les possibilités qu'il contenait, il a son charme propre, et que je trouve, je ne dirai pas dans ces excès mêmes, — car son ostentation passionnelle, sa fureur de prêche me sont insupportables — mais sous ses tics ou ses ridicules (qu'il serait amusant d'analyser) enfin, dans ce que M. Charles Maurras a raison de condamner : sa morbidité, sa langueur perverse... L'auteur des *Amants de Venise* en a subi, d'ailleurs, l'attrait. Il a été séduit par les rayons de son soleil couchant, Baudelaire, qui est, aussi, je pense, une aurore. N'est-ce pas un peu grâce à lui — à travers Louis de Bavière, le roi fou — que Jacques Bainville, une des intelligences les plus fermes de ce temps (1), a fait sa propre découverte? Il faut bien avoir des richesses pour pouvoir se dépouiller. Mais je ne veux faire état, pour le moment, que des oripeaux du Romantisme. Ils flattent en moi un faible pour la féerie celtique dont ils sont les vestiges, je ne sais quel goût de la chimère ou du mensonge; un besoin d'absolu; l'idéale nostalgie de l'amour, de la pureté de la femme dans la plus authentique tradition chevaleresque... Aussi ai-je fort apprécié **La Mort des Ormeaux** (l'allitération et l'accord des syllabes sont-ils voulus?) où M. Marcel Prévost s'est ingénié, avec infiniment d'art, à découvrir ce qui subsiste de romantisme chez certains individus, et, singulièrement, dans beaucoup d'âmes féminines. Son héroïne, Lucile-Amélie, orpheline de bonne heure, à la suite d'un accident, a été élevée en Gascogne, à Chardès, dans le château de son oncle et de sa tante, qui l'ont traitée comme leur propre enfant. Elle s'est formée à peu près seule, en faisant son butin des lectures les plus diverses dans la bibliothèque qu'on lui a

(1) Qu'on lise son recueil posthume, intitulé *Lectures*. Quel tonique pour l'esprit!

abandonnée, préservée contre toute vulgarité, contre toute laideur, par son instinct. C'est d'en haut qu'il fallait que fût touchée cette jeune fille, à qui l'illusion était nécessaire pour accueillir la vie avec enivrement. *René* lui révèle, en même temps que celui de l'amour, le sentiment profond de la nature. Dès qu'elle possède un secret, sur lequel sceller ses lèvres et son cœur, sa personnalité s'affirme. Aussi bien, est-ce en communiant avec son précepteur — le demi-frère de son directeur de conscience — dans le culte des œuvres de Dieu, incarnées par les ormeaux du château de ses oncle et tante, que Lucile-Amélie se connaîtra femme. A la veille de la guerre, pour laquelle il part, elle se donne, en effet, à son jeune maître; et comme, au cours d'une attaque, celui-ci est porté disparu, non seulement elle demeure fidèle à son souvenir, mais garde et gardera, sans doute, jusqu'au dernier souffle, l'espoir de son retour... Simple histoire, sans doute; ce qui fait son originalité, c'est qu'elle baigne dans une atmosphère, qui est celle d'il y a cent ans. Il fallait pour que l'anachronisme fût possible, qu'elle se passât en province, et chez des « conservateurs », comme on dit. Là-bas, dans certaines familles, parce qu'on reste, en dehors du courant des mœurs, attaché à certaines traditions, on retarde, n'est-ce pas? Mais le précepteur de Lucile-Amélie (la sœur de René s'appelait Amélie) remplit des fonctions analogues à celles de Julien Sorel. Ne parlons pas d'artifice. M. Marcel Prévost n'en trahit aucun dans sa narration, d'apparence aisée, et tout objective. Son héroïne se trouve matériellement préservée; à l'abri des nécessités de l'existence. Mais sa situation était encore possible — si elle le serait déjà moins, aujourd'hui, — dans la gentilhommière d'un officier en retraite, loin des grands centres industriels et commerciaux. Elle n'a point d'ambition ni de besoins de vanité. Elle peut vivre « hors du présent, non pas même dans l'avenir, mais dans une sorte de vie parallèle à la vraie » — et qui rejoint celle où s'épanouirent les âmes de ses ancêtres, qu'on appela Indiana ou Mme de Morsauf. Elle continue de parler à son amant mort comme s'il était vivant. Inaccessible aux atteintes de la réalité brutale, le rêve se poursuit. Lucile-Amélie le prolonge de la même façon qu'il prolonge, en elle, celui que firent en d'autres temps d'autres

créatures aussi privilégiées... Et notez qu'autour de ce rêve, les ormeaux du château de Cardès sont un rempart symbolique... Ces arbres apartiennent à la forêt où Viviane apparut à Merlin; ils font proprement partie du monde magique des Celtes. Ce sont des initiateurs et des protecteurs. A leur ombre Lucile-Amélie découvre qu'elle aime son précepteur autrement que l'héroïne de Chateaubriand aimait René et soulevée, emportée par le grand souffle du « Génie de l'espèce » prend la résolution de se donner à celui qui va mourir... Le charme du Romantisme... Auprès de Lucile-Amélie, l'abbé Borda lui-même, le demi-frère du disparu, l'éprouve. C'est en vain qu'il essaie de réagir contre l'effet de l'air, à la fois subtil et apaisant, qu'il respire dans la compagnie de cette idéale créature. Bien précieux d'essence individualiste. Sentons-nous, M. Marcel Prévost a-t-il senti, comme nous, qu'il est près de nous échapper? Je suis enclin à le croire, et que c'est pour sa dilection qu'il a écrit *La mort des Ormeaux*. Il a apporté à cette œuvre plus que sa science éprouvée de romancier : une conviction poétique, si je puis ainsi dire. Il a voulu s'enchanter lui-même avant de séduire et d'émouvoir le lecteur.

Avec le nouveau roman de M. Francis de Miomandre, **Direction Etoile,** nous ne sortons pas du Romantisme : nous nous y engageons plus profondément, au contraire, puisque nous entrons en pleine fantaisie. Où la réalité commence-t-elle et où finit-elle, ici, pour composer le rêve? Nous n'en savons rien. Mais y a-t-il une réalité au sens où nous entendons ce mot, pour M. de Miomandre? Je ne le crois pas. Son héros, Altaïr, un délicieux gobe-lune, remarque quelque part : « Ce qu'il y avait de terrible, c'est que l'existence que je menais maintenant [celle de tout le monde] ne me paraissait pas la plus vraie. Le morne ennui qu'elle exhalait ne constituait pas pour moi une preuve de réalité. Au contraire. » Des philosophes ont admis que ce qui se passe sur cette planète peut bien n'être qu'une illusion. Mais l'admirable chez les poètes, de l'espèce d'Altaïr — car il y en a d'autres, qui font leurs affaires — c'est qu'ils sentent cela, et qu'ils se comportent de manière à donner raison à leurs sentiments. Celui-ci prend un soir le métro pour se rendre à une fête donnée dans une baraque, au milieu d'un terrain vague, par un peintre comme

il y en a dans les contes de Banville. Il se trouve avoir vis-à-vis de lui, au cours de son voyage souterrain, une jeune fille ravissante, dont il s'éprend au premier regard, et qui répond par un aveu silencieux, à son amour. C'est Bellatrix. Un nom digne d'une étoile et qui n'est pas sans analogie avec la muse immortalisée par le vieux gibelin. Altaïr retrouve Bellatrix à la fête du peintre Aldébaran. Elle est adorée par les invités de celui-ci; elle est l'objet de leur part d'une espèce de culte; celui de la poésie qu'elle incarne, j'imagine, et dont les meilleurs d'entre nous n'ont que le désir intermittent ou la vague nostalgie... Mais Altaïr, lui, est la proie totale du dieu. Seul, il est complètement désintéressé, absolument indifférent de tout ce qui n'est pas jeunesse, candeur, félicité plénière... On ne raconte pas, par le menu, un récit comme *Direction Etoile*. Autant dénombrer les fleurs de la prairie. Sa délicieuse incohérence est l'effet d'une suite de symboles avec grâce et virtuosité enchevêtrés. L'occultiste Antarès, par exemple, qui abuse de la crédulité du monde, qu'est-il, sinon un immonde simulateur de merveilleux? Au lieu de l'ambroisie légère, réclamée par les âmes avides d'illusions, il leur administre un breuvage épais comme du marc de café, qui les abêtit. Et tout est à l'avenant. Les événements les plus extraordinaires pâlissent à côté des aériennes constructions de l'esprit. Le rire de bonheur des deux amants retrouvés est plus étonnant que l'enlèvement feuilletonesque du père de Bellatrix... Mais que M. de Miomandre a d'esprit! Qu'il est malicieux avec gentillesse! Il est né dans la forêt des Ardennes, des amours de Jacques, le philosophe de *Comme il vous plaira,* avec quelque fée des contes de Perrault; et il a eu pour parrain Nodier ou Nerval; à moins que ce ne soit le cher Banville, déjà cité...

Le passage est brusque du conte bleu de M. de Miomandre au réalisme à la Teniers des **Nouvelles de l'estaminet,** par M. René Jouglet. Mais la forêt des Ardennes n'est pas si loin de ch'Nord (Picardie, Hainaut, Flandre) où les gaillards récits de cet auteur se déroulent. Je veux dire que ces derniers ont bien aussi leur poésie. Ils sont rustiques, d'abord; et pleins du bruit des fumeurs et des videurs de chopes. Tabac et bière procurent quelque ivresse aux âmes superstitieuses des gens

de la campagne. Ivresse lourde, oui; mais qui n'engendre pas seulement la brutalité, si elle bannit la pudeur... En tout cas, on songe au *Roman de Renart* en lisant *Un père*, par exemple, où l'on voit un oculiste de Cambrai châtié comme il le mérite, pour ses mœurs dissolues. Aussi bien, est-ce l'esprit de cette épopée et des *fableaux* du moyen âge qui prête sa malicieuse et rude fantaisie à *La nuit du contrebandier*, à *Prudence*, à *La farce du Samedi*. *Les trois fiancés* a le caractère d'une sorte de légende mélancolique et pourrait faire le sujet d'une chanson : « L'était une fois trois bons garçons... » Et le tourment du douanier *Zéphyr* n'est pas sans analogie avec celui de don Juan... M. Jouglet conte avec bonhomie et pittoresque, en un style dru, de la qualité la meilleure.

Mme Rachilde fait école. **Poison,** le roman que publie M. Pierre Lagarde, en est la preuve. Il a l'air, ce roman, non seulement par la perversité de son sujet et le caractère hallucinant de son atmosphère, mais par son style même, d'être un pastiche de l'auteur de *La tour d'amour* et des *Hors nature*... Il est attachant, d'ailleurs, envoûtant, pour mieux dire, et riche en trouvailles singulières. Un jeune poète s'est laissé entraîner par un prêtre de « la noire idole », dans son appartement, et, servi par une extrême-orientale, Soho, il a goûté aux dangereuses extases... Il s'est épris, aussi, de cette énigmatique petite femme silencieuse. Mais... Eh bien, non! je n'ouvrirai pas, avec la clé de ce *mais*, la porte du mystère de *Poison*. Mystère saugrenu, insolite, paradoxal, bien dans la manière de celle que Barrès qualifia un jour « Mademoiselle Baudelaire », mais qu'il aurait mieux fait d'appeler « Miss Edgar Poe »... *Poison*, certes, est une réussite. Hélas! la cérébralité aiguë, qui en fait le charme, pourquoi faut-il qu'on ne puisse se défendre de penser qu'elle est le résultat d'un artifice littéraire? On souhaite qu'avec les qualités dont il témoigne, M. Lagarde affirme dans une prochaine œuvre sa personnalité véritable.

Le sujet de **L'amour attend,** par Mme Lucie Delarue-Mardrus aurait, sans doute, inspiré un conte licencieux à un écrivain du XVIII^e^ siècle. Je me garderai bien de me substituer à cet auteur idéal; mais il sera facile au lecteur d'imaginer ce qu'il aurait pu faire, quand j'aurai dit qu'il est

question, ici, de deux femmes, ayant eu le même amant, et qui se lient d'amitié, cohabitent après sa mort... Elles se sont jalousées, haïes. Il leur faut se connaître et savoir. L'une est musicienne, sensuelle, assez naïve. L'autre, écrivain, ou presque, cérébrale, et d'un sens critique aiguisé. *Il* les aimait chacune à sa manière. Mais, en somme, elles parlent peu de *lui*. Autant dire qu'elles sont plus curieuses l'une de l'autre que de *l'*absent. Les voilà sur un terrain épineux. Mme Delarue-Mardrus l'a semé de roses fanées. C'est assez qu'un jeune homme passe entre elles, dont elles s'éprennent, brûlées d'un dernier feu, — et qui les déçoit — pour qu'elles demeurent face à face, sans plus rien entre elles que la vie, convaincues de n'être que deux vieilles femmes... Il y a beaucoup de pitié, ou comme on se plaît à dire, d'humanité, dans ce roman auquel la campagne normande sert de cadre, et qui trempe dans les ondes de la musique.

**La rue courte,** par Mme Thyde Monnier, serait un livre sombre si l'action ne s'en passait dans le Midi. Mais le soleil embellit toutes choses; et les propos les plus misérables même ont quelque éclat quand ils passent par des bouches que ses rayons ont fait mûrir comme de beaux fruits. Mme Monnier se réclame de M. Jean Giono. C'est son droit. Mais elle est de taille à voler de ses propres ailes. Elle a le pouvoir de la transfiguration. Elle risquerait, autrement, de s'embourber dans la profusion des détails oiseux, triviaux, par manie de « la vérité vraie », qui n'est pas toujours expressive, et un abandon à la facilité du dialogue. Comme ce qu'elle fait dire à ses personnages de charmant, d'émouvant, en vingt pages, nous séduirait, nous toucherait plus encore, si elle le disait pour eux, en une seule! Mais sa petite héroïne qui, par obstination de chien fidèle, réussit à arracher un gigolo à la crapule, est une bien jolie figure. Elle ne la farde pas; elle la montre sous l'éclat d'une lumière crue, avec ses menues tares morales, pas plus répugnantes que celles d'une jeune chair saine en pleine clarté.

On s'explique que le « Prix International du roman » (doté de 300.000 francs, s'il vous plaît), ait été décerné à Mme Louise Weiss pour son récit, **Délivrance,** puisque ce récit est un hymne en l'honneur de « l'Apôtre de La Société des Nations »,

du « Pèlerin de la Paix », Aristide Briand. Une ardente conviction l'anime, et ce lyrisme l'exalte qui — par une coïncidence singulière, puisque la scène en est à Genève — fut celui de Mme de Staël... Noémi, jadis mariée à un ingénieur, a perdu son enfant, quitté son mari, pris un amant; c'est une âme libre et une militante de la cause même de « L'Enchanteur » (ainsi se trouve désigné Briand dans *Délivrance*). Elle protège Marie qui, ayant perdu son fiancé à la guerre, s'est donnée à un certain Anselme, mais à cédé, un soir de folie, à un quidam des œuvres de qui elle est grosse. Anselme ne lui pardonnera qu'elle ne se soit délivrée du fruit de cette erreur... Elle fera comme il veut, en même temps que Noémi, désolée par la mort de « L'Enchanteur », déçue de voir sa cause reniée par les hommes, se retire de la lutte. Ce double avortement est-il symbolique? Je le crois. Mais ce dont je suis sûr, c'est de l'intelligence de Mme Louise Weiss — et que toute son intelligence ne fait point d'elle une vraie romancière. Elle raisonne trop, explique ou commente trop par le truchement de Marie. Elle a des dons de journaliste, d'essayiste, de moraliste; de l'éloquence, un certain lyrisme même, comme je l'ai dit — mais ce n'est avec rien de tout cela qu'on fait de « vulgaires romans ». Vous lirez *Délivrance*, cependant. C'est un livre qui compte, et stimule l'esprit.

Un roman d'amour, qui est, aussi, un roman policier, tel est **Une jeune fille sur un bateau**, par Mme Claude Fayet. Ce petit roman populaire, riche en péripéties, met en scène une charmante jeune fille, son tuteur, qui doit devenir son mari, un jeune journaliste qui la conquerra, cependant, et un banquier malhonnête. Il peut être mis, comme on dit, entre toutes les mains.

MÉMENTO. — Un aimable correspondant m'informe — et je l'en remercie — que le vers que j'ai cité à propos de *L'Empereur de soi-même*, de M. Marcel Berger, n'est pas, comme je l'ai dit, de Robert-Louis Stevenson, mais de W. E. Henley. Il figure dans la strophe suivante :

It matters not how strait the gate,
How charged with punishments the scroll :
I am the master of my fate,
I am the captain of my soul.

Il faut rendre à César... JOHN CHARPENTIER.

## THÉATRE

*L'Illusion.* Cinq actes de Corneille, à la Comédie-Française.

Je ne sais si l'on mesurera suffisamment la singularité du fait que je vais dire. Au mois de février 1937, l'Illusion de Corneille, que l'on désigne communément sous le titre de : *l'Illusion Comique,* a provoqué une sorte de querelle littéraire extrêmement animée, sinon de polémique assez vive. Comment la chose advint-elle? Par quelles voies un ouvrage pareillement sorti des préoccupations du public y rentra-t-elle avec violence? Nous allons essayer de le dire.

La saison d'hiver 1936-37 devait nous apporter des fêtes cornéliennes dont le tricentenaire du *Cid* fournissait le prétexte. On avait projeté dès le printemps précédent l'organisation d'une semaine où chaque soirée eût été consacrée à la représentation d'une œuvre de Corneille. Mais entre l'élaboration de ce beau plan et l'arrivée du temps où l'on aurait pu le mettre à exécution, il y eut dans les destinées de la Comédie-Française le changement que l'on sait, et le nouvel administrateur, en examinant l'état du répertoire cornélien, eut le sentiment qu'il ne se trouvait pas en état d'être présenté au public en grande pompe. Chaque ouvrage exigeait plusieurs semaines d'études et de travaux divers pour être dignement offert. Le dessein autrefois conçu n'était plus réalisable dans son ensemble. C'est après en avoir pris conscience que l'on décida, sans doute, de porter sur une seule pièce tout l'effort que l'on voulait faire et de monter *l'Illusion* avec beaucoup d'éclat.

C'était un choix extrêmement judicieux. M. Bourdet, en montant *l'Illusion* plutôt qu'un des chefs-d'œuvre consacrés de Corneille, enrichissait le répertoire d'une pièce si oubliée qu'elle en était presque redevenue inédite. En outre, puisqu'il faisait une incursion dans la partie si importante des œuvres peu connues du maître, il n'en pouvait ramener un morceau plus séduisant et dont l'intérêt fût plus remarquable. En effet, *l'Illusion* est une pièce singulière au point qu'on la peut dire unique dans nos lettres. L'étrangeté de sa composition, la curiosité des moyens qu'elle met en œuvre, le caractère de ses personnages, la splendeur de sa poésie,

tout concourt à lui constituer un rang à part et un prix éminent.

M. Bourdet ayant si heureusement choisi ne pouvait mieux faire que de confier à Louis Jouvet la réalisation de son dessein. Malgré toutes ses beautés, *l'Illusion* réclame une certaine application de l'esprit de la part du spectateur à qui elle n'est pas familière. Je dirais volontiers que c'est un texte difficile, en donnant à cette épithète le sens qu'elle a lorsque l'on parle de musique difficile. Elle se joue sur deux plans, le réel et le fantastique; elle comporte une diversité d'intrigues assez complexe. Elle a de quoi déconcerter. Or, on sait que nul autant que le metteur en scène que je viens de nommer ne sait rendre intelligible à son auditoire et clair pour lui un ouvrage qu'il lui révèle. En outre, *l'Illusion* prête tout naturellement à un spectacle féerique auquel on pouvait être assuré que Jouvet conférerait une apparence extrêmement agréable. Jouvet est le seul homme qui ait réussi à tirer parti de la machinerie du théâtre Pigalle. Il était certain qu'il utiliserait savamment celle dont le Théâtre-Français vient d'être loti.

Tout semblait donc conspirer à la satisfaction générale. Aussi ne fut-ce pas sans un vif étonnement que l'on remarqua d'abord certaine réticence dans l'auditoire choisi de la répétition générale, puis des réserves dans la critique. Dès le premier entr'acte circulait ce mot : que l'on en avait assez des navets des classiques présentés en grande pompe. Et c'est une réaction bien curieuse.

Le nombre est plus grand qu'on ne pense des gens qui vivent toute leur vie sur la culture de leur baccalauréat, sinon de leur certificat d'études, et qui ne l'ont ni étendue, ni amendée d'eux-mêmes. Ceux-ci en sont toujours à la notion de Corneille, auteur de cinq chefs-d'œuvre et de vingt-sept navets. Comme c'est facile à assimiler et commode à retenir! Ils ne s'aperçoivent pas que la curiosité des esprits cherche actuellement le véritable Corneille en dehors de ses chefs-d'œuvre, qu'elle commence à discerner que le vrai monde cornélien s'agite et se démène dans ce domaine inexploré et que la remise à la scène de *l'Illusion* marque précisément, comme l'a fort bien dit Jouvet

lui-même, la remise en valeur d'un héritage trop longtemps demeuré vacant. Peut-être dans quelques années devrons-nous exprimer la plainte même qu'il y a un mois nous faisions entendre à propos de Shakespeare. Nous regrettions que l'on jouât trop rarement ses chefs-d'œuvre et que l'on fît la place trop belle à ses œuvres secondaires. Peut-être agira-t-on pareillement à l'égard de Corneille d'ici quelques saisons.

Nous n'en sommes pas encore là.

Dès qu'ils eurent manifesté leur mauvaise humeur qu'on s'occupât de *l'Illusion,* les mêmes gens crurent devoir protester qu'on s'en occupait mal. On trahissait Corneille, prétendaient-ils. Ils se plaignirent qu'on eût modifié le titre de l'œuvre, comme si Corneille n'avait pas préféré lui-même à celui d'*Illusion Comique,* celui d'*Illusion* dont le sens est tellement plus mystérieux et plus vague. Eux qui depuis des années n'avaient plus songé à cet ouvrage se crurent en possession parfaite de sa pleine signification. Ils ne supportèrent point qu'on en jouât une scène d'un air de parodie. Tous se souvenaient soudain, comme s'ils l'avaient lu l'avant-veille, du *Miles Gloriosus* de Plaute qui était le modèle du Matamore. Oh! survivance admirable, jusqu'en l'octogénaire, des études latines faites de quatorze à seize ans!

Enfin comme ils venaient de découvrir qu'ils avaient *l'Illusion* dans leur bibliothèque, ils l'ouvrirent et recopièrent en guise de jugement ce que Corneille en avait dit lui-même dans son examen. Et ils ajoutèrent de leur cru qu'il n'y avait pas lieu de se préoccuper d'un ouvrage que l'auteur en personne avait sévèrement jugé et qu'il avait dit n'y avoir pas lieu de considérer.

Il ne leur manquait que de pénétrer l'esprit dans lequel Corneille écrivit ces examens et que de savoir analyser l'étonnant mélange d'orgueil et de modestie fausse dont ils sont pétris. Comme tout le monde, comme vous et moi, Corneille est toujours extrêmement satisfait de ce qu'il écrit. Il ne voit rien de plus beau — en quoi il a raison. Il ressent les critiques avec une extrême sensibilité. L'apparence d'un mauvais accueil le fait souffrir. S'il éprouve un échec caractérisé, il veut se retirer du théâtre, et s'en retire en effet. Cependant, plus pudique et plus digne que bien d'autres, il feint quel-

quefois de rejeter les éloges, comme un maître de maison discret qui vient d'offrir une fête splendide et qui écoute les compliments qu'on lui en fait en disant que cela n'est rien.

On ne doit jamais croire Corneille aux réticences qu'il peut faire sur le compte de ses propres ouvrages. Il s'est longuement préoccupé de l'édition de ses œuvres complètes. Il les a amendées. Si quelqu'un de ses drames l'avait réellement mécontenté, il l'aurait supprimé. Au lieu d'en rien faire, il s'est félicité que le succès de l'*Illusion* se soit soutenu pendant trente ans. Car même au XVIIe siècle, les succès trentenaires n'étaient pas fréquents et l'on voyait beaucoup de pièces qui ne duraient qu'une saison, — comme les nôtres.

Nul n'est donc en droit de voir, dans ce que Corneille a écrit à propos de *l'Illusion*, le prototype des critiques qui se peuvent adresser à cet ouvrage. En revanche je ne conteste à personne le droit de critiquer la mise en scène qu'on lui a donnée. Elle me satisfait, quant à moi. J'en goûte l'ingéniosité, le mouvement, la couleur, l'esprit d'invention. Mais j'admets qu'on soit d'un avis différent du mien ou même opposé. Je ne veux point disputer : me voici tout prêt à céder à ceux qui affirment que les tableaux de *l'Illusion* blessent leur vue; que c'est une idée fausse de montrer un théâtre sur la scène et qu'on se trompe en jouant sur le mode ironique le dernier acte.

J'admets (c'est un point que je contesterai plus tard si j'en rencontre l'occasion) qu'on ait mal donné *l'Illusion;* reste cependant qu'on l'a donnée, et voilà l'essentiel. On a faussé le dernier acte? Il y a quarante ans, à l'Odéon, on l'avait coupé. Il y a soixante ans, à la Comédie-Française, on lui avait substitué, chose incroyable, le premier acte de *Don Sanche d'Aragon*. Bien ou mal, c'est la première fois depuis les représentations contemporaines de Corneille, qu'on montre au public *l'Illusion* dans son curieux ensemble. Et il se trouve que le public y prend plaisir. Si c'est grâce à la mise en scène, rendons grâce à la mise en scène. Voici une œuvre d'une rare originalité, d'un très grand prix, qui entre dans la familiarité des hommes d'aujourd'hui. C'est pour la culture un avantage qui ne saurait se mesurer.

Quand elle sera familière à tous les esprits, qu'ils l'aimeront,

qu'ils la posséderont, qu'elle ne les étonnera plus, peut-être un autre metteur en scène la présentera-t-il de manière à satisfaire tous les censeurs d'aujourd'hui. On connait assez Jouvet pour savoir qu'il n'attache pas une importance démesurée à ce qu'il fait. Il ne croit pas du tout que *l'Illusion* soit de lui. Il a prétendu servir Corneille. Il a rendu intelligible une pièce d'un abord difficile et compliqué. Si un jour quelqu'un fait mieux que lui, on ne devra jamais oublier que, pour le dépasser, il aura d'abord fallu le rejoindre et qu'on n'aura pu obtenir un résultat meilleur sans profiter de celui qu'il a acquis.

PIERRE LIÈVRE.

## HISTOIRE

*Atlas historique. II, Le moyen-âge*, par J. Calmette; les Presses universitaires. — E. Préclin : *Histoire des Etats-Unis;* Colin. — Seton-Watson : *Histoire des Roumains;* les Presses universitaires. — F. Ponteil : *Essai sur l'histoire de l'Alsace;* Strasbourg, les Dernières Nouvelles. — F. Mainzer : *L'Héritage de César;* Colin. — Chartrou-Charbonnel : *La Réforme et les guerres de religion;* Colin. — P. Champion : *Catherine de Médicis présente à Charles IX son royaume;* Grasset. — De Maricourt et de Bertrandfosse : *Les Bourbons;* Emile-Paul. — Wertheimer : *Christine de Suède;* Grasset. — J. Castelnau : *Le Maréchal de Saxe;* Hachette. — N. Ahnlund : *Gustave Adolphe;* Stock. — P. Trahard : *La Sensibilité révolutionnaire;* Boivin. — G. Lefebvre : *Les Thermidoriens;* Colin. — L. Madelin : *La Jeunesse de Bonaparte;* Hachette. — M.-A. Fabre : *Les Drames de la Commune;* Hachette. — P. Dominique : *La Commune;* Flammarion. — D. Halévy : *La République des ducs;* Grasset.

On sait combien notre pays est jusqu'ici resté en arrière dans la publication d'atlas et en particulier d'atlas historiques. On fera pour cette raison un accueil empressé à un excellent **Atlas historique** dont le fascicule II, consacré au moyen âge et rédigé par M. J. Calmette, vient de paraître. Il se compose de 24 cartes qui font connaître les principales divisions géographiques pendant cette période. *L'Atlas* comprendra 4 parties; celle que nous annonçons est la seule parue jusqu'à présent. Quoique ça ne soit pas dit dans la préface, cet **Atlas** est évidemment destiné à faciliter l'usage de l'histoire universelle intitulée *Clio*.

L'**Histoire des Etats-Unis** de M. E. Préclin est un excellent petit résumé qui forme le n° 183 de la *Collection Armand Colin*. L'auteur a arrêté son travail à 1914, mais on ne saurait trop louer la compétence dont il a fait preuve dans le récit

clair et concis qu'il a donné des trois siècles qui ont précédé cette date.

**L'Histoire des Roumains** de M. R. W. Seton-Watson est un monument digne de cet important sujet. L'auteur, professeur à l'Université de Londres, déjà connu par ses travaux sur les questions balkaniques, s'est naturellement surtout attaché à raconter l'histoire moderne des Roumains, « les mille premières années de leur histoire (celles qui ont suivi l'évacuation de la Dacie en 271 par ordre d'Aurélien) étant couvertes d'un voile impénétrable ».

M. Félix Ponteil, professeur à la Faculté des lettres de Strasbourg, est un spécialiste de l'histoire d'Alsace. « Frappé de ce qu'on n'avait « jusqu'ici qu'insuffisamment mis en relief l'incapacité de cette province à faire son unité politique au moyen âge et au début des temps modernes », il a voulu mettre ce point en pleine lumière dans un **Essai sur l'histoire de l'Alsace.** Mais il ne s'est point borné à cette démonstration : il a tracé aussi une suggestive synthèse de la destinée et des sentiments de cette province sous la domination française et sous le joug allemand. « L'Alsacien, conclut M. Ponteil, est à la fois traditionaliste et novateur... Faites-y bien attention, les deux caractéristiques ne peuvent être séparées chez lui... Il a des forces spirituelles vivaces qui se dressent contre quiconque veut y porter atteinte. »

Dans **L'Héritage de César,** M. Ferd. Mainzer reconte *la chute de la République romaine.* L'ouvrage s'adresse exclusivement au grand public : aucune indication de sources, aucune discussion des points conjecturaux, mais un récit extrêmement clair et très détaillé.

Le petit volume de Mme Josèphe Chartrou-Charbonnel sur **La Réforme et les Guerres de religion,** forme le n° 199 de la *Collection Armand Colin;* il est surtout consacré à la Réforme; seules, les pages 171 à 201 sont consacrées aux guerres. L'auteur, dans ce petit précis, a essayé de montrer comment la Réforme « a transformé la mentalité théologique ». Peut-être pourrait-on lui reprocher de n'avoir pas assez insisté sur l'antagonisme de l'évangélisme et de l'humanisme : le véritable mérite du premier est d'avoir néanmoins fait assez bon ménage avec le second.

Du 24 janvier 1564 au 1er mai 1566, Catherine de Médicis promena Charles IX et ses autres enfants à travers la France pour les faire connaître par les habitants des diverses provinces. Comme ce long voyage ne fut signalé par aucun incident marquant, les historiens s'en étaient peu occupés. M. P. Champion ayant remarqué que l'on possédait sur lui d'amples détails dans les relations des ambassadeurs anglais, vénitiens et surtout espagnols, a entrepris de le raconter en détail. Il a ainsi trouvé la matière d'un gros livre intitulé : **Catherine de Médicis présente à Charles IX son royaume.** L'historien de profession et le curieux qui désire se familiariser avec la vie politique de notre vieille France y trouveront beaucoup de détails intéressants.

M. de Maricourt et le Dr de Bertrandfosse se sont associés pour traiter un sujet tout à fait difficile : **Les Bourbons,** leurs *hérédités* et leur *pathologie*. M. de Maricourt, ancien élève de l'Ecole des Chartes, a recueilli les matériaux sur lesquels est basé l'ouvrage, le Dr de Bertrandfosse a essayé d'en déduire les caractères pathologiques et héréditaires qui ont distingué les Bourbons. Pour les caractères pathologiques, la documentation était déjà en général insuffisante; on conçoit combien elle l'était bien plus encore pour établir des caractères héréditaires. Rien de moins héréditaire que les caractères intellectuels : ce sont cependant ceux qu'on peut le mieux observer chez les personnages historiques. Les qualités physiques sont plus héréditaires, mais là encore que d'irrégularité. D'après nos auteurs, les Bourbons ont été généralement des « hyperactifs », parfois des « déprimés constitutionnels »; la « mélancolie » leur était habituelle. Malgré des apports tuberculeux et arthritiques, « ils ont assez bien résisté à l'influence pernicieuse des mariages consanguins »; ils ont même « conservé une robustesse » qui fut l'explication de leur « étonnant appétit sexuel ». Mais ce qui prouve le mieux la vanité des conclusions du Dr de Bertrandfosse est qu'il n'arrive pas à avoir une conviction sur un fait aussi connu que la mort d'Henriette d'Angleterre. Nos auteurs disent aussi qu'on ne voit pas « sans quelque surprise » Raspail soutenir que Louis XIV n'était pas le fils de Louis XIII; ils avaient cependant reconnu « qu'il apparaît incontestable

qu'Anne d'Autriche aima le séduisant cardinal (de Mazarin) d'une amitié amoureuse » et que tandis que Louis XIV n'est né qu'en 1638, dès 1632 Mazarin était en fonctions à la cour de Louis XIII. Il est vrai qu'on ne sait rien sur les relations d'Anne d'Autriche et de Mazarin sous Louis XIII, mais elles offrent un parallélisme saisissant avec celles de Marie-Antoinette et de Fersen. Nos auteurs veulent croire à la fidélité conjugale de Marie-Antoinette; c'est exagéré : on connaît, par le journal de Fersen, publié il y a quelques années, la date de leur dernière nuit. Mais quand avait eu lieu la première? L'absence de renseignements là-dessus rend plus que vain ce que nos auteurs écrivent sur les enfants de cette reine.

Le **Gustave-Adolphe** de M. Nils Ahnlund est un consciencieux travail suédois qui étudie surtout l'action de ce roi en Suède; sur les 285 pages du volume, 202 y sont consacrées. Mais cela ne doit pas faire méconnaître les qualités de ce solide ouvrage.

M. O. de Wertheimer a raconté excellemment la vie de **Christine de Suède.** Il ne croit pas aux mauvais bruits sur elle; il ne considère d'ailleurs pas comme une action condamnable l'assassinat de Monaldeschi (tué par ordre de Christine pour avoir trahi à l'Espagne les projets de la reine pour faire révolter le royaume de Naples), ni la liaison avec Azzolini; ce cardinal fut-il l'amant de Christine? Il semble que oui, au moins jusqu'en 1665; ensuite, elle lui resta humblement dévouée.

La vie du **Maréchal de Saxe,** par J. Castelnau, raconte *ses amours et ses batailles* d'une façon fort intéressante, mais sans aucune indication de sources et non sans romancer le récit de cette existence, par elle-même si romanesque.

M. Pierre Trahard, professeur à l'Université de Dijon, avait déjà consacré quatre savants volumes aux *Maîtres de la sensibilité française au XVIII^e^ siècle;* il en ajoute un cinquième sur **la Sensibilité révolutionnaire (1789-1794).** La Révolution est l'époque des « cœurs sensibles », mais les révolutionnaires ont le plus souvent agi avec une absence complète de sensibilité. M. Trahard expose d'une façon attachante ces contradictions et les explique.

Le petit livre de M. G. Lefebvre sur **les Thermidoriens**

est un excellent manuel, clair et précis. Mais combien il est attristant de constater que ce professeur à la Faculté des lettres de Paris ne voit de salut que dans la Terreur, de but que la « démocratie sociale » et étale sans cesse son aversion pour cette « bourgeoisie » à laquelle les professeurs doivent tant.

Le livre de M. Louis Madelin sur **La Jeunesse de Bonaparte** est le tome I d'une *Histoire de la Révolution et de l'Empire* en 12 volumes que l'auteur prépare depuis quarante ans. Celui que nous annonçons comprend le récit de la vie du Corse « Buonaparte » jusqu'au 13 Vendémiaire an IV (5 oct. 95) encadré dans un exposé des causes de la Révolution et de ses péripéties. M. Madelin considère cette période comme ayant « rendu fatale la venue de César ». L'éloge du talent de M. Madelin n'est plus à faire; nul doute que ce grand ouvrage n'ait le succès qu'il mérite.

Il est curieux d'ailleurs de voir combien M. Lefebvre et M. Madelin, décrivant simultanément les mêmes faits, diffèrent dans ce qu'ils disent. Ainsi, M. Madelin dit (p. 294) que 6.000 royalistes furent exécutés après Quiberon, M. Lefebvre dit 718. Page 189, M. Lefebvre dit : « C'est une légende qui représente les sectionnaires comme foudroyés à coups de canon par Bonaparte sur les degrés du porche de St-Roch le 13 Vendémiaire »; p. 317, M. Madelin dit le contraire.

**Les Drames de la Commune,** par M. M.-A. Fabre sont un livre d'actualité. Comme le fait observer l'auteur, les massacres de 1871 sont le prototype des scènes horribles qui ensanglantent actuellement l'Espagne. M. Fabre, pour écrire son livre, a eu la permission de consulter les dossiers des Conseils de guerre; ils lui ont fourni les moyens de rectifier nombre de petites erreurs et d'ajouter des détails nouveaux.

A ce livre on peut opposer l'histoire de **La Commune,** écrite avec talent par M. Pierre Dominique, et qui paraît sous la forme d'une édition bon marché et remaniée. Les crimes des Communeux ont indigné M. Fabre; M. Dominique a surtout les Versaillais en aversion.

**La République des ducs** (24 mai 1873-29 janvier 1879), de M. Daniel Halévy, est le tome II de son ouvrage sur *La Fin des Notables.* On sait le succès qu'a eu le tome I. Il était

légitime. M. Halévy, qui a dépouillé les papiers de Thiers et d'Edgar Quinet, est certainement le meilleur connaisseur de cette époque. Je relèverai seulement qu'il n'a pas connu mon article du *Mercure* du 15-V-1935, ce qui fait qu'il n'a pas su expliquer pourquoi Mac-Mahon capitula le 13 décembre 1877.

MÉMENTO. — P. Saint-Olive. *Les Dauphinois au Canada;* Maisonneuve (Liste des colons dauphinois et vie d'Antoine Pécody de Contrecœur [1596- † vers 1691], officier du régiment de Carignan, l'un d'eux).

ÉMILE LALOY.

## *PSYCHOLOGIE*

P. Janet : *L'Intelligence avant le Langage*, Flammarion. — G. Dumas: *Nouveau Traité de Psychologie.* T. V., fascicules 2, 3 et 4. Alcan. — P. Guillaume : *La Formation des Habitudes*, Alcan. — G. Dwelshauvers : *L'Exercice de la Volonté*, Payot. — J. Piaget : *La Naissance de l'Intelligence chez l'Enfant*, Delachaux et Wiested. — P. Quercy : *Les Hallucinations*, Alcan.

La production d'ouvrages psychologiques, surtout consacrés à la psychologie scientifique, est assez faible en France. Néanmoins, si on laisse passer six ou sept mois, on voit s'accumuler devant soi douze ou quinze volumes. C'est notre cas, cette fois-ci. D'autre part, notre place est strictement mesurée. Nous sommes donc obligé de ne parler que des ouvrages les plus importants et d'être très bref, quel que soit leur intérêt.

Le nouveau volume de M. Pierre Janet, **L'Intelligence avant le Langage** (*Bibliothèque de Philosophie scientifique*) est la suite du premier, publié à la même « Bibliothèque », sur *Les Débuts de l'Intelligence.* M. Janet nous décrit ici les opérations intellectuelles intermédiaires qui sont à la base du développement du langage humain. Au risque de choquer certains philosophes idéalistes, il montre qu'il n'y a pas d'abîme entre l'humanité et l'animalité et que le langage sort peu à peu des actes et des objets intellectuels aussi humbles, aussi vulgaires que la *route*, l'*outil*, le *portrait*, le *panier*, la *ficelle*, la *part du gâteau*, et surtout des actes sociaux élémentaires comme *commandement* et *collaboration.* C'est aussi à ce niveau qu'apparaît le *temps* psychologique

et les premières formes (très concrètes) de la *mémoire*. En rapport avec ces derniers sujets, nous voudrions attirer l'attention sur la magistrale analyse par M. Janet des « résurrections du passé » chez Marcel Proust. C'est la première fois, semble-t-il, qu'un psychologue *savant* d'envergure et de la compétence de M. Janet, s'occupe des « recherches du temps perdu » du génial psychologue romancier. Il faut lire cela!

Les trois fascicules du tome V du **Nouveau Traité de Psychologie** sont consacrés à la vie psychique supérieure. Le premier traite des *Opérations intellectuelles*, le second, de la *Croyance* et de la *Psychologie de la raison* et, enfin, le troisième, du *Temps*, des *Souvenirs*, du *rêve* et de la *rêverie*. Tous les trois sont écrits par M. H. Delacroix. Nous y trouvons ses qualités habituelles : la sûreté et la plénitude de l'information, le style excellent, clair et vif et aussi, ce qui est particulièrement nécessaire dans un *Traité* de ce genre, la tendance éclectique à suivre le « chemin du milieu » (selon l'expression de Confucius). D'ailleurs, cela n'exclut nullement, chez M. H. Delacroix, des jugements nets *non* éclectiques quand l'état de la science le permet. Ses conclusions, par exemple, sur la pensée sans images (« il n'y a pas de pensée pure »); sur les concepts, sur le langage (1), sur les rapports entre l'intelligence et la société, sur les croyances, sur la magie, la technique et la science, sur la rêverie, sont exclusives par rapport à certaines théories et pourtant expriment bien l'état actuel de la science psychologique.

Réparons un oubli : très souvent les psychologues modernes ne mentionnent pas le grand rôle, dans l'édification de la psychologie de la pensée, des deux penseurs étroitement apparentés au point de vue idéologique : E. Mach et R. Avenarius. Au premier revient le mérite non pas, comme l'on

(1) Qu'il nous soit permis de corriger ici une légère erreur touchant la théorie d'un remarquable linguiste-philosophe, totalement oublié aujourd'hui, L. Noiré. D'après lui, les premiers mots du langage proviennent non pas « des appels qu'échangent, par réaction involontaire, les hommes occupés à un travail collectif », comme le dit M. Delacroix (p. 150, fasc. 2), mais de *l'association* entre les sons et les bruits produits involontairement par l'appareil phonateur des hommes au cours d'un travail collectif et les *actes* mêmes de ce travail. M. P. Janet est arrivé, indépendamment, à la même idée.

pense habituellement, d'avoir découvert le principe de l'économie de la pensée, mais celui de sa théorie des concepts (« science latente »); des rapports entre les abstractions et les images concrètes et surtout de l'*expérimentation mentale* (M. Delacroix n'en parle pas). Quant au second (2), il a analysé et décrit d'une façon magistrale les « sentiments intellectuels » (qu'il appelait les « caractéristiques » des contenus de la pensée) et il a été le vrai précurseur du « behavorisme » moderne dans sa forme *synthétique* (c'est-à-dire celle qui tient compte de l'introspection). Nombreux sont les psychologues et même les physiologistes qui utilisent les idées de ces deux penseurs sans les nommer.

L'intérêt principal de l'ouvrage de M. P. Guillaume, **La Formation des Habitudes,** consiste en ce qu'il initie le public français à ce qui se fait, dans ce domaine des habitudes et instincts, aux laboratoires des pays anglo-saxons et de l'Allemagne. L'auteur est un partisan décidé de la psychologie dite « de la Forme ». Nous ne partageons pas ses sympathies (tout en reconnaissant, bien sûr, la valeur de l'apport scientifique des Köhler et des Koffka). Mais cela ne nous empêche pas de reconnaître l'utilité et l'intérêt de ce livre.

Nous ne partageons pas non plus certaines vues et théories de M. G. Dwelshauvers, auteur du livre **L'Exercice de la Volonté,** couronné par l'Académie française. Mais nous devons dire que, depuis les ouvrages célèbres de Rauh sur l' « Expérience Morale » d'il y a trente ans, nous n'avons rien lu d'aussi utile et même passionnant. Le centre du livre est dans une très intéressante *enquête morale* que l'auteur a faite en 1934-1935 auprès de très nombreux jeunes gens, et dans les *conseils pratiques* qui en découlent sur les moyens de renforcer la volonté.

Mentionnons seulement, faute de place, le très important ouvrage du célèbre psychologue suisse, spécialiste de la psychologie de l'enfant, M. J. Piaget, **La Naissance de l'Intelligence chez l'Enfant.** Ce livre est paru dans la *Collec-*

(2) Nous avons essayé d'attirer l'attention sur l'œuvre prophétique de R. Avenarius dans notre article : « La Bio-Psychologie de R. Avenarius et la question de l'Homme total ». *Revue Philosophique*, mai-juin 1933.

*tion d'Actualités pédagogiques,* mais il s'adresse avant tout et surtout aux psychologues car la psychologie de l'enfant est une branche très importante de la psychologie générale. Nous espérons y revenir dans l'une de nos prochaines rubriques.

Enfin, M. P. Quercy, grand spécialiste de la question, a donné un excellent exposé du problème et des formes des **Hallucinations.** Le lecteur y trouvera tout ce qu'on sait aujourd'hui sur cette mystérieuse question des illusions et des hallucinations. Certaines pages, contenant des exemples concrets, sont vraiment impressionnantes et se lisent, selon l' « artabanisme » établi, « comme un roman ».

W. DRABOVITCH.

## *LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE*

René Arditti, Georges Allard et Guy Emschwiller : *Applications à la chimie des théories modernes sur la structure des molécules,* trois fascicules de la Collection des *Actualités scientifiques et industrielles,* Hermann. — *Congrès international de physique,* trois fascicules de la Collection des *Actualités scientifiques et industrielles,* Hermann.

La théorie des quanta, qui fit son apparition au début du siècle avec Max Planck, est devenue, depuis 1923, la *mécanique ondulatoire,* sous l'impulsion de Louis de Broglie, d'Erwin Schrœdinger, de Werner Heisenberg, de Wolfgang Pauli, de Paul Dirac et de leurs émules. On se préoccupa tout d'abord de fixer les points essentiels de ces concepts théoriques, à la fois souples et obscurs, puisque leur complexité échappe au pur langage grammatical, qui n'est, comme le notait France, que « le cri perfectionné des singes et des chiens » (1). Au contraire, ces dernières années semblent plutôt dévolues à l'organisation du terrain conquis, c'est-à-dire aux ramifications tentaculaires du nouveau mode de penser dans les branches les plus disparates de notre connaissance du monde.

§

Les exposés auxquels nous nous referons ici ne contiennent pas de ces innombrables pages d'analyse mathématique, pourtant indispensables à une compréhension parfaite :

(1) *Le Jardin d'Epicure,* p. 80.

ils sont plutôt destinés au rôle plus modeste de dresser un bilan, en donnant une vue panoramique et impressionniste des choses.

C'est tout d'abord la série des trois conférences faites en mars 1935 au Conservatoire des Arts et Métiers et dont la rédaction constitue les fascicules 330, 365 et 366 des *Actualités scientifiques et industrielles,* sous le titre commun d'**Applications à la chimie des théories modernes sur la structure des molécules :**

1° René Arditti s'est proposé de décrire *Les théories quantiques* ou, du moins, ce qui en doit figurer dans la culture générale des profanes (et, en particulier, des chimistes). En une dizaine de pages, l'auteur résume l'histoire « quantique » de notre siècle (de Planck à Dirac), non sans insister sur le rôle fondamental de l'optique, « puisque les spectres nous traduisent les échanges d'énergie entre le grain matériel et le rayonnement » (p. 7). Un chapitre est affecté à la plus simple des molécules, la molécule d'hydrogène, dont l'explication est due à deux savants allemands, Heitler et London, que l'on doit considérer comme les initiateurs de la chimie quantique. Arditti termine par diverses considérations sur la covalence, l'activation des molécules, la valence orbitale et les valences dirigées : nous sommes à la veille de comprendre la nature même des phénomènes chimiques, comme nous comprenons — depuis un quart de siècle — la nature de l'électricité.

2° Le titre de la brochure de Georges Allard, *Polarisation diélectrique,* ne dit pas grand chose, même à ceux que les sciences intéressent : il s'agit en réalité du déplacement des électrons à l'intérieur des molécules individuelles, lorsqu'on soumet un fragment d'isolant (ou diélectrique) à une certaine tension (à un certain nombre de volts). Le phénomène a été étudié successivement par Clausius (1860), Mosotti et récemment par Pieter Debye : Allard signale des applications, déjà nombreuses, au gaz chlorhydrique, à certains composés organiques, à l'eau, etc.

3° Enfin Guy Emschwiller rappelle et interprète *Les données spectrales.* Il y a longtemps que le physicien anglais Frédéric Soddy faisait remarquer qu' « un grand piano est

un mécanisme très simple en comparaison d'un atome de fer » : les milliers de lumières monochromatiques, que l'on enregistre photographiquement, lorsqu'on fait éclater un arc entre deux tiges de fer, nous renseignent sur ce qui se passe à l'intérieur de l'atome. De même, les rotations et les vibrations dans les molécules nous font connaître leur structure : « à chaque état électronique correspond un système de bandes, à chaque état vibratoire une bande, à chaque état de rotation une raie (p. 17) ».

Les trois conférences, qui précèdent, offrent l'intérêt d'initier le lecteur aux moyens dont nous disposons pour faire « l'autopsie » des molécules, pour tracer leur « anatomie topographique » et pour déceler le mécanisme intime de leurs actions mutuelles.

§

Un **Congrès international de physique** avait été organisé à Londres et à Cambridge en octobre 1934, sous les auspices de l'*Union internationale de physique* et de la *Physical Society;* ce sont ses « actes » qui paraissent aujourd'hui en trois brochures de la même collection Hermann (n°s 340, 341 et 342).

1° Huit rapports mettent au point ce que l'on sait, pour le moment, sur *Les rayons cosmiques :* ce sont des radiations qui proviennent, sans aucun doute, de l'extérieur du système solaire et dont certaines sont capables de traverser *plusieurs mètres de plomb...;* « leur énergie considérable ne semble pas pouvoir être attribuée à d'autres causes qu'à des annihilations de matière (comme il doit s'en produire dans la formation des éléments à partir de l'hydrogène, ou encore dans la transformation intégrale, en rayonnement, de la masse de certains atomes); ces transformations sont sans doute en relations, soit avec une température interstellaire extrêmement basse, soit, au contraire, avec de très hautes températures (de l'ordre de celles que l'on a mesurées à l'intérieur des étoiles jaunes).

2° Une autre série de rapports traitent des *Transmutations :* c'est là un sujet dont nous avons eu l'occasion de parler ici à diverses reprises (2). La question s'est amplifiée dans des

(2) Notamment *Mercure de France*, 15 septembre 1935, pp. 586-591.

proportions considérables, tant dans le sens de la radioactivité artificielle que dans celui des désintégrations et des synthèses de noyaux atomiques. Il est possible qu'un jour ou l'autre, par surcroît ou — pour ainsi dire — comme prime, ces travaux mettent à la disposition de l'humanité une énergie infiniment plus considérable que celles de la houille ou de la houille blanche!

3° La dernière série concerne *L'état solide de la matière* : structure cristalline, plasticité et durcissement des cristaux par déformation. Voilà un nouvel exemple de l'interdépendance et de l'interaction de la science et de la technique. Rappelons que, dans le passé, les alliages métalliques ont eu une importance sociale bien méconnue. Ainsi, leur étude scientifique a rendu possible... l'éclairage électrique : au début, la traversée du verre des lampes à incandescence se faisait en platine, qui a la même dilatabilité que le verre; si l'on n'avait pas découvert — indépendamment de toute préoccupation utilitaire — un ferronickel jouissant de la même propriété, « tout le platine du monde » n'aurait pas suffi à équiper les millions de lampes qui naissent chaque jour, et l'humanité continuerait à s'éclairer à la bougie ou au gaz...

MARCEL BOLL.

## *SCIENCE SOCIALE*

Albert Lantoine : *Lettre au Souverain Pontife*, préface d'Oswald Wirth. Editions du Symbolisme. — Jean Marquès-Rivière et Wiliam Henry : *Les grands secrets de la Franc-Maçonnerie*, Baudinière. — Francisque Gay : *Dans les flammes et dans le sang; les crimes contre les églises et les prêtres en Espagne*. Bloud et Gay. — Mémento.

La **Lettre au Souverain Pontife,** de M. Albert Lantoine, se réfère à la franc-maçonnerie. On sait que l'auteur est un des plus hauts dignitaires de ce Rite Ecossais que tient en quelque défaveur le Grand-Orient. Celui-ci s'est laissé empoisonner par la basse politique anticléricale, et certains penseurs du Rite Ecossais, qui le déplorent, voudraient, d'une part, rendre à la franc-maçonnerie son caractère de société de pensée désintéressée, et d'autre part lui faire conclure avec l'Eglise catholique une alliance offensive et défensive qui serait dirigée contre le Communisme terroriste regardé avec raison comme le grand ennemi de la civilisation. Et cette démarche bien intentionnée provoque quelques réflexions.

La première, c'est qu'avant de s'occuper des autres, les francs-maçons feraient bien de s'occuper d'eux-mêmes. La franc-maçonnerie, depuis qu'elle joue un rôle appréciable en politique chez nous, c'est-à-dire depuis soixante ans, a toujours eu une attitude non seulement anticléricale, mais encore anticonservatrice, antitraditionnelle, antilibérale, antimodérée; elle a toujours lié partie avec les partis extrêmes ou extrémisants : Pas de péril à gauche! a été sa devise constante, et c'est à elle que nous devons ce glissement continu qui a fait se succéder les opportunistes aux centre-gauche, les radicaux aux opportunistes, les radicaux-socialistes aux radicaux et les socialistes-communistes aux radicaux-socialistes. Donc, que MM. les F.-M. commencent! qu'ils deviennent de bons républicains, loyaux et sincères observateurs de la devise *Liberté, Egalité, Fraternité,* et on pourra les écouter; jusque-là il est impossible de ne pas les regarder comme de dangereux pionniers de l'esprit révolutionnaire enclins à toutes les violences de sectarisme.

La seconde, c'est que les francs-maçons qui veulent se livrer à des recherches de pensée désintéressée, philosophique ou philanthropique, n'ont qu'à le faire sans s'affubler de titres ridicules et d'oripeaux grotesques, sans user d'un jargon bouffon, sans se plier à des rites humiliants, et surtout sans s'entourer d'un secret qui ne saurait être approuvé par quelqu'un ayant le sens de la dignité et de la loyauté. M. Lantoine donne, page 103, un condensé du Code maçonnique qui est tout à fait louable, étant une suite de préceptes éthiques et laïques, mais qui n'a vraiment pas besoin, pour qu'on l'observe, de tout un attirail de mots biscornus et d'initiales suivis de points en triangle.

La troisième, c'est que l'Eglise catholique, et même l'Eglise chrétienne sous toutes ses formes confessionnelles, ne s'est jamais considérée comme une organisation politico-sociale, destinée à lutter contre les fléaux de l'histoire terrestre. Elle s'est entendue avec les Barbares du V^e^ siècle comme elle s'entendra, quand ils le voudront, avec ceux du XX^e^, et chez eux tous n'a condamné que les atrocités et les férocités. Les bonnes gens qui vont, de temps en temps, proposer une alliance au Pape, comme Auguste Comte en son temps, comme Albert

Lantoine maintenant, sont gens qui ne savent pas ce que c'est que l'Eglise, ce que c'est que le Christianisme, lequel est avant tout et même uniquement une théologie. Et qu'une théologie engendre une sociologie, c'est possible et même certain, mais les deux choses diffèrent essentiellement.

Maintenant pourquoi l'Eglise a-t-elle pris dès le début une attitude défavorable à la franc-maçonnerie (Encyclique *De Eminenti*, du 26 avril 1738, de Clément XII), c'est tout simplement parce que le déisme religieux des loges n'était pas chrétien, et que le Christianisme, lui, est chrétien, c'est l'évidence; les francs-maçons ne sont pas mal vus dans les pays protestants, parce que les protestants n'admettent pas forcément la divinité de Jésus-Christ et qu'alors une entente peut s'établir entre eux et les maçons; mais les catholiques, qui admettent cette divinité, ne peuvent que condamner ceux des maçons qui ne l'admettent pas (tous, je crois); et c'est encore parce que l'Eglise, qui a toujours été exotérique, ne peut pas admettre des églises ésotériques (gnostiques jadis, occultistes ou maçonniques aujourd'hui); et c'est enfin parce que l'Eglise s'est toujours, quoi qu'on dise, tenue à l'écart des réalisations politico-sociales qui ne sont pour elles que des conséquences lointaines « Mon royaume n'est pas de ce monde » alors que pour les loges ce sont des importances de premier plan.

Donc, tout en rendant justice aux excellentes intentions d'Albert Lantoine, il faut bien se rendre compte que son initiative, comme celle jadis d'Auguste Comte, ne peut pas avoir d'effet. On sait que George Dumas trouva un jour sur les quais l'exemplaire *non coupé* du livre que Comte avait adressé au général des Jésuites pour lui proposer son alliance; ce simple détail est suggestif et décisif.

Les personnes que ces questions intéressent liront avec fruit le livre de MM. Jean Marquès-Rivière et William Henry : **Les Grands secrets de la F.-M.,** qui montrent, d'accord avec Albert Lantoine d'ailleurs, que la Franc-maçonnerie ne se rattache nullement aux ouvriers d'Hiram, constructeurs du Temple de Salomon, ni même aux Templiers de Jacques de Molay, et que seuls des maniaques du symbolisme, comme M. Oswald Wirth, peuvent s'efforcer de la rattacher à toutes les rêveries gnostiques, théosophiques, brahmaniques, etc. La

véritable franc-maçonnerie, née en Angleterre et en Ecosse, pays où les corporations d'ouvriers, et parmi ceux-ci de maçons, avaient continué à exister, au commencement du XVIII^e siècle, avec Desaguliers et Anderson, a été, au début, une simple association de philanthropie religiosâtre qui a tiré son premier succès de son caractère secret (c'est si amusant de jouer à cache-cache!) peut-être de son caractère réacteur (restauration des Stuarts) sûrement de son caractère confraternel (quel plaisir, surtout en France, pour les bourgeois de frayer avec les nobles!) aussi de son caractère frondeur, et réformateur, et libre penseur, et tout cela était en somme acceptable (sauf le secret et le rituel pour les raisons déjà dites) mais est devenu inadmissible quand, sous l'action des circonstances, la F.-M. est devenue, chez nous, à partir du 16 mai 1877, une machine de guerre non seulement contre le religiosisme, mais encore contre le libéralisme, en attendant de devenir une auxiliaire du révolutionnarisme.

Le livre de M. Francisque Gay, **Dans les flammes et dans le sang,** avec pour sous-titre *Les crimes contre les églises et les prêtres en Espagne,* est ici d'autant plus à consulter que l'auteur, vis-à-vis du communisme, serait plutôt sympathisant. L'effroyable déchaînement d'horreurs que nous voyons *tra los montes* ne peut pas être strictement rattaché à la F.-M., puisque beaucoup de nationaux lui appartiennent, mais encore plus de gouvernementaux en font partie, et en somme, là-bas comme chez nous, les loges, par crainte de ce qu'elles appellent sottement le fascisme, ont toujours fait le jeu des partis extrêmes et favorisé l'arrivée au pouvoir des extrémistes, et ce n'est pas, je le crains, l'action de ces deux confrères bien intentionnés, MM. Wirth et Lantoine, qui pourra y changer quelque chose; la franc-maçonnerie étant une société secrète d'ordre politique révolutionnaire, on comprend les Etats civilisés qui, comme tout dernièrement la Roumanie, l'ont interdite chez eux. Qu'elle redevienne une simple société de pensée, sans arrière-idée jacobine, sans secrets ténébreux et sans rites ridicules, et on aura plaisir à ne pas lui contester sa liberté d'existence.

MÉMENTO. — **Edouard Dolléans :** *Histoire du mouvement ou-*

*vrier, 1830-1871*, Armand Colin. Cette histoire est écrite dans un esprit très favorable aux révolutionnaires; elle enchantera donc ceux-ci, comme elle déplaira aux autres. — Denis de Rougemont : *Penser avec les mains*, Albin Michel. Ce titre biscornu symbolise l'union des intellectuels et des prolétaires. Et certes cette union cordiale est bien souhaitable; il y a quelque quarante ans que pour ma part je fondai avec Georges Deherme la première université populaire, mais certains voudraient une union bien différente, et que les gens instruits se fassent les servants des politiciens du prolétariat bolcheviste et terroriste : ceci est tout autre chose. — Jean-Richard Bloch : *Naissance d'une culture*, Rieder. L'auteur déclare que son horreur de la violence, si grande, profonde et sincère soit-elle, disparaîtrait s'il s'agissait de protéger le berceau de la nouvelle humanité qu'il souhaite... Montaigne dirait certainement ici : C'est mettre ses conjectures à bien haut prix... — Ugo Fiorentino : *Essai sur le Mariage*, Fernand Aubin. Il n'est pas fréquent de lire un éloge de la chasteté comme celui auquel se livre l'auteur. Je passe ici le livre à Saint-Alban pour voir ce qu'il en dira. — René Savatier : *Le Droit, l'amour et la liberté*, Pichon et Durand-Auzias. Trois choses qui ne sont pas toujours d'accord, c'est pourquoi il est bon que les juristes se mettent à la besogne : dynamisme du divorce, puissance maritale, union libre, poursuite de l'amant, que de problèmes! On ne les étudiera pas avec un meilleur guide que l'auteur, professeur à la faculté de droit de Poitiers. — Yvonne Netteer : *Plaidoyer pour la femme française*, Gallimard. L'autrice demande que la femme vote; la Chambre a approuvé à l'unanimité la proposition Louis Marin en ce sens, 30 juillet 1936, il ne reste plus qu'à décider le Sénat à en faire autant, mais jusqu'ici le Sénat a toujours refusé; elle demande également que soit relevée la misérable condition juridique de la femme, mais la communauté légale, pour ne prendre que cet exemple, ne « misérabilise » pas trop le sort de la femme; voilà un poète qui gagne un million avec ses vers — ça se voit tous les jours, n'est-ce pas? — la femme a droit à un demi-million. « J'en connais de plus misérables » comme disait jadis justement un autre poète. — Henri Minot : *Un programme réconciliateur proposé par Jacques Maritain. Mémoire pour prôner sa mise en pratique*, Editions Labergerie. Avec pour épigraphe ce mot de Jean Jaurès : « Si je n'étais socialiste je serais catholique romain », ce qui n'est peut-être à l'éloge ni du catholicisme romain ni du socialisme ni de Jean Jaurès. Louons du moins le docteur Henri Minot d'archaïser savoureusement son style. Ah! s'il pouvait remettre en circulation le mot *ains* qui nous fait tant

défaut; il y a des phrases où l'on voudrait mettre des mais sans fin à la queue leu leu, alors tantôt *mais* tantôt *ains*, ce serait parfait et ça apprendrait à beaucoup que *ains* ne signifiait pas *ainsi*. — Aimé Didier : *Quatre vérités en vadrouille*, Imprimerie toulonnaise, 10, rue Truguet, Toulon. Avec une autre épigraphe, plus spirituelle, de Mark Twain : « Il n'est jamais trop tard pour bien faire; donc inutile de se presser. » Livre très amusant et que je regrette de ne pouvoir que citer. Seulement quelles sont les quatre vérités en vadrouille? On ferme le livre enchanté, mais navré de ne pas le savoir. Puisque l'auteur s'intitule chômeur intermittent, qu'il profite de son prochain chômage pour ajouter à son volume un résumé les explicitant. — *La Rénovation française*, 2, avenue de l'Opéra, donne dans son numéro de mars une conférence de M. Louis Baudin, professeur à la Faculté de droit de Paris sur l'évolution de la Russie, qui s'éloigne de plus en plus du communisme, tout en gardant d'ailleurs la tyrannie esclavagiste, avec travaux forcés et camp de concentration, sans parler des procès politiques avec exécutions capitales. — *L'Espoir français*, 38, rue de Liége, a donné dans son numéro du 26 février une *Histoire de la Révolution espagnole* qui devrait être lue par tous les gens soucieux de juste connaissance; la croisade contre les Maures a duré plusieurs siècles, la croisade contre les Barbares communistes et anarchistes durera moins longtemps. Cet hebdomadaire annonce dans le numéro suivant, 5 mars, qu'il donne en prime à ses abonnés un volume, *Au pays des leviers de commande*, dont il ne m'appartient pas de faire l'éloge, mais qui contient, je peux alors le dire, les remèdes à tous les maux politiques dont nous souffrons. Que nos lois constitutionnelles soient modifiées comme il y est dit, et tout ira pour le mieux, Madame la Marquise!

HENRI MAZEL.

## *SCIENCE FINANCIÈRE*

Gaëtan Pirou : *La Monnaie française depuis la guerre;* Librairie du recueil Sirey. — L. Trotabas : *Les Finances publiques et les impôts de la France*, Armand Colin.

Comme l'écrit très justement M. Gaëtan Pirou dans son petit livre intitulé **La Monnaie française depuis la guerre** — où l'on trouve le texte de trois conférences données à l'Université technique de Lisbonne — pour comprendre en quels termes se pose, à l'heure actuelle, le problème monétaire français, il est indispensable de retracer les vicissitudes que le franc a connues depuis 1914. Les difficultés d'aujourd'hui, en effet,

sont liées à la liquidation de la guerre et c'est seulement en remontant aux origines de ces difficultés et en indiquant de quelle manière a été réalisé en France le financement des dépenses de guerre qu'il est possible d'expliquer la situation actuelle.

L'opinion courante parmi les économistes et les financiers d'avant-guerre était celle-ci : les hostilités seront courtes. La guerre, en effet, oblige les Etats à engager des dépenses formidables et immédiates. En France, par exemple, les dépenses ont atteint 40 milliards par année. Or, il n'y a pour un Etat que deux moyens de couvrir ses dépenses : l'impôt et l'emprunt. L'impôt, avant la guerre, fournissait en moyenne un rendement de 4 à 5 milliards et cette charge était considérée par les contribuables comme très lourde. On pouvait envisager que l'Etat, en raison de la guerre, augmentât les impôts, mais il ne pouvait les augmenter raisonnablement de plus du double. Quant à l'emprunt, il ne peut pas dépasser en une année, au maximum, la partie des revenus des individus non consacrée à leurs dépenses de consommation. Un particulier, qui gagne 10.000 francs par an et qui affecte à ses dépenses de consommation 6.000 francs, ne peut fournir à l'emprunt plus de 4.000 francs en admettant qu'il y affecte la totalité de ses fonds disponibles. Avant la guerre les statisticiens évaluaient cette somme disponible à 5 ou 6 milliards pour la France. Supposons donc l'Etat tirant le maximum possible des impôts et des emprunts, nous arrivons à une dizaine de milliards, soit le quart de ce que l'Etat a effectivement dépensé. Cependant, ni la France, ni aucun des belligérants n'ont été arrêtés dans la guerre par des motifs financiers. Le financement de la guerre a été rendu possible dans tous les pays par l'inflation. Mais, comme le fait remarquer M. Gaëtan Pirou, l'inflation a pris des formes techniques différentes, suivant qu'il s'est agi de pays comme la France, dont la circulation normale est à base de billets de banque, ou de pays comme l'Angleterre, dont les règlements se font normalement par chèques, virements et compensations.

En France, l'instrument initial du financement de la guerre fut le recours de l'Etat à la Banque de France. En juillet 1914, le Gouvernement fit savoir à la Banque qu'il avait l'intention

de demander l'exécution de la convention du 3 novembre 1911 qui était demeurée secrète. La Banque faisait à l'Etat une avance de 2.900 millions. En échange de cette avance, la loi du 5 août 1914 édictait le cours forcé du billet de banque et, d'autre part, il accordait un relèvement du maximum d'émission. Le chiffre en était porté de 6.800 millions à 12 milliards. Grâce à ces avances, l'Etat a pu payer ses fournisseurs, ses soldats. Mais si le montant des signes monétaires s'élevait à mesure que la Banque livrait des billets que l'Etat lançait dans la circulation, le stock des marchandises n'augmentait pas. Cela eut pour conséquence la hausse générale et progressive des prix. Ces changements dans l'échelle des valeurs vinrent rendre faux les calculs établis avant guerre. Les revenus devenant plus élevés en valeur nominale, l'Etat put, sur ces revenus, prélever par l'impôt et par l'emprunt des sommes beaucoup plus fortes. En fait les gouvernements, pour ne pas rendre la guerre impopulaire, demandèrent peu à l'impôt et beaucoup à l'emprunt. Il s'établit ainsi un circuit. La Banque de France remet à l'Etat des billets; l'Etat les lance dans la circulation en les donnant à ses créanciers; puis par les souscriptions aux bons de la défense nationale, l'Etat reprend une partie de ces billets. Il les donne de nouveau à ses fournisseurs en paiement de leurs créances. Ceux-ci les rendent de nouveau à l'Etat en souscrivant des bons de la défense nationale. Grâce à ce mécanisme, dit M. Gaëtan Pirou, l'ensemble formidable des dépenses de guerre a pu être couvert, en somme, sans difficultés. Enfin quatre emprunts de consolidation ont permis de transformer une partie appréciable des bons de la défense nationale en emprunt à long terme et de reporter dans l'avenir la solution définitive du problème de la liquidation financière de la guerre.

En Angleterre, le problème fut résolu, non par une inflation de monnaie, mais par une inflation de crédit. Tandis qu'en France, l'instrument essentiel des échanges est le billet de banque, en Angleterre, les règlements se font par chèques, virements et compensations. Quand l'Etat britannique, dit notre auteur, eut besoin d'argent pour couvrir ses dépenses de guerre, il s'adressa soit aux banques, soit au public. Aux

banques il demanda l'autorisation de tirer sur elle des chèques. Aux particuliers, il demanda de bien vouloir souscrire à ses emprunts. Mais ce n'est pas en monnaie que les souscriptions furent effectuées. Le client demandait à sa banque de bien vouloir augmenter le montant de la somme qu'il pouvait tirer sur elle par chèque. La banque acceptait et cela permettait aux particuliers de fournir à l'Etat britannique l'aide qu'il sollicitait d'eux. Tout s'est soldé de cette manière et sans que la banque d'Angleterre ait eu besoin d'émettre des billets, puisque les règlements se faisaient sans monnaie. Il n'en est pas moins vrai qu'il y avait accroissement du pouvoir d'achat de l'Etat et des particuliers sans accroissement corrélatif des marchandises, c'est-à-dire qu'il y eut en Angleterre comme en France inflation. Mais, comme l'écrit M. Gaëtan Pirou, si l'inflation permet de faire face à des besoins imprévus et immédiats, elle ne réalise pas de miracle. Elle recule simplement les difficultés.

C'est le long effort qui a été accompli de 1918 à 1928 qui fait l'objet de la seconde partie du livre de M. Gaëtan Pirou. Il y a là une des études les plus claires et les plus vivantes qui aient été écrites sur ces questions et l'on s'explique aisément, quand on a fermé le livre, l'autorité qu'exerce sur ses jeunes élèves de l'Ecole de Droit M. Gaëtan Pirou.

§

Professeur, lui aussi, des Facultés de Droit, M. Louis Trotabas, donne, dans la petite collection Armand Colin, un ouvrage sur **Les Finances publiques et les Impôts de la France.** Comme il le dit fort bien, c'est zone escarpée et de haute montagne où il est regrettable que les demi-habiles s'aventurent. Dans les conditions de la vie moderne, avec toutes ses formes de propagande, avec le jeu de la presse, des partis, des passions, et l'abandon aussi du sérieux et du vrai savoir, la grande masse du pays risque de suivre par de mauvais chemins les charlatans. Renvoyons-les au livre de M. Trotabas, s'ils ont, mais cela est douteux, le désir de s'instruire.

LOUIS CARIO.

## ETHNOGRAPHIE

Maurice Leenhardt : *Vocabulaire et grammaire de la langue Houaïlou,* Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie de Paris, t. X, 1935, 4°, 414 p. — Gaden : *Vie d'El Hadj Omar, quacida en poular, ibidem,* t. XXI, XXI, 288 p. — Jean Cuisinier : *Danses magiques de Kelantan, ibidem,* 1936, 206 p. — Marcel Cohen : *Traité de langue amharique, Abyssinie, ibidem,* t. XXIV, 1936, 444 p. et tableaux. — J. D. Unwin : *Sex and Culture,* Oxford University Press, gr. 8° de 676 pages. — Edward Westermarck : *The Future of Marriage in Western Civilization,* Londres, Macmillan, 8°, 281 p. — Richard Thurnwald : *Economics in primitive communities,* International Institute of African Languages and Culture, 8°, 314 p. — Dr George Montandon : *L'Ethnie française,* Payot, 8°, 239 p. ill.

C'est un fait frappant que plus les publications de l'Institut d'Ethnologie augmentent en nombre, plus de nouveau la linguistique prend le dessus sur l'ethnographie descriptive ou l'ethnologie générale, ou la sociologie des peuples dits primitifs. J'ignore si la chose est due à la raréfaction des observateurs, ou à une tendance personnelle des directeurs de la collection. En tout cas, des quatre volumes annoncés au sommaire, seul celui de Cuisinier sur les **Danses magiques de Kelantan** correspond à peu près à ce que nous estimions être, en notre jeune temps, de la vraie ethnographie. Ce volume, consacré d'ailleurs à un sujet plus large que ne l'indique le titre, est le bienvenu. Non seulement la danse joue dans tous les pays un rôle biologique fondamental; mais dans la Malaisie et l'Indonésie, elle a conservé des caractères dont quelques peintures préhistoriques pyrénéennes prouvent la très haute antiquité.

Les divers éléments rythmiques sont analysés avec le plus grand soin; les interprétations paraissent correctes dans la mesure où un Européen peut se mettre dans la peau d'un Asiatique; et les à-côtés de ces danses, ou si l'on veut leur sens social, sont bien exposés. Mais ceci ne veut pas dire qu'il n'y a pas de documents descriptifs utilisables par l'ethnographe dans les trois autres volumes. Même un travail de linguistique pure comme celui de Marcel Cohen sur la **Langue amharique** (devenue célèbre grâce à Mussolini) fournit des données qu'il s'agit d'incorporer dans la science sociologique générale; le langage n'est en somme que le pis-aller expressif du monde sensoriel et affectif; sous les formes diverses, c'est à nous à voir comment les constantes psychiques

collectives se manifestent par des variantes chantées, parlées, hurlées, grognées; et ce travail ne peut plus être entrepris de nos jours que si on possède un corpus vraiment universel de détails précis.

Plus riches encore sont les vocabulaires si, comme c'est le cas avec celui de Leenhardt, chaque mot est accompagné de commentaires descriptifs. Son traité est de premier ordre; bien mieux il révolutionne l'opinion qu'on se faisait des langues océaniennes puisqu'il a fallu inventer des graphiques pour donner une idée de ce qu'on ne saurait autrement appeler que des tons, comme en suédois, en annamite et cambodgien, etc. (Cf. les dessins p. 9). La découverte est d'importance; elle vient en faveur de certaines théories d'apparentement non seulement des langues mais aussi des civilisations océaniennes avec celles de l'Indochine et, par intermédiaires, de l'Indonésie. Quant au commentaire des mots, il est de premier ordre; il est possible d'en extraire une monographie descriptive à peu près complète.

On peut en dire autant, du moins pour certaines catégories de faits militaires et sociaux, des notes que Gaden a jugé bon d'annexer à sa traduction d'une sorte d'épopée historique poular (peul, ou foulbé). On a là une résurrection directe de mœurs féodales et évangéliques (musulmanes) qu'on doit comparer à nos chansons de geste ou aux sagas scandinaves pour la laisser dans son milieu original; par moments aussi on a une impression de *Légende dorée;* car des propagandistes de l'Islam sont devenus des saints locaux. Ce qui trompe d'abord, c'est le décalage entre la primitivité des attitudes et la date des événements. Mais Gaden, qui est l'un de nos grand africanistes, a senti la connexité mentale; et il la rend très franchement, selon le rythme épique vrai.

§

Les ouvrages dont je vais parler maintenant ne sont pas des monographies locales, mais des traités généraux dont la tendance est essentiellement généralisatrice, soit que comme Unwin on considère les phénomènes sociaux par rapport à la **Sexualité** au sens biologique; ou au sens social en tant qu'union permanente comme Westermarck dans son **Avenir**

**du mariage;** soit par rapport au fait anthropologique physique comme Montandon dans son **Ethnie française** et Buyssens dans son ouvrage sur les **Trois races de l'Europe,** ou enfin comme Thurnwald du point de vue de la **Vie économique dans les sociétés primitives.**

Je dirai dès le début que le livre de Buyssens n'apporte pas grand chose de nouveau : il est basé pour la préhistoire sur Boule et Breuil; pour l'Europe et l'Asie sur Deniker, et bien d'autres; enfin pour l'anthropologie générale sur le livre de Pittard dont on a montré ici le souci de ne pas conclure entre les contradictoires apparentes.

Par contre Westermarck, Thurnwald et Montandon sont de vrais savants, qui ont fait des explorations directes, étudié personnellement les variations locales, le premier au Maroc, le deuxième en Océanie, le troisième en Sibérie. Ce contact avec les sauvages vivants lointains, dont les sauvages européens de Paris, Berlin, Londres et d'ailleurs ne diffèrent pas tant qu'on croit, et moins encore les sauvages de nos campagnes, a déterminé chez ces trois auteurs une grande largeur d'idées dans l'appréciation des phénomènes sociaux; pour Unwin, le problème était plus simple, car notre sexualité prétendue civilisée ne diffère que peu de la primitive, par sa tendance esthétique seulement. C'est Unwin qui est le plus érudit; ses notes en témoignent, mais plus encore ses discussions dans le texte: il a analysé les documents fournis par près d'un millier d'explorateurs depuis cent ans. L'ouvrage est fondamental, il sera bon de le lire après un autre livre de lui, *Sexual regulations and human behaviour*. L'ensemble situe nettement la sexualité, mieux que n'avaient fait divers auteurs allemands, dans la série des actions et réactions sociales normales.

Westermarck me paraît pessimiste; il ne croit pas que la forme de mariage et de divorce actuellement en usage puisse subsister longtemps dans nos civilisations. Mais chacun sait combien facilement on met du vin nouveau dans de vieilles outres. Il a vu ceci de près au Maroc. Certes, il faut reconnaître avec lui que la sexualité est en dehors de la morale. Et que la morale est volontiers assimilée à l'administration dite gouvernement. Enfin, que ceux qui font l'amour

ne tiennent pas à une étiquette ou à une autre. Mais là n'est pas le nœud du problème, si je puis dire : le nœud, c'est le sort de l'enfant, et la résistance de l'individu à la collectivisation, sous une forme ou une autre. Ce qui nous ramène aux lois biologiques de l'espèce humaine, théoriquement libre. J'admets que le mariage selon la définition romaine disparaîtra; on remplacera le mot par union, ou par consortium, ou par conjungo temporaire. Ou, comme les acteurs d'Hollywood, on se mariera quarante fois légalement. Mais la chose qu'aucune société ne pourra abolir, c'est la garantie d'une survie des enfants, ne serait-ce que pour en faire des soldats et des infirmières militarisées.

Ce problème se pose partout : la vie de l'individu, la persistance de la nation. Thurnwald a admirablement montré par quels procédés, dans des conditions externes très variées, les primitifs se défendent contre la privation et la mort. Sa monographie est un vrai chef-d'œuvre. La résistance est examinée tour à tour selon les techniques, l'élevage, l'agriculture, le commerce, la main-d'œuvre (esclave ou libre), les modes de la propriété. Les prétendus primitifs ont fait déjà toutes les expériences possibles, y compris la communiste; le machinisme moderne ne change rien aux principes de production et d'usage. Ainsi le livre de Thurnwald est actuel, au sens précis du mot.

Plus encore l'est celui de Montandon sur l'**Ethnie française**, terme employé à dessein pour éviter les mots de race, nation, nationalité; le malheur est que sa carte différencie les Français d'après la langue; et que ses photos représentent surtout des hommes politiques dont les ascendances sont complexes. J'aurais préféré la tête de paysans dont on sait qu'ils viennent d'ancêtres localisés dans un hameau depuis trente ou quarante générations, sans mélange. On apprendra sans doute avec plaisir que le député Archimbaud est du type alpino-laponoïde; il devrait être député de Rennes, dans ces conditions. Montandon est tellement systématique que parfois on perd pied.

De tous les ouvrages sur la constitution anthropologique de la France, c'est le meilleur; on pourra contrôler les détails grâce à ses bonnes bibliographies. Mais on fera bien de se

défier des petites cartes à hachures de type ancien, où un millimètre représente cent kilomètres : l'auto nous a habitués à être plus exigeants pour les distances.

Sachez, si ça peut vous faire plaisir, que je suis du type dinarique, selon Deniker. Mais peut-être Montandon me classerait-il ailleurs. Ceci pour vous consoler au cas où vous ne pourriez pas trouver dans ce livre votre signalement somatique.

A. VAN GENNEP.

## *LITTÉRATURE EXOTIQUE ET QUESTIONS COLONIALES*

Christian de Caters : *Visages du Japon* (Calmann-Lévy, édit.). — Puisné-Landais : *La Grande Peur de Kong Sinn Fat* (Grasset). — Maurice Dekobra : *Le Fou de Bassan* (Baudinière, édit.). — Léo Frobenius : *Histoire de la Civilisation Africaine*, traduit par Dr H. Back et D. Ermont (Gallimard). — Dr Stéphen-Chauvet : *La Médecine chez les peuples primitifs* (Librairie Maloine). — Charles de La Roncière : *Le père de la Louisiane, Cavelier de La Salle* (Mame). — H. Adolphe Lara : *Contribution de la Guadeloupe à la Pensée Française* (Editions Jean Crès). — Paul Morand : *Les Extravagants* (Gallimard). — Pierre Lagarde : *Poison* (La Technique du Livre). — Odette du Puigaudeau : *La grande foire des dattes* (Plon). — Daniel Marquis-Sébie : *Cieux africains* (Plaza, Oran). — Marius-Ary Leblond : *Antilles* (Jean Crès).

Si l'on veut bien connaître la filiation raciale de nos colonies d'Annam, de Cochinchine et du Tonkin, il faut les étudier extrinsèquement à travers le prisme du Japon et le grossissement de la Chine, leur mère ou plutôt leur aïeule. La race annamite procède des fils de Han, cela de millénaire en millénaire. Nous allons donc savoir, par le remarquable livre de M. Christian de Caters, ce qu'est aujourd'hui l'Empire du Soleil Levant, de l'éventail mièvre aux puissantes cheminées d'usines, ce que sont ses répercussions immédiates sur Nankin, Pékin, notre Indochine, bref tout le reste de l'Extrême-Orient; nous n'ignorerons rien, grâce à cet ouvrage si documenté, des émancipations et des convulsions actuelles chez ces divers peuples jaunes, à commencer par nos mandarins et nos lettrés de Saïgon, de Hué et d'Hanoï qui ne cessent d'avoir les yeux fixés sur l'archipel nippon. En Asie, *tout s'enchaîne*, Chine hermétique, mais qui s'éveille, Japon ouvert, souriant mais fort, Corée japonisée, Mandchoukouo... discipliné. Autant de répercussions immédiates, ou à retardement, sur notre Indochine. A propos du mirage « céleste », M. de Caters, grand voyageur, esprit perspicace, indépendant, n'écrit-il pas avec sagacité :

« Mandchourie et Mongolie sont les Balkans d'Extrême-Orient. Comme l'Europe s'est partagé l'héritage de « l'Homme malade », nous nous efforçons de sauver celui des empereurs de Chine. Nous avions combattu les Russes en 1904-1905, parce qu'ils prétendaient affirmer leur suprématie dans ces provinces chinoises; en 1933, nous nous sommes battus avec les Chinois parce qu'ils étaient incapables de maintenir l'ordre, et laissaient molester nos ressortissants. Et ainsi naquit « l'état indépendant » du Mandchoukouo. Les Japonais affirment que c'est, pour les Chinois, une province extérieure, une marche frontière. Depuis qu'ils y sont, ils ont accompli, les plus hostiles le reconnaîtraient, un magnifique effort de *colonisation*. Le pays est tranquille, presque complètement débarrassé de l'horrible fléau du brigandage. La monnaie, qui avait rejoint le mark d'après-guerre, est stabilisée. Des usines se développent. La future capitale, Hsinking, est en voie de construction, selon un plan de cinq ans, avec une superficie de vingt kilomètres carrés, la possibilité de recevoir un demi-million d'habitants, des adductions d'eau, l'électricité, des stades, des écoles, des hôpitaux... Tel est le gros de l'œuvre des Japonais en Mandchoukouo. »

Et l'écrivain de **Visages du Japon** d'ajouter, en journaliste de grand style du « Jour », ce simple, lumineux et irréfutable commentaire :

Belliqueux? Non. Complexe. Epris à la fois de paix, de futilité et d'héroïsme, dans les masses; épris d'héroïsme et de conquête dans certaines classes dirigeantes, comme dans un parti militariste aux enthousiasmes excessifs.

C'est l'antithèse, le sentiment opposé qui se fait jour dans **La grande peur de Kong Sinn Fat,** étrange et saisissant roman de M. Puisné Landais (librairie Grasset). L'action se passe en 1878 : elle nous guide à travers des rues grouillantes de Célestes, de crasse, de misère, de mystère et d'humanité, aux temps de l'impératrice Tseu-Hi. (Notez que l'auteur a vécu dix-huit ans en Extrême-Orient, ce qui n'est pas rien.) Ce long séjour lui permet donc de se glisser, si j'ose dire, dans la peau d'un jeune étudiant jaune, disciple et ami du lettré et académicien Kin Tchan. Joute exotique de philoso-

phie, de belles manières, d'amour délicat, de cuisine et de poésie, qui rappelle parfois le charme et l'afféterie des délicieux (et parfois licencieux) contes chinois de Lucie Paul Margueritte. Mais M. Puisné Landais — qui s'est fait l'âme paradoxale, amène et douce d'un interprète mandarinal de là-bas — y ajoute je ne sais quelle exacte et railleuse documentation locale. Bien entendu, à côté de la politesse puérile et de l'amour raffiné, revient sans cesse, en *leit-motiv*, le double thème du culte ancestral et de l'hérédité mâle. En vérité, si l'on veut apprendre quelque chose de neuf et d'original, il faut lire ce roman exotique, curieux, plein de saveur. D'autre part, dans le genre action attachante et humour cosmopolite qui lui a valu tant de succès chez le grand public, **Le Fou de Bassan** (Baudinière), roman de M. Maurice Dekobra — qui, sans avoir l'air d'y toucher, connaît si bien son Asie — retiendra certainement aussi l'attention des amateurs d'hallucinations exotiques. Une mère venge « à la chinoise » la mort tragique de son fils, torturé dans les geôles soviétiques. Dekobra ne s'est jamais beaucoup préoccupé d'*ennuyer* « savamment » ; aussi n'a-t-il jamais conquis la faveur des chapelles, des coteries, bref du petit public. Il n'empêche que ce globe-trotter romancier possède à merveille son Orient et son Extrême-Orient. *Le Fou de Bassan* en est la preuve : c'est un de ses livres les plus exacts au point de vue ambiance, et les plus creusés, au point de vue psychologie.

S'il nous est permis, sans transition, de passer du plaisant au sévère, nous transporterons nos lecteurs en Afrique coloniale noire, avec cette bible ethnographique de l'Allemand Léo Frobenius, **Histoire de la Civilisation Africaine,** excellemment traduite en français par le Dr. H. Back et M. Ermont. Ce fort volume (Gallimard) qui comporte 51 cartes et 160 planches d'héliogravure en hors-texte, nous retrace le tableau des migrations nègres et du *chamanisme.* L'édifice ethnique y dépasse toute imagination. Le respect s'y mêle à l'émotion, en ce qui concerne la nécessité de poser non seulement l'histoire des races africaines, mais encore les principes d'une histoire morphologique de la civilisation : gravures rupestres de l'atlas saharien, peintures de Bandiagara

(Soudan occidental), bas-reliefs du désert de Nubie, danses de Dakar et du Cameroun, masques de Mossi (A. O. F.), idoles de la Guinée française, terres cuites et bronzes du Bénin, bois sculptés congolais, architectures du Togo, tombeaux nigériens et rhodésiens. Ce massif ouvrage offre le même intérêt anthropologique que celui (préhistoire médicale) de notre éminent compatriote le docteur Stéphen-Chauvet (librairie Maloine), et qui traite de **La Médecine chez les peuples primitifs.** Nous y trouvons les traces d'une mystique déroutante, d'un indiscutable occultisme africain, voire d'une troublante magie noire. Les Pères Blancs de l'Ouganda y documentent notre savant auteur sur certaines étranges pratiques de fétichisme, de thérapeutique et de thaumaturgie (parfois d'envoûtement déguisé). Bien surprenantes, en effet, ces populations du Gabon (Pahouins, Bakotas, Ossiégas) qui gardent pieusement les crânes de leurs ancêtres pour les interroger rituellement, après danses, incantations, sacrifices. Et le docteur Stéphen-Chauvet, élargissant sa thèse, de se demander si certains crânes à trépanation posthume néolithique n'ont pas eu, eux aussi, une destination analogue. Tout est à lire dans cet ouvrage qui pose, et souvent résout, bien des énigmes coloniales réputées indéchiffrables.

Un écrivain géographe, passé maître en l'art d'évoquer la geste française des grandes épopées maritimes d'antan, c'est M. Charles de La Roncière. Tout lettré sait que c'est grâce à son infatigable et discret labeur que le Département des Imprimés s'est tant développé, ces dernières années, à la Bibliothèque Nationale. Nous n'étonnerons personne en annonçant que cet érudit poursuit avec ferveur le cycle historique et passionnant de ses recherches sur la Grande Aventure des conquistadors de chez nous : Canada, Acadie, Louisiane, Floride française. Après avoir évoqué, au fil du Mississipi, la sainte et pacifique croisade du Jésuite Marquette et celle de son co-explorateur Louis Jolliet, M. de La Roncière quitte ce Meschacebé romantique de Chactas, d'Atala et des « bœufs sauvages », ce Mississipi aux crues cruelles et dévastatrices. Non pour remonter vers le Grand Nord qui lui est familier, mais pour s'attarder aux découvertes et exploits héroïques de **Cavelier de La Salle,** « père de la Louisiane » (Mame,

édit.). On y revit ses intrépides aventures, mal entouré puis lâchement assassiné le 19 mars 1867 par ses « gens » comme on disait, abattu à coups de pistolet par ses compatriotes Liotot et Duhaut sur la Rivière-aux-canots. Notre consolation est qu'il mourut entre les bras du Père Anastase Douay. « En tuant l'homme, conclut Charles de La Roncière, les assassins avaient tué la colonie. » Rien n'est plus vrai. Et plus loin :

Certes, les entreprises de Cavelier de La Salle avaient englouti des sommes énormes; elles avaient coûté 200.000 livres à sa famille; des dépenses considérables avaient été supportées par le roi, par le gouverneur comte de Frontenac, par des marchands de Québec, Montréal, Rouen et la Rochelle, presque sans espoir de retour. Mais en plantant notre pavillon sur les rives des lacs, des fleuves et de la mer, en édifiant des forts, Cavelier de La Salle avait agrandi le domaine de sa patrie. Ses randonnées immenses avaient englobé les Etats que baignent les lacs Ontario, Erié et Michigan, tous ceux qui bordent le Mississipi et le golfe du Mexique. Une quinzaine d'Etats, en 1937, peuvent commémorer sa mort tragique, il y a deux siècles et demi. En mémoire du découvreur, le nom de Lasalle n'a-t-il pas été donné à un village du Niagara, à une ville de l'Illinois et à un comté du Texas!

Lisez feu H. Adolphe Lara, brillant journaliste de Pointe-à-Pitre, et sa **Contribution de la Guadeloupe à la pensée française,** préfacée par Léon Hennique. M. Lara y rend hommage aux grands Guadeloupéens de notre histoire coloniale. Révélations inattendues et pittoresques : Guadeloupéen, Dugommier, le sauveur de Toulon; Guadeloupéen, Barbès, le « Bayard de la Démocratie »; Guadeloupéen, notre ancien généralissime H. de Lacroix, qui représenta la France à Berlin lors du mariage du kronprinz; Guadeloupéen, Léon Hennique, qui présida l'Académie Goncourt; Guadeloupéen, le chirurgien Le Dentu, le fameux urologiste; Guadeloupéen, Mermeix, l'historien de la Grande Guerre; Guadeloupéen, le général Lanrezac, dont les démêlés retentissants avec Joffre, en août 1914, firent couler tant d'encre; Guadeloupéen, notre Secrétaire général des Affaires étrangères, Alexis Léger... Voilà ce que savent sans aucun doute nos chers Gratien Candace, Henry Bérenger, sénateur et parrain de l'Ile d'Emeraude, mais qu'ignore une foule de Français. Sur chacun

de ceux-là, et sur beaucoup d'autres, H. Adolphe Lara abonde en détails précis et en savoureuses citations et anecdotes. Tous ceux qui s'intéressent à la France *totale* voudront posséder ce livre. Ouvrage publié sous le patronage du Comité du Tricentenaire du rattachement des Antilles à la France, et qui comble une lacune. Mais, dans cette captivante monographie, pourquoi avoir omis — en tant qu'*originaire* — le nom de Francis Jammes, le pur et illustre poète chrétien, rustique, géorgique, d'Hasparren (Basses-Pyrénées), très fier de son pédigrée antillais? Je connais assez Francis Jammes pour affirmer qu'il en aura du chagrin.

... Comment le banquier américain Silas Cursitor (un nom à la Jules Verne), sorte de « vieux Crésus égyptien assis au foyer d'un peuple libre », bataille et argumente pour ne pas être extradé du Caire, vous le saurez en lisant *Monsieur Zéro,* la seconde et ironique nouvelle des **Extravagants,** de Paul Morand (Gallimard) où le spirituel et incisif auteur de *Champions du Monde* et de *New-York* nous donne la « feuille de température » d'un failli yankee, non banqueroutier. Roman d'un grand financier malheureux, déclare Morand, d'un argentier qui « veut plaider devant le tribunal impartial de l'univers et gagner sa cause contre un Etat ». Somme toute, odyssée époumonnante, sarcastique et mouvementée d'un « Frégoli de la Finance », expulsé de partout... Car ce Silas Cursitor *morandesque* et *julesvernesque* est finalement moins à plaindre que le toxicomane Henri Chasel, triste héros de **Poison,** roman de Pierre Lagarde (Technique du Livre), mangeur de haschich, fumeur de *kief* indien... ou de *king* chinois. Mieux vaut jongler avec les dollars (même d'autrui) que sombrer, soi-même, sans recours dans les purgatoires artificiels.

On me pardonnera cette conclusion peu morale et bien pensante, mais je me pique de n'être ni affairiste ni intoxiqué. Et puis, circonstances atténuantes, il s'agit d'une nouvelle exotique de Paul Morand, d'un roman oriental de Pierre Lagarde, tous deux si pleins de talent!

Voilà une déchéance lamentable que vous ne trouverez certes pas dans **La grande Foire des Dattes** (Adrar mauritanien) d'Odette du Puigaudeau, l'intrépide voyageuse aux

pieds nus, évocatrice des pistes brûlantes du Tasiast et de l'Inchiri. Quelles énergiques et vivantes descriptions de ces vieux ksours, ombragés de palmiers, qui avoisinent le dangereux Rio-de-Oro espagnol!... Ce don de la couleur et surtout du dialogue arabe m'a également frappé chez *Myriem dans les palmes*, roman français d'un auteur sud-oranais de Colomb-Béchar, M. Mohammed Ould Cheikh, lequel manie heureusement notre langue et nous apprend bien des choses sur l'Islam amoureux...

**Cieux africains** est la contribution littéraire d'un statuaire de talent, colonial, le sculpteur Daniel Marquis-Sébie, familier des horizons variés de l'Ouest Africain — Sénégal, Soudan, Guinée, Dahomey — et féru de griots, autrement dit de féticheurs nègres. J'ai particulièrement goûté les pages qui ont trait au Niger, ce « ruban argenté » sur lequel, moi aussi, j'ai maintes fois navigué, sous le gouvernement général de M. Carde et sous celui, particulier, d'Henri Terrasson de Fougères, le regretté gouverneur du Soudan. Précieux sont, pour nous, les témoignages écrits d'artistes de la valeur plastique d'un Marquis-Sébie, dont ses préfaciers, Marius-Ary Leblond, ont justement loué l'apostolat « chez nos frères noirs, bien à tort appelés inférieurs », car « avec simplicité il dit leurs silences et récite leurs chants ».

...Certes, **Belles et fières Antilles**, le dernier essai colonial de mes éminents confrères amis Leblond (aussi bien Marius qu'Ary) « mérite plus d'une ligne ». Si tout n'était à lire et à relire dans ce recueil d'opportuns articles sur la Méditerranée antillaise, ce sont deux ou trois pages de critique exotique que je consacrerais à leur récent écrit. Mais mieux vaut pour vous lire et relire *Belles et fières Antilles!...* Illustrés de 16 reproductions photographiques et artistiques, ces articles réunis ne forment qu'un tout; ils s'enchaînent et donnent au lecteur l'impression qu'ils ont été conçus et écrits d'affilée. Par scrupule de prosateurs ailés, *très lus*, célèbres, donc « repérés », nos inséparables Ménechmes Leblond avouent loyalement le *recueil*, alors que tant d'autres, moins lus, eussent laissé planer le doute.. J'aime cette élégance qu'ont, seuls, les grands auteurs. Ces deux-là, de la phalange réunionnaise à qui nos Lettres passées, présentes et futures

doivent tant, se sont penchés affectueusement vers leurs cousines caraïbes *Karukéra* (Guadeloupe) et *Madinina* (Martinique) : ils en ont chanté les beautés, les découvreurs, les éducateurs, les émancipateurs, les administrateurs, les colons, les écrivains, les soldats, les savants, les poètes, les marins et les artistes, le patriotisme, le dynamisme économique et touristique, bref l'avenir. Nul témoignage de solidarité coloniale française n'apparaît plus noble, ni plus touchant, que celui de ces deux créoles de l'Océan Indien, embrassant leurs sœurs insulaires d'Amérique. C'est pourquoi vous vous délecterez en les lisant : leur volume est un florilège fraternel d'émotion et de fierté nationales d'outre-mer.

ROBERT CHAUVELOT.

## *LES REVUES*

*Le Front latin :* dernière lettre, derniers poèmes de Pierre de Nolhac. — *L'Ordre réel:* l'appauvrissement du sol est aux Etats-Unis une menace pour l'avenir de la race blanche. — *Cahiers du Sud:* poésie impressionniste de M. Malte-Stéphane Lothar. — *Esprit :* poème de M. Derrœder, vendeur. — *La Bouteille à la mer :* la critique et ses découvertes; un poème de M. Hugues Fouras. — Mémento.

**Le Front latin** (fév.-mars) a convié les admirateurs et les amis de Pierre de Nolhac à lui rendre un public hommage. Le poète, l'humaniste, l'administrateur, y sont à l'envi célébrés. Il mérita largement les éloges qu'on lui décerne ainsi, après les justes honneurs que lui valut son existence toute passée au service de la Beauté. M. Ch. Melchior-Bonnet, qui fut son secrétaire « pendant dix ans », rapporte de lui des traits admirables. Comme l'affaiblissement de sa vue gênait son travail, il accepta cette invalidité, disant : « Il était temps d'entrer un peu en solitude. J'écrirai des vers. » Il souhaitait de survivre dans la mémoire des hommes, par cette définition : « Il a été jusqu'au bout une flamme vivante. » « Trois jours avant sa fin », il appela M. Ch. Melchior-Bonnet qui le veillait, la nuit, et il lui dit :

— Il ne faut pas s'attrister. Je suis devant de grandes choses. La mort, j'y ai toujours pensé. Mes vers n'étaient pas un jeu de l'esprit. Redites-moi quelques vers de ma jeunesse, *ad mortem*. Ils m'aideront :

Toi qui, plus que la gloire, as cherché la lumière,
Le soleil éternel t'éblouira demain;

Va courageusement, pars dans ta foi première :
La Vérité vivante est au bout du chemin.

L'ancien et si remarquable conservateur du Palais de Versailles devait être reçu par la municipalité de cette ville qui lui était reconnaissante de sa féconde administration. La mort du poète empêcha cette cérémonie :

Quelques jours auparavant, M. Marcel Batilliat avait reçu la lettre suivante de Pierre de Nolhac s'excusant de ne pouvoir se rendre à Versailles. Nous la reproduisons ici car elle a été la dernière écrite par l'écrivain : elle montre que Versailles aura été, avec l'Italie, la suprême pensée de Nolhac :

« Mon cher ami,

« Rien ne m'a touché davantage, dans ma vie qui pourtant n'a pas manqué de quelques honneurs, que d'apprendre la délicate pensée de la municipalité de Versailles. Je suis attaché à cette ville, vous le savez, par les meilleurs souvenirs de ma vie, et il m'est doux de n'y être pas oublié.

« Mais voici plus de trois mois déjà que je ne sors plus et le médecin ne saurait envisager mon petit voyage avant les beaux jours de la bonne saison. La cérémonie ne peut-elle avoir lieu sans ma présence? C'est à vous d'... »

A cette lettre demeurée inachevée, et dont les derniers mots sont à peine visibles, M. Ch. Melchior-Bonnet, secrétaire de l'illustre écrivain, avait joint la note suivante :

« Hier soir, j'étais auprès de M. de Nolhac quand il vous écrivait cette lettre pour vous dire combien la pensée de la ville de Versailles l'avait touché. A ce moment, il s'est arrêté et m'a dit : « Comme je suis fatigué! », et il a eu une syncope qui inquiéta le docteur. Ce matin, après une nuit plus calme, il m'a dit : « Faites « porter la lettre pour Batilliat. » La voici donc, et vous y trouverez la marque de son attachement pour Versailles. »

Les deux poèmes qui suivent furent les suprêmes écrits poétiques de Pierre de Nolhac. Il les composa trois semaines l'un, dix jours l'autre, avant sa fin :

MALADIE.

Le malade est soumis à sa chair qui murmure
Quand la douleur s'y creuse un sillon conquérant,
Quand le sang dont la fièvre active le tourment
Exige d'un vieux cœur une tâche trop dure.

Chair périssable et lâche, as-tu peur de mourir
Au point de m'entraîner dans la même épouvante?
Ne suis-je plus de ceux qu'on vénère et qu'on vante
Pour leur âme affermie et prête à bien mourir?

5 janvier 1936.

Les pauvres, ô chrétien, sont les élus du temple,
Même celui qui tend la main sur le parvis.
Malgré l'illusion de l'orgueil où tu vis,
C'est le pauvre, et lui seul, qui reste notre exemple.

Comment honores-tu ces frères malheureux?
Sais-tu courber ton cœur au geste charitable?
Tu ne refuses point les miettes de la table,
Mais le don sans amour n'est pas assez pour eux.

21 janvier 1936.

§

**L'Ordre réel,** « organe de la révolution créatrice », commence (10 mars) une enquête « sur la reprise économique mondiale ». L'enquêteur est M. Raymond Millet. Sa première visite fut pour M. Bernard Fay qui professe au Collège de France la « Civilisation américaine ». Appuyant ses déclarations sur un livre capital du professeur Paul Sears et du ministre de l'agriculture Wallace, M. Fay s'est exprimé en ces termes :

L'Amérique est arrivée à une crise continentale et même cosmique, si l'on peut dire. Elle s'est aperçue, dans les six derniers mois, que le sol de l'Amérique du Nord s'usait, qu'il ne pourrait bientôt nourrir que 130 millions d'habitants alors qu'il en faudrait 300 millions. Toute une région est menacée de devenir désertique dans une cinquantaine d'années. Des trombes de poussière se sont abattues sur les villes de l'Ouest, notamment à New-York; elles suffiraient à dénoncer l'érosion du sol s'il n'y avait pas d'autres signes trop certains. Déjà 47 % du sol sont devenus irrémédiablement incultes; 20 % du territoire sont en danger.

Donc le vrai problème américain est non pas celui que pose un régime politique forcément temporaire, mais l'avenir de la race blanche sur le continent septentrional.

Et le problème de la race blanche pose à son tour celui de la propriété. Le sol a été usé pour deux raisons principales, semble-t-il.

Il y eut d'abord une période durant laquelle les gouvernements d'Etat, avant de distribuer la terre définitivement, la prêtèrent ou la laissèrent exploiter par de véritables brigands; on assistait à la collusion politicienne avec la forme la plus basse du capitalisme. Cette explication de l'érosion vaut pour les trois cinquièmes du territoire qui nous intéresse.

Quant aux autres deux cinquièmes, ils ont été gâchés par un système d'exploitation agraire tourné vers l'industrie et non vers l'agriculture : machinisme, engrais pernicieux, cultures intensives ont fait tout le mal.

La solution? Elle consisterait à donner le sol à des gens capables de comprendre le sol. Il est certain, par exemple, que les Canadiens ont traité la terre avec beaucoup plus d'amour que les Anglo-Saxons; et ils en ont été récompensés.

Quoi qu'il en soit, les Américains assistent à la banqueroute des grandes doctrines libérales d'exploitation industrielle.

Cette alarmante nouvelle nous a d'autant plus ému que nous venions, ce premier matin ensoleillé de l'an, d'apprendre par les journaux la catastrophe terrible qui, le 19 mars, coûta six cents existences, à Overton (Texas) : professeurs et élèves de l'école. Il s'agit d'une explosion de gaz souterrains qui a fait sauter les bâtiments de l'école.

Il ne se produit de catastrophes pareilles qu'aux Etats-Unis d'Amérique. Le malheur public y a souvent des proportions à peine croyables. On serait tenté de supposer la nature jalouse d'égaler en méfaits les crimes des associations de malfaiteurs : *gangsters, racketters,* destructeurs de forêts, tels que nous voyons représenter leurs tristes exploits sur l'écran des salles de cinéma.

§

M. Malte-Stéphane Lothar adresse aux **Cahiers du Sud** (mars) une « Lettre de Marrakech » qui contient le poème ci-après :

PLACE DJEMAA EL FNA.

Que vais-je chanter ce soir d'automne,
Les nuages du ciel violet
Ou bien, phallus rose et délicat,
Le minaret de la Koutoubia?

Savez-vous qu'une flotte de cygnes
Appareille vers l'Occident?
Le kif de contrebande
Est bien meilleur que celui de la Régie.

Les spahis font cercle autour des danseurs chleuhs.
Tendrement amoureúse,
Une petite fille m'explique
Que je mourrais sous ses caresses
Si je lui donne cinq francs.

Ce soir je ne boirai pas de thé.
Le vin du sud est plus frais.
Il y a un incendie qui s'éteint
Sur les cimes du Djebilet.
Pigeons, vous éveillez dans mon cœur
Mille roucoulements d'oiseaux.

Je suis léger comme un génie
Un peu ironique et paillard.
La lune à l'Orient
Est une cuisse furtive
Qui sort de l'eau des ténèbres.

Un chameau pisse durement
Contre un palmier mince et luisant.

Nom de Dieu! le sale animal!
Heureusement qu'un peu de brume
Flotte sur la palmeraie
Et que, quelque part, un chacal
Aboie après le croissant.

Mahomet véritablement
Véritablement
Est le prophète d'Allah.

§

M. Henry Poulaille dirige les « Cahiers de Littérature Prolétarienne » qui sont une oasis de pragmatisme dans les savants essais qui forment le principal de la revue **Esprit.** Le numéro du 1er mars contient ce poème de M. Derrœder (vendeur), avec l'avertissement ci-après :

**Peinture.**

*En dernière heure, on nous communique ce poème écrit par un jeune employé, Derrœder (vendeur dans une quincaillerie). Lui aussi, sans instruction, s'est donné une culture profonde, mais il n'a pas la sérénité de Boune* (1) *: c'est un angoissé, un homme jeune comme il y en a tant en France en ce moment.*

Il pleut cette nuit, il fait noir
j'entends dans le silence comme des pas lourds
dans les flaques d'eau.
Ce sont les pas de mammouth des nuages
qui bougent au ciel.
Mais y a-t-il encore un ciel?
On toucha partout au cœur défoncé de l'homme,
Ce cœur noir, broyé par les pas lourds des peines,
et qui pleure,
Il pleure du sang.
Ces roues de la folie tournent dans les ornières du ciel;
les nuages sursautent comme des stupeurs.
La lune surgit — Non, c'est bien la face de
l'homme : un visage désolé, glabre, une tête pâle.
La bouche on dirait qu'elle va crever, deux
larmes ne peuvent tomber des joues.
Tiens, je crois que c'est ma pauvre tête qui
pendue, désolée dans l'espace
Un nuage bouge
Deux pattes d'ours se posent sur mon épaule et
là-haut, une langue charnelle lèche les yeux
qui pleurent.
Je ne vois plus que ma face dans les nues
et une langue de chien qui sort, chaude, d'un nuage...
Quelque chose bouge. Un pan de nuit s'écroule.
Est-ce toi, femme?
Pitié.

§

Le populisme fut et demeure une des inventions illusoires de ses fondateurs et sa reconnaissance comme nouveauté par la critique, une des plus ahurissantes erreurs de celle-ci.

(1) Il s'agit d'un M. Georges Boune (paveur) qui donne, immédiatement avant le poème que nous citons, « une impression de rue en Russie » : « Les Paveurs ». C'est une page de prose datée : 1935. Une note de la revue dit: « La date importe. G. Boune, militant, ouvrier, fut depuis exclu du Parti communiste.»

Elle n'en est point, d'ailleurs, à une erreur près. Elle a cru découvrir le « roman-fleuve » encore qu'elle a tout bonnement adopté ce nom composé, parfaitement applicable au *Juif errant* d'Eugène Sue ou aux interminables romans d'un Frédéric Soulié. Elle s'émerveille aussi de ces cycles ou séries de romans qui érigent des gratte-ciel ou de monumentales pyramides dans le jardin littéraire français. La mesure et l'ordre y avaient succédé, avec un rare bonheur, aux enchevêtrements de *l'Astrée,* aux digressions prolixes de l'abbé Prévost, aux labyrinthes de *la Vie de Marianne* (inachevée malgré le bon vouloir de Mme Riccoboni), aux surabondantes aventures contées par un Restif de la Bretonne, avant les longs chapelets d'ouvrages signés Alexandre Dumas ou Ponson du Terrail. Mais, l'actuel lecteur, et ses guides par une presse soumise à la publicité, n'y regardent pas de si près. C'est ainsi que le livre est en danger. Rien ne le sauvera du péril, que la conscience de l'écrivain.

Pourquoi cet alinéa? Parce que **La bouteille à la mer** (mars) a publié ce poème pittoresque, d'une couleur, d'un rythme amusants, que M. Hugues Fouras a intitulé : « Elégie populiste ». « Populiste », ne dirait-on pas d'une étiquette de parti politique? Or, voici le tableautin écrit par M. Fouras et qui vaut mieux que son titre :

La concierge du quatorze
A cassé sa pipe avant-hier,
A l'heure où la minuterie
Chasse des couloirs médisants
Les locataires chuchoteuses.

Elle fut veillée dans sa loge
Par ceux qui ne lui parlaient plus
Depuis des termes et des termes
Mais que passionnent les arcanes
De la sonnette et du cordon.
Histoire de faire un zanzi
D'autres vinrent passer la nuit,
Sacrant haut près de l'eau bénite...

Et l'enterrement suburbain
Chenille vers le cimetière,

Avec ses toilettes trop claires,
Ses ouvriers endimanchés,
Et ceux qui restent décoiffés
Pour éviter le ridicule
Et tournent quelque vieux melon
Au bout de leurs grandes mains rouges.

Elle qui jugeait à leurs traces
Les familles à petit loyer,
Lisait les menus aux poubelles
Et décachetait le courrier,
De quel regard glacerait-elle
Le phalanstère pataugeur
Qui fait son oraison funèbre
Entre deux bons mots rigoleurs
Qui craquent comme des vertèbres!...

Tondu de frais, ganté de noir,
Seul, un minuscule vieillard
Pleurote dans sa barbe blanche.
Mais on ricane, on le surveille
Du côté du qu'en-dira-t-on...

A l'enterrement des vieilles
Toujours pleure un vieux coyon.

Mémento. — *Le Correspondant* (25 févr.) : De beaux vers de M. Louis Ruy : « Poèmes du jardin clos ». — « Le génie de Marie Noël », par M. Antoine Gouze.

*La Muse française* (15 mars) : « A Maurice Rat sur la critique », billet de M. J. Tournemille. — Des poèmes de MM. F. Plessis et Claude Fourcade. — « Le souvenir de Charles Guérin », pour le trentenaire de sa mort, par M. G. Picard. — De M. Maurice Allem : « Plaintes d'Alfred de Musset », très juste protestation contre les libertés scandaleuses des metteurs en scène à l'égard des œuvres écrites.

*La Renaissance provinciale* (janv.-févr.) publie les vers des lauréats de son concours poétique à la gloire des « Vins de France ».

*Dante* (mars-avril) : lettre inédite de Cavour à Mélanie Waldor, publiée et commentée par M. F. Gentili di Giuseppe.

*Etudes* (5 mars) : De Mme Hélène Isvolsky : « Pouchkine ».

*La Bourgogne d'Or* (janv.-févr.) : « L'œuvre de Nicolas Robin », par M. G. Normandy.

*L'Archer* (févr.) : « Lettres inédites de Gabriel Tarde » publiées par M. Henri Mazel.

*La Nouvelle revue critique* (mars) : « Luigi Pirandello », par M. Louis Le Sidaner. — « Unamuno », par M. A. Lebois. — « Marcel Millet », par M. J. de Belleville. — « Un roman social de Louis Aragon », par M. P. Bathille. — Un poème de M. P. Auradon : « En hommage à la rose ».

*La Rose + Croix* (janv.-mars) : « L'idée de Dieu », par F. J. C. — « Les alchimistes de Flers », réimpression d'un mémoire à la Société historique et archéologique de l'Orne, publié en 1889.

*La Revue hebdomadaire* (13 mars) : « L'école dans la nation », par M. Jean Jeanneret. — « Joséphine, épouse créole de Napoléon », par MM. R. Chauvelot et M. Besson.

*Revue des Deux Mondes* (15 mars) : Lettres de Voltaire à Blin de Sainmore, sur Corneille et Racine, publiées par M. Seymour de Ricci. — « Ultima Verba », poésies du regretté Pierre de Nolhac. — « L'évolution de Brunetière », par M. Victor Giraud.

*Europe* (15 mars) : Extraits très émouvants du « Journal intime » d'Eugène Dabit. — « Catholicisme et communisme », par M. Robert Honnert, écrit antérieur à l'encyclique.

*Les Primaires* (mars) : De M. Gontran Lenoir : « Des yeux pour ne pas voir ». — « Herbier de jeunes filles », par M. Louis Vallet. — La fin du très remarquable essai de M. Régis Messac sur « La négation du progrès dans la littérature moderne ».

*Jeux* (févr.) : De M. Henri Ducorbier, un généreux et pathétique appel : « Vieillards en uniforme ». Il s'agit des pensionnaires des hospices.

*Commune* (mars) : Lettres d'Octave Mirbeau à Claude Monet et M. Francis Jourdain, avec un article de celui-ci sur l'auteur du *Calvaire*. — « L'œuvre de Paul Langevin », par M. Paul Laberenne. — Divers articles sur le procès de Moscou. — « Hérédité et développement des êtres vivants », par M. M. Prenant.

*Visages du monde* (15 mars) : « Animaux fantastiques », par divers; belles images.

*Le Feu* (janv.-févr.) annonce qu'il sera trimestriel et publie : « Rencontre avec Emile Sicard », par M. J. d'Arbaud. — « La robe bleue », par M. Marcel Brion.

*La Revue universelle* (15 mars) : « Pourquoi nous avons déclenché le mouvement nationaliste », explications du général rebelle Franco. — « Les temples de Sicile », par M. Camille Mauclair.

*Le Divan* (mars) : Une jolie fantaisie de M. Tristan Derême : « Petit art nonchalant de finir les poèmes et de couper les mots ».

— « Amour », poèmes de M. Philippe Chabaneix. — « Stendhal idéologue », par M. F. Vermale.

*Revue du Tarn* (mars) : « Albi », par M. Abel Bonnard. — « La galerie Toulouse-Lautrec », par M. Paul Vitry. — « Touny-Léris », par Mme Lilian Doire.

*Revue de Paris* (15 mars) : « Abel Hermant », par M. Maurice Martin du Gard. — « Une Française au bagne des tsars », par M. Jean Mérilys.

*Le carnet du diplomate inconnu,* « tous les samedis 16 à 32 pages, 3, rue Gaudot-de-Mauroy » porte en sous-titre : « Les dessous de la politique internationale ». Son n° 1 traite des événements entre le 17 février et le 4 mars inclus.

*Le Courrier Graphique* (févr.) : « Takal, portraitiste linéaire, évocateur d'insaisissable », par M. Pierre Mornand. — « L'alfa », par M. A. Cymboliste. — « La gravure au musée du Louvre », par M. Maurice Romain. — « Le livre au temps de la Renaissance », par M. Pierre Mornand.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *LES JOURNAUX*

Retour à *la Terre* (*le Temps*, 12 mars; *l'Action française*, 14 mars). — Notre Jules Laforgue (*le Temps*, 9 mars). — D. H. Lawrence devant le poulpe (*Vendredi*, 12 mars). — Si Jésus était né en France... (*la Force*, février). — Plus fort que les « Burlesques » (*le Journal*, 20 mars). — Autour d'un grand soir... (*l'Assaut*, 23 mars). — Selon le vœu de Balzac (*le Journal*, 23 mars).

Des manifestations sont prévues, paraît-il, pour cette année afin de célébrer le cinquantième anniversaire de *la Terre* d'Emile Zola, écrit M. Jules Bertaut dans **le Temps**. Les admirateurs du grand romancier organiseraient, entre autres, une excursion aux lieux mêmes où se passe le roman, dans les plaines de Beauce. On visiterait les environs de la vallée de l'Aigre et de Châteaudun, on s'efforcerait, selon la formule à la mode, en recréant son atmosphère, de ressusciter l'ouvrage, — et aussi, espérons-le, en relisant *les Rougon-Macquart,* car...

Aimez-vous beaucoup ce *quart-car?* Mais poursuivons avec le collaborateur du *Temps :*

...la meilleure façon de célébrer un artiste sera toujours de reprendre contact avec son œuvre.

Parlant des manifestations projetées : « Voilà certes une drôle d'idée! » s'exclame dans **l'Action Française** M. Léon Daudet, qui plus loin précise :

Le paysan français est divers selon les régions et peu saisissable. Ici, il est un prince (en Provence, en Languedoc, en Bretagne, en Vendée, en Bresse, en Franche-Comté) ; là, un Robinson (dans les Cévennes), plus divers en ses coutumes et en ses mœurs qu'un de ces bourgeois, grands, moyens ou petits, dont il fut la souche. De nombreux romans ont été écrits sur les mœurs des paysans. *La Terre* est certainement un des pires.

Voilà un cinquantenaire qui s'annonce comme discuté. Le souvenir de Jules Laforgue suscitera-t-il pareilles querelles? Va-t-on se battre, l'été prochain, autour du chantre des *Complaintes?*

Il faudra célébrer ce cinquantenaire d'un poète cher à la littérature, dit M. Emile Henriot dans *le Temps*. Mais le grand public suivra-t-il? Laforgue est le type achevé de l'écrivain pour initiés, et dont l'influence fut grande, mais au second degré, non directement ; car, sans être obscur, il est difficile et demande un auditoire très averti.

Nous n'irons pas souhaiter que l'auditoire s'agrandisse. L'œuvre laforguienne fait partie du cher bagage auquel nous aimons de recourir lorsque la vie, terriblement quotidienne, — et quotidienne jusque dans le pire, — nous navre.

§

Si la vie d'un Laforgue vaut d'être contée — et M. Emile Henriot n'y manque pas, qui retrace l'essentiel d'une brève mais colorée existence — la vie d'un D.-H. Lawrence, sur un autre plan, légitime que Frieda, sa femme, la rapporte par le détail. Est-ce aux souvenirs de Frieda Lawrence, que fait écho le récit où M. Jacques Béchot, dans **Vendredi,** souligne quels prodiges suscite le séjour de l'écrivain et de sa future femme à Fiascherino?

A peine le couple est-il entré dans la petite maison rose, parmi les vignes et les oliviers, que le grand Bert (Lawrence) attache ses bretelles autour de sa taille et se met à frotter et à gratter le sol. Peu à peu, un carrelage rose apparaît sous la couche d'immondices « comme l'aube traverse les derniers voiles de la nuit ». Les Italiens ne considèrent pas leur maison comme un prolongement de leur personnalité, explique notre romancier. C'est un trou dans lequel ils rampent pour se protéger contre la

pluie et l'obscurité. Lorsqu'ils mangent, ils jettent leurs déchets par terre, pour la joie des chats et des mouches.

Les Italiens de Fiascherino, du moins, et vus par Lawrence.

Il n'y a pas de facteur à Fiascherino. Lawrence se rend souvent à Tellaro pour prendre son courrier. Sur le chemin, les oliviers si gris, si délicatement tristes, lui rappellent le Nouveau Testament, et il s'attend à rencontrer Jésus avec ses disciples. Lawrence aime ce village de deux cents âmes, vrai repaire de pirates, à la pointe d'un rocher. L'église surplombe la mer. Une nuit on entendit la cloche. La corde était tombée le long de la falaise; une pieuvre s'en était emparée et la secouait. « C'est tout à fait possible », ajoute Lawrence avec le plus grand sérieux.

Tout est possible, et même : que Lawrence se fiche du monde. Mais laissons-là la pieuvre, c'est au poulpe à faire son entrée.

Pour vivre vraiment à l'italienne, il faut s'accommoder à la cuisine du pays. Or Bert — *alias* Lawrence — constate avec répugnance que les Italiens (comme d'ailleurs tous les riverains de la Méditerranée) font leur régal d'un plat de poulpes.

Ce ne sont pas seulement les riverains de la mer latine, qui mangent des poulpes comme d'autres le pot-au-feu. Et pareillement la seiche, animal docile, fort indifférent en apparence, dépourvu de toute réaction, sauf à projeter pour sa défense un furieux jet d'une matière semblable à l'encre noire. Lawrence, qui n'avait pas de limites dans la fantaisie, aurait pu écrire sur la grève étendu, trempant la plume à même l'encre des seiches. Mais non : fût-ce à table, il en avait peur.

Révolte de l'Anglais contre les « mangeurs de choses immondes ». Un jour qu'il se trouve à un grand mariage, il voit arriver avec terreur des poulpes bien dodus, aux longs tentacules. Ils sont fraîchement tirés de la mer, et il se souvient de leurs grands yeux vitreux.

Réminiscence, on croirait, du conte de Courteline, où un écolier est convié par son répétiteur, au restaurant, à faire ses délices d'un œil de veau... Lawrence mangera-t-il le poulpe?

...Au moment où, fourchette en main, il va se servir, la porte

s'ouvre : quatre Anglais se précipitent, l'arrachent à la table. Sauvé par ses visiteurs, les poètes Lascelles, Abercrombie, W.-W. Gibson, Treveylan, Waterfield, il s'excuse, quitte le festin.

Un écrivain du Pôle ne ferait pas plus d'histoires devant un plat de fraises.

Et cependant, à redescendre chez lui avec eux (les poètes) dans l'atmosphère « sans chaleur ni couleur » d'un groupe d'Anglais cultivés, Lawrence éprouve quelque regret.

L'heure des poulpes était passée.

§

Lawrence serait-il encore du monde, et des hommes, et des poulpes, quelle serait sa réaction devant le problème que **la Force**, « organe officiel de la génération des braves gens de France », ne manquerait pas de lui soumettre :

Si Jésus-Christ revenait sur la terre, et en admettant qu'il soit Français, à quelle formation politique adhérerait-il et pour quelles raisons?

Quel est, selon vous, le régime politique qu'il préconiserait pour assurer le bonheur de la France et de l'humanité?

Croyez-vous qu'il considérerait la réconciliation France-Allemagne comme condition *sine qua non* de la paix européenne?

— J'aimais mieux les poulpes... dirait Lawrence. Au-dessus de la mêlée par nature, comment imaginer le Galiléen, eût-il Paris pour berceau, les « braves gens de France » pour compatriotes, adhérant à une formation, à un régime, à une position politique?

Mais voici bien plus curieux, et qui relève d'un peu de fantaisie le caractère, auquel on n'est déjà que trop habitué, des grèves dites sur le tas. Et sur le tas de quoi, je vous le demande. Citons **le Journal** :

Les vendeuses d'un magasin à prix unique de New-York qui faisaient la grève, occupant les établissements où elles travaillaient, ont été expulsées par la police.

Lorsque les policiers se présentèrent pour faire exécuter l'ordre d'évacuation, l'une des grévistes, se tournant vers ses compagnes, s'écria :

— Déshabillez-vous, les policiers n'approcheront pas.

Malgré cette menace, et pour y parer le plus rapidement possible,

les policiers se ruèrent alors dans le magasin et durent lutter pendant une demi-heure pour empêcher les jeunes filles de retirer leurs robes.

Vraiment on admire qu'une circonstance se charge de fournir aux spécialistes une scène de revue. Originale en diable, avec cela : c'est bien la première fois que l'homme s'emploie, met toutes ses forces à empêcher les filles d'Eve de se montrer nues. Mais quoi! c'est bien la première fois, aussi, que, chez nous, on a vu, en réparation du sang versé — le sang des menés, où donc étaient les meneurs? demande en substance M. B. J. dans **l'Assaut,** — au lendemain de l'émeute de Clichy, les poubelles garder le contact avec le trottoir, les ordures ménagères répandre leurs miasmes sous le soleil. On savait cette fois de quoi le tas était fait, et le père Ubu se serait retroussé les narines pour mieux prendre l'air. Huit jours plus tard, mon frère le boueux « remettait ça ». La raison avait varié : elle était professionnelle, soit. Les poubelles n'en embaumaient pas moins, qui ne peuvent donner que ce qu'elles ont.

§

Les écrivains allaient-ils déclarer la grève, du moins tous ceux qui appartiennent à la *Société des Gens de Lettres?* Il était question de relever les cotisations de trente à cent francs, et l'apport social, le droit d'entrée des nouveaux sociétaires de cent à quatre cents francs. Or, l'homme de lettres n'est pas riche, — cela se chante, au militaire près — et on pouvait craindre des dissentiments. Il n'en fut rien. Avec beaucoup de sagesse, le Comité ramena le projet de relèvement de cent francs à cinquante francs, côté cotisation, et, côté apport social, droit d'entrée des nouveaux sociétaires, on resta dans le *statu quo,* on n'alla pas au delà des cent francs rituels. Cette décision honore trop le Président sortant, M. Jean Vignaud, et Mme Camille Marbo, membre du Comité, appelée à être élue Présidente au lendemain de l'Assemblée générale, pour qu'on n'en fasse pas mention. Les écrivains peuvent différer de points de vue, bientôt tout s'arrange, et les plumes n'ont pas cessé de courir pour cela. C'est *en travaillant* que

les hommes de lettres ont apporté une solution à une question difficile.

Nous retrouverons M. Jean Vignaud d'ici une année. Sa rentrée ne fait pas doute, qui coïncidera avec la célébration du centenaire de la *Société des Gens de Lettres.* La présidence de Mme Camille Marbo ne peut s'exercer au delà de la dernière année que la romancière de *l'Heure du diable* doit au Comité. Présidence que tout fait prévoir profitable :

Se souvient-on que, depuis dix ans, écrit, dans *le Journal,* Mme Marcelle Adam, Mme Camille Marbo se dévoue à cette *Société des Gens de Lettres* qui lui prouve aujourd'hui sa gratitude? Trois fois élue au comité, elle y fut successivement secrétaire, rapporteur et vice-présidente. Nommée présidente de l'œuvre : *le Denier des Veuves,* elle y multiplia ses dons de méthode et d'intarissable bonté.

Méthode et organisation, ces dons-là firent d'elle, durant cette dernière session de notre comité, le ministre des finances de la *Société des Gens de Lettres.* Présidente de la commission des comptes, elle établit, sur ces questions ardues et complexes, des rapports dont la clarté fit l'admiration de tous. Nos retraités lui devront de voir leurs pensions augmentées, par paliers. Cette année, déjà, ils touchent six cents francs de plus.

Fille de Paul Appel, femme de M. Emile Borel, Mme Camille Marbo a bien mérité d'Honoré de Balzac, dont elle est la descendante. Ce Balzac qui dans sa *Lettre aux écrivains français du XIX*e *siècle,* — bulletin de naissance de la *Société* — écrivait (novembre 1833) :

Il est (notre salut) dans une entente de nos droits, dans une reconnaissance mutuelle de notre force. Il est donc du plus haut intérêt pour nous tous que nous nous assemblions, *que nous formions une société,* comme les auteurs dramatiques ont formé la leur.

Et plus loin :

Chaque profession a son association philanthropique, et l'hôpital n'existe ni pour nos imprimeurs ni pour nos relieurs. Il n'est pas d'ouvrier qui n'ait sa société maternelle qui lui donne aide et assistance dans ses moments de détresse. Nous seuls artistes, écrivains, sommes sans un lien commun.

Ce lien existe, qui a un siècle d'existence, et que Mme Camille Marbo va encore resserrer. GASTON PICARD.

## *MUSIQUE*

**Opéra-Comique : *Le Testament de la Tante Caroline*, opéra-bouffe en trois actes, livret de M. Nino, musique de M. Albert Roussel. — Société Philharmonique : *Rhapsodie Flamande*, de M. Albert Roussel. — Festival Paul Dupin.**

Beaucoup de gens ont été surpris, sans doute, que M. Albert Roussel ait écrit un opéra-bouffe. On aime les catégories bien tranchées, et parce que ses ouvrages comptent parmi les meilleurs, on se figure volontiers que leur grave auteur ne sait pas rire. Et puis encore il existe ce préjugé qu'il n'est de bonne musique que sérieuse (d'aucuns diraient même volontiers qu'ennuyeuse). On ignore ou on oublie que Bach lui-même a su, de la plume qui écrivit les *Passions* et l'*Art de la Fugue,* écrire *Nous avons un nouveau Gouverneur* et la *Cantate du Café,* vraies opérettes, et que le génie de Mozart est tout autant un génie bouffon qu'un génie sérieux. C'est pourquoi, sans doute, tant de gens méconnaissent notre grand Chabrier, et s'étonnent que Wagner ait fait de Beckmesser un pur grotesque. Mais ceux qui connaissent bien la musique de M. Albert Roussel, ceux qui ont admiré la franche qualité de ses scherzos, la vivacité charmante de son humour dans *Le Bachelier de Salamanque* ou l'*Ode à un jeune gentilhomme,* savent qu'il y a en lui, et depuis toujours, tout ce qu'il faut pour réussir un opéra-bouffe. Ils n'ont donc été nullement surpris qu'il ait écrit, sur un livret de M. Nino, **Le Testament de la Tante Caroline.**

M. Nino est l'auteur du livret d'*Angélique*, de la triomphante *Angélique* mise en musique par M. Jacques Ibert. *Le Testament,* ne fût-il pas signé, révélerait son origine : on y trouve, au premier acte, une sorte de réplique des apparitions successives des voisins plaignant Mme Boniface. Mais cette fois ce sont les domestiques de feu la Tante Caroline qui écoutent aux portes, s'assemblent, commentent, et reprennent silencieusement leurs postes d'observation. Tante Caroline, vieille dame quasi centenaire, vient de mourir en effet. Elle laisse quarante millions gagnés dans la galanterie. Elle laisse aussi trois nièces; deux sont mariées, l'autre est diaconesse, et les héritiers s'apprêtent au partage, quand on découvre un testament : la fortune doit aller au premier enfant mâle né

d'une de ses nièces. Déconvenue, fureur, dispute : les deux nièces mariées mais bréhaignes ont toutes raisons de penser que la collaboration de leurs époux ne saurait les tirer de cet état. N'importe, il faut gagner cette course de vitesse : elles décident, sans se concerter bien entendu puisqu'elles sont rivales, de simuler une grossesse, puis de se procurer les nouveau-nés qui passeront pour leurs fils. Ainsi deux garçons venus au monde le même jour, dans la même clinique où les deux nièces de Caroline sont venues, conduites par le dieu des librettistes, sont présentés au notaire. Il va falloir partager l'héritage entre les deux mères. Mais non. Au moment qu'on découvre la supercherie, on apprend une chose inouïe : la diaconesse a battu le record de vitesse que ses sœurs croient détenir, car elle, s'y est prise vingt ans plus tôt, et l'ex-chauffeur de la défunte Caroline n'est autre que le fruit des amours de la nièce et d'un pêcheur breton. Redispute, mais cette fois suivie d'une réconciliation devant les millions de la tante, les millions assez nombreux pour contenter toutes ces convoitises...

La partition est délicieuse, digne en tous points du grand musicien qu'est Albert Roussel. De l'ouverture jusqu'au finale, il a répandu des trésors d'invention charmante. Et ce qu'il y avait d'un peu scabreux dans le scénario, il l'enveloppe d'une musique si agréable, qu'on pense uniquement à la qualité de ces pages si fines. Mais je ne veux point dire qu'il y ait trace de disparate entre le livret et la musique. Seulement le livret n'est ici — et c'est bien ce qu'il doit être — qu'un prétexte, et la musique demeure d'un tour si personnel et si plaisant, si varié, qu'on reste d'un bout à l'autre sous le charme. J'ai lu dans un article de critique que la partition du *Testament* « était l'œuvre d'un grand musicien qui ne paraît pas connaître les sources ni les ressources de la musique gaie ». Eh! Dieu merci, s'il s'agit, comme on peut le comprendre, des procédés qui réussissent à d'autres, des recettes éprouvées, qui, lorsqu'on les applique, amènent l'applaudissement du public au bout de la ritournelle. Rien de convenu, ici, et c'est probablement ce qui a dérouté les amateurs de clichés et ravi tous les autres spectateurs. L'orchestration — réduite à un petit nombre d'instruments — est d'une élégance et d'une

légèreté délicieuses. Nous sommes bien loin des gros effets auxquels nous ont habitués les fabricants d'opérettes. Tout, ici, est fin; mais tout, cependant, demeure simple, et jusqu'aux raffinements, jusqu'aux trouvailles les plus ingénieuses (elles abondent). Chaque détail est un plaisir nouveau, qu'il s'agisse des voix ou de l'orchestre. Nous sommes bien devant l'œuvre d'un maître.

M. Roger Désormières l'a conduite avec une précision fort élégante, mettant chaque détail en valeur, mais laissant à l'ensemble ses véritables proportions. L'interprétation est remarquable. Mme Suzanne Dehelly est d'une cocasserie étourdissante, et sans jamais rien forcer, elle réussit un crescendo de drôlerie magnifique. Mlle Fanély Revoil joue et chante à ravir. Mlle M. Sibille — la diaconesse — se taille un succès personnel fort mérité avec les couplets des aveux au dernier acte. Mme Pocidalo et Mlle Liany sont excellentes. M. Balbon, fin comédien et chanteur expert, est un notaire dont la verve dériderait les plus moroses. MM. Hérent et Guénot, M. Derenne — gendres et chauffeur, M. Rousseau, docteur, sont eux aussi parfaits. La mise en scène de M. Georges Pitoëff est amusante. Elle surprend tout d'abord, déconcerte même, et puis, son ingéniosité entraîne l'adhésion.

§

Cette verve et cette vigueur que montre M. Albert Roussel dans son opéra-bouffe, la **Rhapsodie Flamande,** jouée il y a peu sous la direction de M. Charles Münch à la Philharmonique en témoigne largement. On songe devant ces pages symphoniques aux peintres de ce pays où est né le musicien, et qui, dans leurs kermesses, dans les scènes populaires, ont mis tant d'art, tant de vie, tant d'humour, et aussi tant de couleur, et si judicieusement éclairée. L'art d'Albert Roussel est tout voisin de leur art. Il est peintre lui aussi, et tout autant par le soin de la composition, par le sens de la perspective, des plans, que par le souci de la nuance. Jamais ses couleurs n'ont été plus vives, plus chatoyantes que dans cette *Rhapsodie Flamande,* toute gonflée de la sève populaire, et si parfaitement réussie qu'elle s'inscrit près de ces grandes œuvres que sont les *Troisième* et *Quatrième Symphonies* et le *Psaume.*

§

**Paul Dupin** est un de ces musiciens pour lesquels nous ne pouvons éprouver qu'une admiration mêlée de remords : nous ne lui avons pas fait la place qu'il devrait avoir si le vrai mérite comptait seul. Il est pourtant de ces artistes fortunés — mais c'est, hélas, je le crois, sa seule fortune — pour lesquels le spectacle de la beauté est un perpétuel émerveillement, et qui savent traduire par de belles œuvres et très personnelles la vision originale qu'ils ont du monde. Il a compris et senti mieux que quiconque la poésie des foules comme il a senti et compris la poésie des champs, l'âme de la campagne, car il n'y a point contradiction, mais seulement contraste entre la poésie de la vie rurale et la poésie de la vie citadine et faubourienne. Les humbles se rejoignent dans une même noblesse quand ils ont même simplicité. Cette grandeur-là, Paul Dupin l'a fait passer dans ses œuvres : on sent sous la douceur de sa musique, l'indomptable énergie de son caractère — et l'œuvre et l'homme imposent le respect et commandent la sympathie. Le récital donné l'autre soir grâce à la ferveur de quelques amis de Paul Dupin, et qui réunit les meilleurs interprètes, Mlle Elsa Ruhlmann, Mlle Sternberg, MM. Etcheverry, Darrieux, De Leu, et la Chorale des Fêtes du Peuple, sous la direction de M. Cebron, a permis d'applaudir les *Noëls* et la *Kermesse*, d'une originalité de pensée et d'écritures remarquables, *L'Homme et la Terre, les Sommets, la Payse à Jean,* qu'il serait bon de reprendre sans trop tarder, non plus seulement dans un récital, mais dans les concerts réguliers.

RENÉ DUMESNIL.

## *ARCHÉOLOGIE*

ORIENTALISME. — L. Delaporte : *Les Hittites*, Renaissance du Livre, 1936. — E. Cavaignac : *Le Problème hittite*, E. Leroux, 1936. — J. Capart et G. Contenau : *Histoire de l'Orient ancien (Histoire racontée à tous)*, Hachette, 1936. — J. D. S. Pendlebury : *Les Fouilles de Tell-el-Amarna*, Payot, 1936. — Charles F. Jean : *Le Milieu biblique avant Jésus-Christ. III. Les idées religieuses et morales*, P. Geuthner, 1936. — Sir Léonard Woolley : *Abraham*, Payot, 1936.

**Les Hittites,** de M. Delaporte, sont une étude méthodique de ce peuple longtemps oublié, mais que les recherches des

dernières années ont remis au premier plan de l'actualité historique. Tout d'abord, en un chapitre, présentation des Hittites autochtones et des clans Indo-Européens qui ont imprimé un nouveau caractère à la civilisation hittite, tout en gardant le nom des premiers occupants, rappel de l'histoire du grand empire de Boghaz-Keui et de ses démêlés, tant avec ses voisins asiatiques qu'avec l'Egypte dont il arrête les progrès dans le couloir de Syrie.

L'Etat est de conception féodale; au sommet, le Grand Roi et sa famille, les rois de moindre importance et les gouverneurs, ménageant la transition avec les seigneurs et le peuple. M. Delaporte, utilisant le recueil des lois, un des plus importants documents hittites qui nous aient été conservés, expose le droit civil, le droit pénal et l'organisation économique du pays. De même que ce droit subit fortement l'influence babylonienne, de même la religion emprunte à celle de la Mésopotamie; à côté du dieu de l'atmosphère et d'une grande déesse de fertilité et de fécondité, nombre de divinités proviennent du panthéon voisin; on saisit par là l'influence et le prestige de la culture mésopotamienne dans l'ancien monde. L'art si caractéristique des Hittites est étudié ainsi que leurs langues, car les diverses tribus entrées tour à tour dans la péninsule y ont apporté leurs langages, les uns asianiques (de type agglutinatif), les autres indo-européens. Lorsque l'empire de Boghaz-Keui eut été détruit par l'invasion dite des Peuples de la Mer (début du XIIe siècle avant notre ère), il se forma au sud du Taurus une nouvelle confédération hittite, comprenant surtout des peuples « hittitisés ». M. Delaporte étudie l'histoire et l'art de ces « Néo-Hittites », qui disparurent sous la domination assyrienne. De très nombreuses citations animent le texte; citons le tableau des croyances religieuses qui n'ont pas fait jusqu'ici l'objet d'un aussi large exposé dans un ouvrage français.

Le **Problème Hittite,** de M. Cavaignac, suit un plan un peu différent; il accorde une place prépondérante à l'histoire et surtout à l'histoire du « Nouvel empire » commençant avec le roi Subbiluliuma (vers 1390) pour finir dans la tourmente des Peuples de la Mer (XIIe siècle). Les archives hittites nous ont particulièrement renseignés sur cette période,

et M. Cavaignac s'efforce d'établir les synchronismes entre ces archives et l'histoire des pays avec lesquels les Hittites se sont alors trouvés en contact : Assyrie, Babylonie, Mitanni et Egypte. Nous devons à M. Cavaignac une discussion pleine d'intérêt de cette période et une restitution de la suite des événements en accord avec les documents utilisables. On saisit, dans ce récit, la politique égyptienne, soucieuse, tout autant que celle des Hittites d'ailleurs, d'avancer en Syrie sous le couvert d'alliances et sans l'éclat irréparable qui mettra les antagonistes face à face et aux prises. Après le déchiffrement par M. Hrozny du hittite indo-européen écrit en cunéiformes, restait à déchiffrer le hittite écrit en hiéroglyphes. Plusieurs archéologues s'y sont dévoués et M. Hrozny paraît bien avoir apporté des résultats quasi définitifs dans leur ensemble. La langue que transcrivent les hiéroglyphes est, elle aussi, du groupe indo-européen.

La fin du volume, qui n'est pas la moins importante, car elle traite d'une période assez mal connue, nous montre comment les successeurs des « Hittites hiéroglyphiques » furent absorbés par les invasions cimmérienne et scythe; M. Cavaignac en suit les dernières traces jusqu'à l'ère chrétienne. Le lecteur ne trouvera donc rien dans les volumes de M. Delaporte et de M. Cavaignac qui fasse double emploi; au contraire, dans l'un et dans l'autre, le développement porte sur des points différents; les Hittites seront désormais aussi bien connus en France qu'à l'étranger.

Il ne m'est guère possible de présenter ici l'**Histoire de l'Orient ancien,** puisque j'y ai écrit la partie correspondant à l'Asie occidentale ancienne; je puis, du moins, rompre le silence au sujet de l'Egypte des Pharaons, due à M. J. Capart, qui forme la première partie du volume. L'auteur a particulièrement insisté sur l'oubli graduel des hiéroglyphes et sur les tentatives isolées, comme celle du P. Kircher, pour en retrouver la clef, jusqu'au moment où l'expédition d'Egypte fournit au génial Champollion la pierre de Rosette, document bilingue qui lui permit de déchiffrer les hiéroglyphes égyptiens. La pierre, conservée aujourd'hui au British Museum, porte le même texte écrit en hiéroglyphes, en démotique (écriture populaire de l'Egypte), en grec; à la fin de

l'inscription grecque, une ligne spécifie qu'il s'agit du même décret, transcrit en trois écritures. On sait comment Champollion, utilisant les noms royaux du grec, eut l'idée de les rechercher dans les ovales appelés « cartouches » du texte hiéroglyphique, et comment il mena à bien ce déchiffrement grâce à la connaissance du copte qu'il avait appris seul au collège, car, dès son jeune âge, Champollion s'était assigné la tâche de déchiffrer les hiéroglyphes. M. Capart expose ensuite les conditions d'une histoire égyptienne, les incertitudes de la chronologie, et les divergences des diverses sources qui sont accessibles : annales et documents administratifs, listes de rois, notamment celles de l'historien Manéthon, prêtre de Sébennytos au temps de Ptolémée Philadelphe. Il condense ensuite, en quelques chapitres, les grands événements de l'histoire d'Egypte et fait un exposé très attachant des connaissances qu'ont eues les Egyptiens du monde qui les environnait, de leur « horizon géographique », de leur civilisation : religion, littérature et art. Les lecteurs auxquels s'adresse l'Histoire racontée à tous goûteront certainement ce brillant exposé.

**Les fouilles de Tell-el-Amarna** (traducteur : M. H. Wild) sont dues à M. J. Pendlebury, directeur des recherches de l' « Egypt Exploration Society » à Tell-el-Amarna; nul ne pouvait donc traiter le sujet avec plus d'autorité. Dans une introduction assez brève, il résume l'œuvre accomplie depuis plus de quarante ans à Tell-el-Amarna, notamment par l'Allemagne, jusqu'à la guerre, et depuis par l'Egypt Exploration Society. On remarquera que certains des fouilleurs qui se sont distingués sur les chantiers d'Egypte, tels que MM. Woolley, Frankfort, ont depuis tourné leur activité vers les fouilles en Mésopotamie; la chose n'est possible que si le chef de la mission est le surveillant, l'animateur d'une équipe assez nombreuse de spécialistes; en France, nos équipes réduites obligent le directeur d'une fouille à être lui-même un spécialiste qui ne pourrait être indifféremment affecté aux recherches en Egypte ou en Mésopotamie. La ville d'Amarna mesure environ un kilomètre de large sur huit de long; on comprend assez que le travail ne soit pas achevé sur une aire aussi vaste et qu'il reste beaucoup à exhumer d'une

ville si importante, malgré son peu de durée. Aménophis IV après avoir institué le culte d'Aton, le disque du soleil, et avoir changé son propre nom en celui d'Akhenaton, bâtit à 325 kilomètres au nord de Thèbes une nouvelle capitale, construction qui sent la hâte et emploie des matériaux peu solides. Telle quelle, il l'habita onze ans, jusqu'à sa mort, donnant tous ses soins à son embellissement, à l'agrandissement de ses palais. C'est là qu'occupé de religion, et soucieux de faire adopter pour les représentations de la personne royale une note humaine et familière inconnue jusqu'ici, il recevait cette correspondance si curieuse des vassaux syriens, laissant aller à vau-l'eau les possessions d'outre-frontière. La disposition des lieux où vécut le monarque, les édifices publics, les maisons des particuliers, les caractéristiques de l'art, de la religion et de la littérature de l'époque, sont décrits avec minutie par M. Pendlebury, qui fait revivre pour nous les résurrections dont il a été le témoin. Ce livre complète heureusement celui que M. Weigall a écrit sur le Pharaon Akhenaton et dont nous rendions compte il y a quelque temps ici même. L'ouvrage de M. Weigall avait trait plutôt à l'homme et à son caractère; celui de M. Pendlebury au milieu où il a vécu.

Les deux premiers volumes du **Milieu biblique** de M. Ch. Jean traitent de l'histoire et de la littérature; celui-ci expose les idées religieuses et morales des peuples avec lesquels les rédacteurs de la Bible se sont trouvés en rapport. Devant une matière aussi vaste, les 727 pages du volume ne sont pas faites pour surprendre; deux volumes de 500 pages chacun ne seraient pas de trop, car l'auteur, partant de l'aurore de l'histoire, pousse son enquête dans toute la Mésopotamie, dans le pays de Canaan (côte syrienne), dans le bassin de la Mer Egée, en Egypte, en Arabie et même en Iran, bref dans tout le monde connu des Anciens. L'Orient et particulièrement le monde juif à l'époque hellénistique, sont étudiés dans deux chapitres distincts, ce qui introduit des aperçus sur la religion de Palmyre, de la Nabatène et de la Palestine à la venue du Christ. On pourra regretter que quelques pages seulement aient été consacrées aux Hittites; la Bible, il est vrai, n'a pas mentionné le grand empire de

Boghaz-Keui, mais cette dérogation aurait donné une vue tout à fait complète de la question, puisque l'auteur fait précéder son exposé d'un chapitre sur les Paléolithiques et sur les Néolithiques.

Dans ce nouveau tome, M. Jean suit, en l'élargissant, la méthode qu'il a appliquée aux volumes précédents : peu d'exposés d'ensemble, mais de détails, en s'appuyant sur les textes; il en résume les enseignements dans un court chapitre terminal. Cet ouvrage est avant tout, par sa composition, un instrument de travail; l'auteur a tenu d'ailleurs à accentuer ce caractère par l'adjonction d'un index copieux (35 pages en petits caractères), permettant l'accès aux multiples références sur le même sujet, qui sont éparses dans les pages précédentes. L'ouvrage de M. Jean, qui représente un effort considérable et une connaissance approfondie de la littérature envisagée, sera consulté avec fruit par tous ceux, et ils sont nombreux, qu'intéressent les problèmes religieux de l'Ancien Orient.

Dans son **Abraham** (traduction A. et H. Collin-Delavaud), M. Woolley utilise, pour mieux situer son personnage et pour mieux dégager ses traits, les dernières découvertes de l'archéologie. Le texte biblique étant ce que l'on sait, ce que les fouilles mésopotamiennes nous ont fait connaître s'accorde-t-il avec la tradition? Cette méthode nous vaut un exposé de ce qu'était Our vers 2000 avant notre ère, époque présumée d'Abraham, d'après les fouilles que M. Woolley lui-même a conduites à Our, et avec quel éclat! Il nous montre ensuite comment le milieu sumérien qu'était la ville d'Our a laissé son empreinte sur Abraham et les siens, empreinte si souvent perceptible dans le récit biblique où se remarquent tant de traits qui, faute de connaître les mœurs de Sumer, demeureraient inexpliqués. Abordant les généalogies bibliques, M. Woolley propose, pour rendre compte des longévités humaines hors de proportion avec le possible, d'y voir, comme pour les listes royales, des noms types comprenant l'éponyme avec sa descendance immédiate. L'usage était assez fréquent en Orient que le nom d'un individu passât, non à son fils, mais à son petit-fils, d'où la répétition de deux seuls noms pour plusieurs générations. De là l'hypo-

thèse de trois générations représentant Abraham, au cours desquelles le nom primitif Abram passa à Abraham (même nom, mais différence locale d'orthographe). En même temps qu'un problème particulier et de grand intérêt, M. Woolley a brossé un chapitre d'histoire générale des plus instructifs.

Un schéma chronologique termine le volume; du fait qu'il situe Hammourabi au xx^e^ siècle, la dynastie d'Agadé se trouve prendre naissance en 2528; d'autre part, la première dynastie d'Our reçoit la date de 3100; cela suppose cinq siècles trois quarts pour la première dynastie d'Our et la série des dynastes de Lagash qu'on connaît tous, depuis le premier jusqu'à la dynastie d'Agadé. Si l'on admet, comme on peut l'inférer de certaines inscriptions, qu'Eannatoum, le troisième dynaste de Lagash, mit fin à la première dynastie d'Our, il semble que cette période de cinq siècles passés soit trop longue de plus de moitié; il faudrait abaisser notablement la date de la première dynastie d'Our.

D^r^ G. CONTENAU.

## *NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES*

**Un poème inédit d'Henry Becque.** — « Lorsque nous étions jeunes, mes amis et moi, artistes éblouis et passionnés, nous rêvions tout naturellement de *faire quelque chose.* La poésie, je dois le dire, était notre première tentation, et, sans doute, la plus raisonnable. » C'est Becque lui-même, si avare de confidences, qui nous a laissé celle-là. Et de fait, quoiqu'il nous en reste peu de chose, il est certain qu'il a dû composer beaucoup de vers dans sa jeunesse. Il en a d'ailleurs composé toute sa vie, et dans la meilleure édition que nous ayons de lui, les *Œuvres complètes* en sept volumes de la défunte librairie Crès, son neveu Jean Robaglia, — un jeune écrivain mort trop tôt, — a pu rassembler plus de cinquante pages de pièces diverses, œuvres achevées, fragments, brouillons, ébauches... Le chef-d'œuvre poétique de Becque est sans doute cet admirable sonnet qu'on me pardonnera de publier ici, quoiqu'il soit connu de beaucoup; mais il exprime son auteur tout entier, et il occupe une place unique dans l'histoire de la sensibilité amoureuse au xix^e^ siècle. Je me souviens que voici deux ou trois ans, à un spectacle qui allait

être *La Coupe et les Lèvres,* j'eus l'honneur d'être présenté à un homme d'esprit délicat, qui est tout ensemble artiste et cultivé, rencontre assez rare dans un temps où le savoir et le goût font si mauvais ménage. Cet homme est le fils d'un critique à qui Henry Becque, alors durement dédaigné des pontifes, dut ses premiers encouragements et sa première chaleur d'admiration. Comme je lui disais quelle reconnaissance j'avais à son père de son rôle auprès du grand dramaturge, mon interlocuteur, pour toute réponse, se mit à réciter à demi-voix le sonnet que vous allez lire. Je suis bien assuré qu'il ne mourra pas, ce sonnet; il ira rejoindre, dans quelques mémoires, la phrase stendhalienne sur l'exécution de Julien Sorel, et le petit nombre de merveilles qui constituent le secret trésor des *happy few.*

Je n'ai rien qui me la rappelle,
Pas de portrait, pas de cheveux;
Je n'ai pas une lettre d'elle;
Nous nous détestions tous les deux.

J'étais brutal et langoureux,
Elle était ardente et cruelle;
Amour d'un homme malheureux
Pour une maîtresse infidèle!

Un jour, nous nous sommes quittés,
Après tant de félicités,
Tant de baisers et tant de larmes,

Comme deux ennemis rompus
Que leur haine ne soutient plus,
Et qui laissent tomber leurs armes.

Peut-être cette citation m'écarte-t-elle de mon propos, qui était de publier ici un poème inédit d'Henry Becque, ou plutôt la première forme, inédite, d'un de ses poèmes connus. Le manuscrit qui m'est tombé sous les yeux au hasard d'une vente récente (1) est certainement de la jeunesse de son auteur; j'ai suffisamment l'expérience de l'écriture de Becque

(1) *Précieux livres, autographes, tableaux...* Vente par Me Edouard Giard et M. Georges Andrieux les 25, 26, 27 février 1937.

pour pouvoir l'affirmer. Au reste, et c'est le cas ici, Becque jeune écrit avec une plume d'acier, ce qui distingue très apparemment ses autographes d'adolescent de ceux de sa maturité, où les mots s'étalent grassement, dessinés avec une plume d'oie ou encore avec quelque bâtonnet de bois aiguisé.

Des quarante vers du poème initial que voici, Becque a retenu les premiers, en modifiant quelques-uns d'entre eux, pour composer un sonnet qu'il a donné à des revues. Je mets à dessein le pluriel, car, annoncé comme inédit dans *La Revue illustrée* du 1er mars 1888, le sonnet figure de nouveau à titre d'inédit dans *La Plume* du 15 janvier 1893! Etourderie? Astuce vénielle d'un pauvre hère pressé d'argent? La chose est sans importance. Le lecteur trouvera côte à côte, ci-dessous, le texte primitif et le texte publié :

*VERSION PRIMITIVE INEDITE*

L'ESPRIT

Pendant que les forts et les sages
Comptent, trafiquent, font leur prix,
Acceptent tous les esclavages,
Acceptent tous les compromis,

D'autres, trop las pour tant de peine,
Sans grands désirs, sans grands [besoins,
Contemplent la mêlée humaine
En riant dans les petits coins.

Ils sont légers comme des plumes,
Ils sont profonds comme des puits.
Ils ont rêvé bien des volumes
Qui se sont tous évanouis.

Que dire? Que penser? Que faire?
Tout est obscur et circonscrit.
Ils ne croient plus qu'à la matière.
Ils n'adorent plus que l'Esprit.

Esprit, c'est toi que dès l'enfance
Nous avons prié chaque jour.
Tu fus la première espérance.
Tu fus notre premier amour.

C'est toi, sur nos couches muettes,
Qui nous tenais jusqu'au matin;
Tu venais, Esprit, dans nos fêtes,
Consacrer le pain et le vin.

Et tu raillais notre faiblesse
Quand nous te quittions un moment
Pour quelque naïve maîtresse
Qui t'ignorait absolument.

*VERSION DEFINITIVE*

(*Pas de titre.*)

Pendant que les forts et les sages
Comptent, trafiquent, font leur prix;
Acceptent tous les esclavages,
Acceptent tous les compromis;

D'autres, trop las pour tant de peine,
Et qui resteront des témoins,
Contemplent la mêlée humaine
En riant dans les petits coins.

Parfois des tristesses les prennent.
Ils s'arrêtent et se souviennent
De grands projets évanouis;

Ce sont des faiseurs de volumes;
Ils sont légers comme des plumes,
Ils sont profonds comme des puits.

Esprit, les tempêtes mesquines
De la vie ont vite emporté
Toutes nos pousses sans racines,
Toutes nos flammes sans clarté.

Esprit, nous avons peu de frères.
Esprit, nous ne saurons jamais
Trouver des semences vulgaires
Qui fleurissent sur les sommets.

Que vas-tu donc faire en échange
Pour tes enfants? Hélas! L'Esprit
N'est pas l'oiseau qui les nourrit;
C'est plutôt le Dieu qui les mange.

Comparons les deux versions. L'une est au plus tard des dernières années du Second Empire, l'autre de 1888; l'une d'un inconnu qui n'a pas même encore fait représenter *Michel Pauper,* l'autre d'un maître qui compte à son actif *Les Corbeaux* et *La Parisienne,* c'est-à-dire ce que la scène française a produit de plus durable au XIX^e^ siècle avec le théâtre d'Alfred de Musset. Entre les dix quatrains et le sonnet, quelle différence de forme! La demi-obscurité et la mollesse de certains tours, des dissonances malheureuses comme: « *De la* vie *ont* vite... », la réminiscence racinienne de la fin, où Gongora et Tortoni collaborent à un modèle de fausse beauté, — tout cela, évidemment, tranche avec violence sur la perfection implacable et pourtant discrète, sur l'exquise justesse de ton du quatorzain. Ainsi un grand écrivain se dépouille-t-il jusqu'à ne plus tolérer de soi-même que la matière incorruptible. On s'est demandé assez souvent si le théâtre avait besoin d'être *écrit.* Becque, ici, fournit sa réponse. Elle explique qu'une œuvre jadis éclatante comme celle de Porto-Riche, et non sans mérite, il s'en faut, s'ensevelisse lentement sous les décombres de son affreux style. (Et que dire alors d'Henry Bataille et de ses sous-produits!). Elle explique aussi l'éternelle actualité des *Corbeaux* et de *La Parisienne,* cet éclat sobre, cette pureté lapidaire, cette jeunesse vigoureuse qui naissent d'une pensée forte coulée dans le moule qui lui sied, — et qui sont la marque des chefs-d'œuvre.

FRANCIS AMBRIÈRE.

## *CHRONIQUE DE BELGIQUE*

**Un peintre belge : Marie Howet. — Deux lettres inédites de Stéphane Mallarmé.**

D'octobre à mai, nos peintres prennent l'offensive et, chaque année, vétérans et recrues y apportent un enthousiasme proportionné aux kilomètres de cimaise que l'Etat, les directeurs de galeries et les marchands de tableaux mettent généreusement à leur disposition.

Au signal convenu, marines, natures-mortes, nus, portraits et paysages, signés de noms réputés ou non, sortent de tous les coins, et, le branle une fois donné, pas une semaine ne se passe sans que cinq, dix, vingt cartons ne convient la critique à quelque vernissage dont les gazettes du lendemain enregistreront automatiquement le succès.

Pour la « ennième » fois on apprendra par elles que M. A. excelle dans le portrait et les scènes de genre, que M. B. reste sans rival dans les sites borains ou brabançons, que Mlle C. peint les fleurs à ravir, que les intérieurs de cathédrales de M. D. sont ce que l'on trouve présentement de plus avantageux sur le marché et que M. E., qui depuis un demi-siècle se spécialise dans les vues de Zélande, fait preuve, selon sa coutume, d'indéniables progrès.

Il en va tout autrement quand il s'agit d'un artiste encore discuté, autour duquel s'accumulent les controverses.

Finis alors les clichés de tout repos et les confortables poncifs, grâce à quoi demeurent assurées les réputations et les ventes.

Il importe, cette fois, de s'aventurer avec prudence dans des sentiers semés d'embûches et d'où pourrait surgir, sans qu'on s'y attende, soit un pompier honteux camouflé en génie, soit un génie facétieux coiffé d'un gigantesque casque de pompier.

Gare aux éloges intempestifs et aux éreintements sans appel!

Il n'y a donc pas à hésiter : le biais s'impose et l'on n'a d'ailleurs, guère de peine à le découvrir.

Grâce à un mélange bien dosé de tièdes doctrines, de vagues postulats, d'ingénieux parallèles et de quelques sub-

tiles arabesques verbales, on se garde à carreau devant les hardiesses de Pierre ou les innovations de Paul, tout en évoquant à leur propos quelques grands méconnus, maltraités par leurs contemporains et comblés d'honneurs posthumes par les esthètes d'aujourd'hui.

Si l'on a affaire à un *Guillaume Vogels,* honni de son temps mais dont on vient de fêter avec éclat le centenaire, la tâche est plus aisée :

Il suffit de prendre le contre-pied de ce qui fut écrit sur lui de son vivant, de se gausser en passant, des bourgeois et des philistins et d'accabler de lauriers tard poussés un tombeau jusqu'alors voisin de la fosse-commune.

Pour certains vivants comme *Permeke, Tydgat* ou *Gustave de Smet,* les choses vont tout aussi bien. La persistance de leur effort, leur entêtement à ne point céder un pouce de leur esthétique et le tacite consentement qu'ont fini par imposer à l'œil les outrances ou les bizarreries de leur palette, les ont installés dans la gloire.

Tout le monde s'accorde pour les porter au pinacle sans le secours d'exemples pertinents ni de théories confirmatoires.

Restent les débutants et les artistes inclassables, parce que rebelles aux canons des écoles, des exégètes et de la mode.

Ce sont les plus à plaindre. Car il sied, pour les situer à leur rang, de les interroger sans parti-pris, de pénétrer, s'il se peut, leur secret et de prévoir leur rôle futur.

Cette année, ce fut le cas pour **Marie Howet** qui exposa à la *Salle Giroux* une centaine de toiles d'inégale importance mais toutes marquées au coin d'un incomparable talent.

Quoique jeune encore, Mlle Howet n'est plus une débutante. Depuis longtemps déjà, elle a pris part aux principaux salons de Belgique et de France et jouant franc jeu, n'hésite pas, tous les deux ans environ, à nous soumettre loyalement, dans des expositions particulières, les fruits de son extraordinaire labeur.

Née au cœur de l'Ardenne belge, mais de lointaine ascendance gaélique, elle allie à l'enthousiasme prime-sautier de ses compatriotes un sens de la méditation qui doit lui venir de ses aïeux celtiques et dont elle a d'ailleurs exprimé l'essen-

tiel dans un admirable album d'aquarelles et de vers *A la Source d'Ara,* paru en 1934 chez MM. Ducros et Colas, Maîtres-Imprimeurs à Paris.

A considérer son œuvre aussi énorme que diverse, on peut se demander comment, en dehors de son atelier, cette jeune fille qui ne se fait pourtant pas faute de fréquenter le monde, trouve le temps et la possibilité de vivre.

De par on ne sait quel mystérieux décret, chaque heure du jour et de la nuit la rend apte à quelque prodige et si l'on a pu dire de l'œuvre de Mme de Noailles qu'elle est un torrent chargé de pépites d'or, on sera tout aussi près de la vérité en affirmant que par sa fougue, son abondance et son lyrisme, Mlle Marie Howet la rejoint, la complète et la prolonge.

Car dans le domaine des lignes et des couleurs, comme la poétesse des « Eblouissements » dans celui du verbe, cette perpétuelle inspirée ne néglige aucun thème. Nus, portraits, paysages, natures-mortes, fleurs, vastes compositions décoratives et fantaisies poétiques trouvent en elle une interprète née.

A sa récente exposition, il fut donné du reste de les voir tous représentés, sinon avec un égal éclat, du moins dans une émouvante communauté d'inspiration et d'harmonie qui n'appartient qu'aux maîtres.

Mais sans doute y a-t-il quelque audace à parler de maîtrise en des temps comme les nôtres où, refoulés au second plan, l'esprit de synthèse et l'amour de l'absolu ne trouvent plus guère audience qu'auprès de quelques songe-creux.

Tant d'artistes et tant de savants nous ont entraînés dans le sillage de leur imagination fragmentaire, nous avons si souvent subi l'attrait de l'informe et les sortilèges de l'à peu près, que nous hésitons aujourd'hui, même quand nous y invite une voix souveraine, à suivre dans ses pérégrinations une âme assez intrépide et assez pure pour oser encore se mesurer aux rythmes de l'univers.

Aux yeux de Marie Howet, une fleur, un visage, un site, un oiseau, la mer et le ciel ne sont, en effet, que les divers aspects d'un miracle permanent vers lequel l'artiste se doit d'infléchir, non pas comme il se l'imagine trop souvent, ses

lubies, sa fantaisie, ou ses caprices, mais une âme vierge assoiffée de certitudes et tout entière illuminée par la présence invisible des dieux.

De là, l'espèce d'aura qu'exhalent toutes les toiles de cette artiste assez riche pour se dépouiller au profit de chacune d'elles d'une part de son esprit et de son cœur, mais toujours trop pauvre à son gré, pour renoncer à la conquête de nouveaux trésors.

Cette prééminence du peintre sur ses plus beaux modèles, jointe au prestige dont il les pare en leur abandonnant le meilleur de soi, confère à son œuvre un lyrisme à la fois lucide et passionné tout aussi prompt à s'annexer les réalités de l'heure que les mirages de la vie seconde.

Mieux qu'une minutieuse biographie, tel portrait dénoncera donc, derrière le masque serein de son personnage, une existence clandestine, des vices secrets, voire les pires avertissements du destin, de même que de ce site, fixé au hasard d'un voyage, surgiront d'emblée, comme autant d'ombres gardiennes, les génies familiers du pays où il fut capté.

Qu'il y ait dans cette interprétation de la nature et des hommes une large part de magie, rien n'est plus certain et c'est d'ailleurs la raison pour laquelle Marie Howet passe aux yeux des critiques formalistes pour une sorte d'improvisatrice plus habile que sincère.

De ce qu'il compromet la signification immédiate d'un tableau, l'éclair qui le traverse, l'embrase et le magnifie, est délibérément taxé de subterfuge et si de l'accord de deux tons contradictoires jaillit une mélodie inattendue, elle devient aussitôt prétexte à querelles techniques où l'art n'intervient que par raccroc.

Quoique rares aujourd'hui, pareilles disputes ne sont pas nouvelles et tous les grands artistes y ont été en butte.

Pour Marie Howet, une par sa foi, mais innombrable par la façon dont elle la confesse, peut-être n'est-il pas meilleure consécration.

Les fêtes du Symbolisme et la fondation d'une *Académie Mallarméenne* ont ramené l'attention sur le poète d'Hérodiade. Les lettrés sauront donc gré à M. Alex Pasquier qui dans son

*Arc en Ciel sur l'Amérique,* paru récemment aux *Editions de Belgique,* reproduit deux lettres inédites du Maître.

Ces deux lettres, adressées à Sara Rice, qui publia en 1877 une étude sur Edgar Poe, ont trait au sonnet fameux :

*Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change.*

Les voici textuellement transcrites :

87, rue de Rome.

Madame,

Je vous demande pardon de ne pas vous avoir plus tôt répondu, mais j'étais souffrant au moment même où votre lettre m'est venue.

Ma gratitude est vraiment bien vive, Madame, et je vous prie de l'accepter, cordiale et entière en échange de la photographie du tombeau d'Edgar Poe et de votre récit des fêtes dont tous ceux qu'a charmé ce génie doivent vous remercier. Votre œuvre, l'une de celles qui honorent le plus une femme au monde, car c'est de tout temps que les femmes ont eu ce beau rôle d'ensevelisseuses des plus nobles dépouilles, vous avez, depuis longtemps, conquis ma sympathie et mon admiration; ce n'est pas tout; vous voulez encore qu'un beau livre serve à glorifier votre [ou notre? le texte n'est pas clair] poète de prédilection. Pieusement, j'accomplirai votre désir pour mon humble part, en vous envoyant, pour l'époque que vous voudrez bien me fixer, quelques vers écrits, Madame, en votre honneur; je veux dire commémoratifs de la grande cérémonie de l'automne dernier. Mon ami et mon collaborateur Manet, qui, avec son crayon mieux que par une phrase ou deux, souhaite de répondre à votre bienveillante invitation, demande quel dessin il peut faire pour l'ornementation du livre; bois ou cuivre, il enverrait ce qu'on lui désignera, soit gravure, soit eau-forte (ce dernier procédé étant, entre nous, l'un de ceux où il excelle).

Enfin, mais tout ceci est soumis à votre approbation, je vous demanderai place pour une des magnifiques pages de prose que notre grand poète mort et mon maître, Charles Baudelaire, a écrites en tête de sa traduction immortelle des Contes : vous n'ignorez point que c'est lui qui a fait connaître et popularisé Poe en France.

Je termine cette lettre bien longue en vous remerciant encore et mille fois, Madame, de l'occasion que vous nous offrez à Manet et à moi, d'exprimer une fois de plus notre admiration pour l'un des plus merveilleux esprits qui soient jamais apparus à ce monde. — STÉPHANE MALLARMÉ.

4 avril 1876.

*Enveloppe :* Mrs Sara S. Rice, 129, Lexington Street, Baltimore Ma. United States of America.

§

Paris, 87, rue de Rome.

Vendredi, 12 janvier 1876 (lire 1877, erreur due à une distraction du poète. Le timbre-poste indique 1877).

Chère Madame,

Je vous demande mille fois pardon de répondre si tard à votre lettre et à votre aimable envoi : j'ai tant travaillé pour moi ces derniers temps que je jetais ma plume aux rares heures de repos, sans pouvoir me décider à la prendre pour écrire une lettre ni même un mot.

Le Memorial de Poe est très bien, typographiquement; j'aimerais la couverture sans le portrait ni le cottage qui me paraissent appartenir à l'art décoratif; tel serait, je crois, l'avis de Manet, que vous voulez bien prendre, s'il avait vu le livre.

Nous comprenons ce genre de publication, en France, tout différemment, et dans le *Tombeau* de Théophile Gautier, publié, il y a quelques années, après la mort de ce grand poète, n'entrèrent que des poèmes, ce qui est, je crois, l'offrande par excellence, en pareil cas. Je vois par la place qui est donnée, dans votre volume, aux vers, d'abord fort rares, que c'est tout autrement en Amérique; et je le regrette, à ce point de vue seul, qu'averti, j'eusse adhéré par une simple lettre, ce qui m'eût rangé au nombre des assistants lointains de la pieuse cérémonie du Monument, ou tout au moins parmi tout le monde.

Miss French qui a eu la gracieuseté de venir me voir ré-

cemment m'anonce que la publication se vend bien; et je vous en félicite, c'est là une juste récompense à bien des peines prises par vous. Le public aimera à garder sous forme d'album un récit de cérémonie qui, donné il y a un an, par vos journaux, a déjà eu mille fois l'occasion de s'égarer ou de se perdre. Si la chance voulait qu'il se fît une seconde édition, je ne sais si j'oserais vous demander d'insérer les admirables pages toutes littéraires de Baudelaire, qui détonneraient peut-être un peu avec la note générale du livre, telle que je la saisis aujourd'hui. Mais je vous serais infiniment reconnaissant de vouloir bien veiller à ce que quelques fautes soient corrigées dans mon sonnet, l'une d'elles surtout qui le rend absolument incompréhensible c'est la substitution d'une n à une u dans le mot tressant (weaving) au lieu de tressaut (starting). La mauvaise habitude que nous avons en France de compter sur les correcteurs d'imprimerie pour les *accents* m'en a fait omettre quelques-uns sur ma copie et je les trouve également omis dans l'impression. (Et ici le poète corrige quelques fautes d'accentuation (note de M. Pasquier).

Ce sont là des riens, infiniment moins graves que la faute de *tressant;* mais qui, dans une nouvelle édition, peuvent disparaître. Ayant alors toute latitude, je vous demanderais également *d'enlever la virgule* qui se trouve au 9e vers avant les mots : ô grief; ainsi que de remplacer, au 13e vers, les mots *à jamais* qui se trouvent déjà au vers précédent par les mots ici-bas (ici bas) que porte le manuscrit gardé par moi à la maison. Je ne m'explique que par la hâte excessive que j'ai mise à vous écrire, une fois l'affaire de Manet et du portrait à l'eau forte terminée, l'une et l'autre de ces deux erreurs qui doivent m'appartenir en propre. (Le français est déjà si difficile à lire pour les étrangers qu'il faut le leur donner tout-à-fait exact.) Au revoir, Madame, et mille remerciments à l'avance pour le compte que vous voudrez bien tenir de ces menus détails. Et mille compliments. — STÉPHANE MALLARMÉ.

GEORGES MARLOW.

## *LETTRES NÉO-GRECQUES*

L'Idée delphique. — K. Tsatsos : *Palamas;* Papadoyannis, Athènes. — Kl. Mimikos : *Lambros Porphyras;* Erevna, Aigion. — M. Valsa : *La date du Sacrifice d'Abraham*, Monaco. — G. Ritsos : *Epitaphios;* Rizospasti, Athènes. — Melissanthi : *O Gyrismos tou Asôtou;* Antonopoulos, Athènes. — P. Brissimitzakis : *Epiphainomena;* Alexandrie. — G. Spiridakis : *Avgi*, Kastalia, Athènes. — G. Vouyouklakis : *O Xenos;* Gavalas, Athènes. — G. Sphakianakis : *Nykhtes khôris Dimiourgia;* Govostis, Athènes. — Mémento.

La disparition des idées conductrices, des vérités à caractère absolu, considérées comme universelles, le naufrage d'un idéal commun à tous les peuples civilisés, et la constitution des Etats nationaux, comme conséquence de la Grande Guerre, ont fait naître à travers le monde un douloureux sentiment d'incertitude, et incliné les esprits d'élite à la recherche passionnée des origines. L'on s'est mis à inventorier les papiers de famille, à réviser les valeurs de l'Histoire, à interroger le plus lointain passé des races, à interpréter les mythes et symboles traditionnels, pour essayer de mesurer la courbe des courants psychologiques, qui entraînent les peuples. La Grèce ne pouvait échapper à ce besoin d'introspection, qui doit logiquement aboutir un jour à la création d'un nouvel humanisme. N'a-t-elle pas bâti les cadres de notre pensée occidentale, et ne retrouve-t-on pas dans le Christianisme les traces de cultes antérieurs, manifestant des façons de sentir et des aspirations identiques? D'Orphée à Jésus, un même idéal de rédemption humaine n'a-t-il pas fécondé les âmes d'Occident? Ce n'est point par le renoncement bouddhique que l'homme d'Occident espère s'approcher de la perfection, mais par la visitation divine, mariée à l'effort personnel. La Grèce du passé a trouvé son unité psychique dans l'**Idée delphique.** Pourquoi ne se reconstituerait-elle pas aujourd'hui autour de sa mission spirituelle fondamentale? M. Angélos Sikélianos a pensé qu'il fallait rendre à la Grèce le foyer central qui lui permettrait de se reconnaître elle-même, et l'on sait quel enthousiasme suscitèrent, il y a dix ans, les premières fêtes de Delphes, organisées par le Poète héritier d'Orphée. Mais l'organisation de l'Idée delphique, en dépit d'efforts persistants et d'un appui officiel un instant esquissé, n'a pas fait encore le pas décisif. A la prière des Amis de

Delphes, M. Sikélianos, dans une conférence donnée au *Parnassos,* en décembre dernier, est venu faire le point. En 1934, la création officielle de l'Organisme delphique avait pu faire croire que l'ère des déboires était enfin traversée. Les encouragements viennent de partout et M. Sikélianos entreprend une tournée d'Europe, pour obtenir que l'*Institut de coopération intellectuelle internationale* se réunisse à Delphes. Mais en Grèce les appuis efficaces se dérobent en partie. L'argent nécessaire fait défaut. Le Conseil delphique légalement organisé demeure inactif. Il faut redresser tout cela. Il faut donner à l'entreprise des bases financières stables, et mettre en œuvre de nouvelles fêtes... A la réalisation intégrale de l'Idée, le Poète se sacrifie tout entier, et cet effort, auquel toute la Civilisation occidentale est intéressée, est vraiment d'un magnifique exemple.

Parlant des possibilités de renaissance de l'esprit grec, M. Sycoutris, maître de conférences à l'Université d'Athènes, dans une étude publiée à *Néa Hestia* (Cf. *L'Hellénisme contemporain,* oct. 1936) n'hésite pas à dire que tous les courants idéologiques actuels, de droite ou de gauche, ayant un caractère spirituel, recourent comme d'instinct à la tradition grecque. Il ne croit pas cependant qu'il existe aujourd'hui une élite capable d'assurer la renaissance prochaine de l'esprit grec. L'Art antique, en effet, était principalement, et avant tout, une fonction sociale. Le Poète était prophète et Maître de sa nation. Un art indifférent au point de vue moral et religieux, conclut-il, est éphémère et sans valeur. C'est ce que pense également M. Sikélianos. C'est pour affirmer, sous la forme esthétique, un système complet de valeurs, à la fois profondément helléniques et largement humaines, de valeurs gnostiques au premier chef, que Palamas est redescendu au fond de lui-même et de l'histoire. Il a ainsi retrouvé l'essentiel de la pensée socratique. Et nul n'a montré comme Sikélianos que Palamas est à la fois un ascète et un initié. (*L'Hellénisme contemporain,* juin 1936.)

Partant de l'idée qu'il n'y a point d'entendement esthétique sans amour, M. Constantin Tsatsos, au cours d'un gros volume de plus de quatre cents pages, à la faveur d'éléments puisés dans l'œuvre du Poète, pénètre dans la conscience de

**Palamas** et le suit pas à pas dans la conquête progressive de son Moi profond. Nous voyons éclore dans la lagune de Missolonghi le sentiment lyrique à base de réalisme tragique, que fortifieront les épreuves de l'âge mûr. Aux éléments purement subjectifs de la personnalité s'agrégeront peu à peu, dans la douleur, les données objectives fournies par la Nature et par l'étude. Peu à peu le Poète se sent un avec sa patrie, sa race, le groupe social auquel il appartient. Il découvre que la Beauté est la Déesse authentique du Monde, et que toutes les épreuves terrestres n'ont d'autre objet que la conquête de la Beauté. Tel sera son objectif suprême. C'est pourquoi il ne croira jamais qu'il puisse y avoir élévation spirituelle, ni création esthétique d'ordre supérieur sans la liberté. Celle-ci pour lui est action, non vaine théorie. Interprète de l'histoire, Palamas y puise de quoi compléter sa personnalité. Il devient ainsi le Verbe de toute une race. Poète-prophète, son vers n'est pas seulement musique, mais *logos,* essence et révélation, conscience esthétique, unité de toutes les antithèses logiques, et miracle pur. Telle est la flamme du foyer palaméen. Ainsi s'exprime M. Tsatsos, et les divers visages, sous lesquels nous apparaît la personnalité du Poète, jusqu'au point culminant enfin conquis, nous sont présentés tour à tour. Entre ces Propylées pieusement érigés par un Critique particulièrement sagace, le Poète peut s'avancer vers l'immortalité.

Il n'est pourtant pas le seul en Grèce de sa génération, dont la voix mérite d'être écoutée avec attention. Le sensible et gracieux poète **Lambros Porphyras,** trop tôt disparu, n'a laissé qu'un livre : *Ombres;* mais il est de poids, et certains des poèmes y inclus méritent de figurer dans toutes les anthologies. J'ai connu personnellement Lambros Porphyras, et une franche amitié nous unissait. Le véritable nom du poète était Demétrios Sypsômos; il était né à Chio en 1879. Venu de bonne heure au Pirée, il y fit ses études, et s'inscrivit à l'Ecole de Droit. Mais sa vocation était ailleurs. En 1897, il publia son premier poème. Successivement l'*Almanach Skokos,* la *Techni,* le *Dionysos,* les *Panathénées,* etc., accueillirent ses productions. Un pur chef-d'œuvre : *Lacrymae rerum* le mit en vedette. Il compta bientôt parmi les protagonistes de

la renaissance lyrique inaugurée par la *Techni,* aux côtés de Petros Vassilikos, pour l'illustration de la langue démotique. M. Cléarque Mimikos vient de lui consacrer une étude particulièrement fouillée. L'éminent critique s'efforce de classer l'œuvre du poète, en conformité des événements de sa vie, de ses tendances d'esprit et de ses mouvements d'âme. Lambros Porphyras était la simplicité même. Chez lui, l'extrême finesse de la sensibilité rejoignait la profondeur de la culture. Il n'ignorait rien de l'immense littérature grecque, il savait l'anglais et le français. Il avait visité l'Italie, la France, l'Angleterre, l'Europe centrale. Rien ne l'inclina jamais, toutefois, à disperser son talent. Il excellait à pénétrer l'intimité des choses familières. Peintre attentif au détail, il traduit en subtiles musiques verbales son monde intérieur. Un poème tel que *Le Sentier solitaire* le définit intégralement. Il ne se décida qu'assez tard à rassembler ses principales pièces. Avec la publication des *Ombres* il connut la vraie gloire et ne s'en grisa point. Peu de temps avant sa mort, qui survint le 4 décembre 1935, dans sa petite maison du Pirée, il avait cependant préparé un second recueil : *Les Voix musicales,* qui parut à titre posthume, grâce à son frère et qui fut couronné par l'Académie d'Athènes. M. Mimikos passe en revue les diverses sources d'inspiration de Porphyras, et n'oublie point la mer. Il cite en terminant un beau poème inédit : *Ses yeux.* A Lambros Porphyras la Néréide avait fait don d'une flûte d'or trop tôt réduite au silence, mais dont les échos se propageront longtemps à travers les cœurs grecs. Le beau travail de M. Mimikos est une remarquable mise au point. A aucune époque l'Hellénisme ne cessa d'être riche en poètes. Après la chute de Byzance la poésie refleurit à Rhodes, en Crète, et, un siècle plus tard, le génie grec met au jour l'incomparable **Sacrifice d'Abraham.** Il est vrai que la date de ce «Mistère» est aujourd'hui contestée. MM. Xanthoudidis et Mavrogordato se sont élevés contre l'opinion de Legrand, de Psichari, d'Hubert Pernot, de Krumbacher, de Hesseling assignant à la 1re édition du drame la date de 1535. Dans un minutieux exposé extrait de sa future *Histoire du Théâtre Néo-grec,* M. Valsa démontre que Legrand n'a pu commettre d'erreur; car il indique formellement que l'édition perdue porte deux

fois la date de 1535. Si cette édition a bien existé, l'on ne saurait prouver que l'auteur du *Sacrifice* s'est inspiré de l'*Isach* de Grotto, comme le suggère M. Mavrogordato. Il serait intéressant de confronter le Mistère crétois avec le *Sacrifice d'Abraham* ragusain de Nicolas Vetranic-Cavcic (frère Mauro), qui vécut de 1482 à 1576. Les deux drames doivent être contemporains, et l'œuvre de Frère Mauro, qui met en vedette le rôle de la Mère, n'est pas non plus négligeable.

Nous assistons maintenant à l'essor de la prose qui, à la faveur du Roman, permet la divulgation d'idées sociales, suscitées par la crise d'aujourd'hui. Mais la Poésie garde ses positions, tout en s'imprégnant de la trouble atmosphère ambiante. Ainsi M. Ritsos, que l'on pourrait appeler le Tyrtée du communisme, enfle d'une ardente passion de partisan les amples distiques riches d'images originales et de rimes opulentes de son **Epitaphe,** thrène puissant et d'un large souffle. Mélissanthi, dans le **Retour du Prodigue,** scande en rythmes libres l'inquiétude angoissée, qui lui fait chercher à découvrir, au prix même du blasphème, le sens de la vie. M. Brissimitzakis, le brillant sonnettiste des *Obélisques et Sarcophages,* nous offre dans ses **Epiphénomènes,** que préface avec finesse M. Louis Roussel, le déroulement d'une douloureuse crise d'âme. Nous plongeons peu à peu dans un enfer de ténèbres; mais la volonté du Poète nous ramène vers la joie, par la grâce de l'art. Et c'est merveille pure. L'amertume le pousse à la satire, et il y excelle. M. Louis Roussel, sur ce point, n'hésite pas à le comparer à Solomos. Artiste minutieux, et qui sait se contrôler, M. Brissimitzakis sait aussi bien varier ses rythmes qu'ordonner son sujet. Nous goûtons vivement pour notre part certaines impressions de nature, qui ouvrent le volume. M. Spiridakis, le poète d'**Aurore,** cherche aussi dans la Nature prétexte à nous découvrir les mouvements de son âme, qui ont plus de sérénité. Il fait par endroits songer à Porphyras. Un grand poème : *Les Paroles de Prométhée,* parmi de courtes pièces pleines de charme, donne la mesure d'un talent qui est appelé à mûrir encore.

Chez les nouveaux prosateurs triomphe l'étrange, la recherche des cas anormaux, des déviations de l'instinct. Tel M. Vouyouklakis, qui dans **L'Etranger** semble s'être inspiré

du *Voyage au bout de la nuit*. La démence sexuelle hante la plupart des personnages, que toute raison humaine semble avoir désertés. Nous plongeons dans l'animalité pure. Les divers épisodes sont plutôt juxtaposés que logiquement déduits d'une action centrale. Le ton est celui de la conversation. Ouvrage curieux, que son auteur rêva puissant.

M. Sphakianakis est un remarquable conteur lyrique. Ses **Nuits sans création** dénoncent une recherche d'originalité, d'où le don du psychologue n'est certes pas absent, mais qui ne va pas sans certains excès d'imagination. Le style est riche d'images. M. Sphakianakis est poète. Il s'enchante de ses créations et il intéresse.

MÉMENTO. — Nous avons eu maintes fois l'occasion de saluer en M. Valsa un authentique génie dramatique. Avec *La Gangraina* (1er Prix du Concours dramatique de 1924), il nous donne en quatre actes le drame du doute. Nous aimerions y revenir. Reçu *Makedones* (*Roxane*) par N. Grigoriadis, drame historique ingénieusement conçu et réalisé, dont la scène se passe à Edesse, en l'an 316 av. J.-C.; *To Krima*, six contes attrayants de D. Panagos (Mitsos Anthémis), dont cinq furent publiés au Noumas en 1921-22; *Grammes apo tin abysso*, émouvant récit par lettres, par Olympia Dracopoulos;*Sto paraponi*, neuf contes alertes, finement dialogués, par G. Alitourgitos; *I Politeies tôn ôrôn*, par Aris Hatzidakis, beau recueil de poèmes, où la fantaisie lyrique, l'émotion sentimentale ,et la satire s'entremêlent; *Dodeka Ephialtikes vinietes*, par A. Diktaios, pleins de verve originale; *Pros to Phôs* par G. M. Mylonoyannis, gracieux bouquet riche de promesses; *O Solomos kai i Phanariotes*, *Prophoriki Stokhasmi* de Solomos; *Ta Nea Lesbiaka Grammata* et *Philologika sto Vizyno*, par G. Valeta, dont nous nous occuperons plus tard, ainsi que de la monographie d'André Horvat sur Solomos (*Erevna*, éd.).

Lire à *Morphes* (N° 9) l'art. de P. Vlastos; à *Kritikes Selides* (nov. 1936) l'étude de Valeta sur l'*Erotocritos;* à *Panegyptia* (1er janv. 1937) les poèmes de G. Alithersis, P. Magnis et autres; à *Nea Hellinika Grammata* poèmes et articles de littérature et d'art; dans *Le Moment* de Bucarest (en français) les chroniques de César Emmanuel; à *Pneumatiki Zoï*, *I Gyptissa*, poème de Dipla Malamou; à *Nea Hellinika Simiomata* l'article de Skaribas.

D. ASTÉRIOTIS.

*CONTROVERSES*

**A propos de « La découverte de la T. S. F. »** (*Mercure* du I-II-1937, p. 610), laquelle est une invention. — La T. S. F. est une invention qui découle de la « découverte » des ondes électriques, des ondes « *hertziennes* », ondes découvertes par Hertz dès avant mai 1887. — L'oscillateur et le résonateur de Hertz, agissant à 20 mètres l'un de l'autre, sans limaille ni fil tendu, constituent le premier poste de T. S. F.

Henri Poincaré souligne ainsi cette géniale découverte : « Hertz accomplit des travaux qui ont immortalisé son nom; il passa, en un jour, de l'obscurité à la gloire. » (*Les oscillations Hertziennes,* 1889, Paris, Carré et Naud, p. 24).

Six ans avant M. Branly, d'après l'un des plus importants journaux de physique et des plus lus, *Il Nuovo Cimento,* Calzecchi Onesti effectua sur les limailles des expériences que les notes de M. Branly aux C. R. Académie des Sciences des 24 novembre 1890 et 12 janvier 1891 ne font que rééditer sans y rien ajouter : cohération des limailles par l'étincelle; décohération de ces limailles par le choc sont deux faits établis par Calzecchi Onesti dès 1884.

En 1890-1891, M. Branly paraît ignorer les expériences de Hertz, expériences que cependant Joubert répéta, dès 1889, à la Société de Physique (*Jal de Physique,* 1889, p. 11), expériences qui y firent sensation et que maint physicien répéta alors. Sans limaille, Hertz actionne son résonateur, à 20 mètres, dès avant mai 1887. C'est — quatre ans plus tôt — l'expérience que M. Branly publie aux C. R. Ac. Sc., t. 112, 1891, fig. de p. 92 et à la Soc. des Electriciens (1891, fig. de p. 199).

M. Branly ne se rend pas compte de la cause des phénomènes qu'il observe, car il écrit : « Le fait nouveau est celui-ci : le passage d'un courant de haute tension CONTINU ou induit accroît la conductibilité d'une limaille » (ibid., p. 197), et : « Il est très important de faire remarquer que des courants CONTINUS agissent de même » (ibid., p. 201).

En 1897 seulement et pour la première fois on lit, de M. Branly, les mots : « oscillateur », « rayonnement électrique », et il écrit enfin : « La propriété essentielle des conducteurs discontinus d'être excités par le rayonnement élec-

trique » (note de bas de page 941, C. R. Ac. Sc. 6-12-1897). — Mais cette propriété essentielle, on la cherche, en vain, signalée par M. Branly avant 1897, c'est-à-dire avant les expériences de M. Marconi.

Seule la piété filiale peut faire écrire, d'une page à l'autre, les deux phrases : A) « Les expériences de Hertz datent de 1888; Branly avait déjà observé à cette époque l'effet dont nous allons parler, mais n'avait encore rien publié ». B) « M. Turpain donne pour date de ses essais : novembre 1894; il n'en a, reconnaît-il lui-même, laissé aucune trace écrite dans une revue scientifique quelconque avant le complet succès de Marconi », sans s'apercevoir de la partialité que dénote leur rapprochement. La dernière est d'ailleurs erronée. Une note aux C. R. Société Sciences Physiques Naturelles de Bordeaux du 4 avril 1895, indique les expériences effectuées dans les caves de la Faculté des sciences depuis novembre 1894. Les membres de la dite société les contrôlèrent plusieurs fois. Le passage suivant d'une lettre du Professeur Bergonié, de la Faculté de Médecine de Bordeaux : « Vous y rappelez aussi cette expérience mémorable dans les caves de la Faculté des Sciences que je me rappelle comme d'hier », cet autre passage d'une lettre de Pierre Duhem, Membre de l'Institut, Professeur à la Faculté des Sciences de Bordeaux : « A propos des communications hertziennes entre l'oscillateur et le résonateur coupé, sans fil et à travers des murs, vous pouvez invoquer mon témoignage à côté de ceux de Bergognié et de Sigalas, car j'ai un souvenir très net de cette expérience et *de l'importance que vous y attachiez dès le début* » (ces dix derniers mots soulignés par Duhem), — ces deux écrits confirment et la date et la réalité des faits avancés.

ALBERT TURPAIN
Professeur à la Faculté des Sciences
de l'Université de Poitiers

## *CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE*

**Du nouveau en Europe centrale.** — Il y a du nouveau en Europe centrale et orientale, où les événements de ces dernières semaines ont créé une situation de fait qui retient la

plus sérieuse attention des cercles internationaux. Depuis la visite à Vienne du baron von Neurath, ministre des affaires étrangères du Reich, on constate une grande activité diplomatique dans les capitales des pays centraux, si bien qu'en moins d'un mois et demi les conditions politiques se sont sensiblement modifiées dans toute la région danubienne. Cela ne saurait être indifférent pour l'évolution générale de la coopération européenne.

Les incidents qui marquèrent la visite de M. von Neurath au gouvernement autrichien ont confirmé que l'accord austro-allemand du 11 juillet 1936 — le fameux accord dit de « réconciliation » — n'a pas dissipé entièrement le malaise qui pèse depuis des années sur les relations entre les deux Etats allemands. L'équivoque subsiste en ce qui concerne les desseins du Reich hitlérien à l'égard du pays voisin. De ce fait même, la menace de l'Anschluss n'est pas écartée et toutes les méfiances autrichiennes demeurent quant à l'activité du national-socialisme allemand en vue de combattre la politique d'indépendance du cabinet von Schuschnigg sur le terrain intérieur de l'Autriche. En réalité, la démarche du baron von Neurath n'a pas donné les résultats qu'on en attendait. Comme nous l'avons constaté dans notre dernière chronique, le « Front patriotique » a réagi spontanément et avec force contre les manifestations des nazis autrichiens lors de l'arrivée du ministre des affaires étrangères du Reich, et celui-ci n'a pu obtenir que les pro-allemands soient admis à participer à la direction des affaires en Autriche. Le chancelier fédéral, M. von Schuschnigg, a même coupé court à toute évolution dans ce sens en se séparant brusquement de M. von Neustaedter-Sturmer, ministre de la Sûreté, connu pour sa complaisance envers les pangermanistes. Il est résulté de tout cela d'assez vives polémiques entre journaux allemands et journaux autrichiens, polémiques qui ont recréé l'atmosphère qui existait à l'époque du « putsch » nazi et de la tension la plus forte entre Berlin et Vienne. Ce qui a peut-être ému le plus les patriotes autrichiens, c'est qu'au lendemain de la visite de M. von Neurath la presse italienne, comme si elle obéissait à un mot d'ordre, prit position, elle aussi, contre la restauration des Habsbourg, alors que l'on veut voir en

celle-ci, à tort ou à raison, l'obstacle le plus sûr à dresser contre toute tentative de rattachement de l'Autriche à l'Allemagne. On en a conclu que l'Italie, en raison de sa politique concertée avec le Reich et qui se résume dans la singulière formule de l' « axe Rome-Berlin », sacrifiait l'Autriche et sa propre position, jusque-là prépondérante en Europe centrale, aux exigences de l'amitié allemande.

Le chancelier fédéral d'Autriche, M. von Schuschnigg, n'est pas homme à céder à l'intimidation. Il poursuit avec beaucoup de courage la politique héritée par lui de feu le chancelier Dollfuss et qui tend à assurer dans les meilleures conditions l'indépendance de son pays. S'il ne peut plus beaucoup compter — et pour cause — sur le concours actif de l'Italie pour soutenir ses efforts dans ce sens, il est bien obligé de chercher ailleurs les appuis qui lui sont indispensables. Il n'est donc pas surprenant qu'il se tourne vers les autres Etats du bassin danubien et qu'il s'efforce de créer avec eux une base de coopération aussi large que possible. Depuis quelque temps déjà, les relations entre Vienne et Prague étaient empreintes d'une réelle confiance réciproque, mais on n'ignore pas que la position prise par la Hongrie à l'égard des pays de la Petite-Entente faisait échec à toutes les tentatives en faveur d'une organisation danubienne durable. M. von Schuschnigg a mis à profit sa visite officielle à Budapest, en réponse à celle que lui fit à Vienne M. Daranyi, pour traiter la question avec le président du conseil hongrois. Le communiqué publié à l'issue de leurs entretiens a révélé un fait capital : c'est que les deux gouvernements sont maintenant d'accord sur la nécessité d'une large collaboration avec les Etats voisins. On peut en dégager que la Hongrie est actuellement disposée à travailler, elle aussi, à la création d'une communauté danubienne sauvegardant les intérêts économiques de tous les pays intéressés. S'il en était ainsi, la voie serait pratiquement ouverte à une coopération permanente des peuples de l'Europe centrale, en dehors de toute hégémonie d'une grande puissance déterminée.

Là-dessus on a eu la surprise de la visite à Belgrade du ministre des affaires étrangères d'Italie, le comte Ciano, et de la signature précipitée de deux accords italo-yougoslaves,

l'un politique et l'autre économique. La surprise n'était pas tant dans le fait même de la conclusion de ces accords, qui faisaient depuis quelque temps déjà l'objet de pourparlers entre les deux gouvernements, que dans la hâte et dans les conditions où ces deux conventions furent établies. Que l'Italie et la Yougoslavie se rapprochent et se décident à liquider un passé lourd de rancœurs et de rancunes, on ne peut que s'en féliciter pour la cause de la paix. Depuis la fin de la grande guerre la rivalité italo-yougoslave a constitué un grave danger permanent pour l'Europe. A plusieurs reprises, cette rivalité a failli provoquer des conflits armés, et elle a fait constamment obstacle à tous les règlements préconisés pour le bassin danubien. La diplomatie française s'est toujours employée avec un louable zèle à atténuer la tension entre Rome et Belgrade, et ce fut même là une des raisons essentielles par lesquelles on a justifié les accords franco-italiens conclus au mois de janvier 1935. Malheureusement, pendant quinze ans les bons efforts de la France se sont heurtés à de vives résistances, tant du côté yougoslave que du côté italien, et il est pour le moins singulier que ce soit au moment où la Yougoslavie s'oriente vers l'Allemagne, par souci de ses intérêts économiques, que l'Italie se décide brusquement à lui faire les concessions indispensables pour rendre possible un sincère rapprochement. Il est permis de supposer que la diplomatie italienne a voulu ainsi gagner de vitesse la diplomatie allemande, laquelle se montre particulièrement agissante à Belgrade.

Par les accords signés le 25 mars, l'Italie et la Yougoslavie se promettent l'une à l'autre le respect de leurs frontières terrestres communes et de leurs frontières maritimes sur l'Adriatique. Elles s'engagent à s'abstenir de toute action de nature à favoriser un agresseur éventuel au cas où l'une d'elles viendrait à être l'objet d'une attaque non provoquée, et elles décident de se concerter sur les mesures à prendre pour sauvegarder leurs intérêts en cas de complications internationales. De plus, les deux gouvernements affirment leur volonté de ne pas recourir dans leurs relations à la force armée et de régler leurs différends par des moyens pacifiques, ce qui est simplement conforme aux stipulations du pacte Briand-

Kellogg. Il n'y a rien à redire aux principes inscrits dans l'accord politique italo-yougoslave, mais celui-ci n'en constitue pas moins un accord bilatéral, sans référence directe ou indirecte à la Société des nations et aux articles fondamentaux du Covenant, alors que tous les autres traités signés par la Yougoslavie, et qui gardent leur pleine valeur, sont établis dans le cadre et sous les auspices de la Société des nations. Ce n'est qu'à l'expérience qu'on pourra se rendre compte dans quelle mesure ces accords italo-yougoslaves peuvent se concilier dans la pratique avec la position connue de la Yougoslavie au sein de la Petite-Entente et de l'Entente Balkanique, étant donné que ces deux groupements exigent une politique extérieure absolument parallèle, sinon commune, des Etats qui en font partie.

On a dit et répété que les accords italo-yougoslaves, tels qu'ils ont été conclus, n'affectent en rien les traités qui lient la Yougoslavie à d'autres puissances et qui sont intégralement maintenus. Cela va de soi, car, s'il devait en être autrement, les conventions signées par le comte Ciano et M. Stoyadinovitch seraient sans grande valeur pratique. Il n'en reste pas moins que c'est la deuxième fois en moins de six mois que la Yougoslavie place ses alliés et associés de la Petite-Entente et de l'Entente balkanique devant le fait accompli d'un traité bilatéral — hier avec la Bulgarie, aujourd'hui avec l'Italie — et auquel ces deux groupements restent étrangers. Qu'il y ait une évolution très marquée de la politique extérieure yougoslave, sous l'influence personnelle du prince Paul et de M. Stoyodinovitch, dit-on, cela ne fait aucun doute; mais il n'est pas impossible que les accords intervenus entre l'Italie et la Yougoslavie puissent servir de point de départ pour un rapprochement de la puissance fasciste avec les deux autres Etats de la Petite-Entente, et que, par là même, la réalisation d'une solide organisation économique de la région danubienne se trouve facilitée. La visite de M. von Schuschnigg dans les premiers jours d'avril à M. Mussolini porte assez à le supposer. Ce qu'il faut en retenir pour l'instant, c'est que, les grandes puissances n'ayant pas réussi à stabiliser la situation politique en Europe centrale, les petits Etats du bassin danubien veulent essayer de s'entendre directement entre eux et

travailler à leur salut commun par leurs propres moyens. La peur de l'hégémonie allemande serait ainsi pour eux tous le commencement de la sagesse, et cette peur aurait pour premier effet de les placer devant ces réalités qu'il n'est au pouvoir de personne de supprimer et auxquelles tous les pays de l'Europe centrale et orientale sont obligés de se plier, s'ils veulent se réserver des possibilités d'existence indépendante dans l'ordre et la dignité. Ce sont évidemment ces préoccupations qui ont commandé les délibérations des ministres des Affaires étrangères des trois Etats de la Petite-Entente réunis le 1er et le 2 avril à Belgrade, en vue d'éclaircir la situation créée au sein de ce groupement à la suite des accords bilatéraux de la Yougoslavie avec la Bulgarie et l'Italie. Mais c'est là un problème beaucoup plus vaste et plus complexe dont nous examinerons dans notre prochaine chronique les répercussions possibles sur l'ensemble de la situation européenne.

ROLAND DE MARÈS.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

**[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]**

### Archéologie, Voyages

Raoul Cochinard : *Au Maroc Bessif,* souvenirs romancés; Figuière. » »

### Cinématographie

Curt Riess : *Hollywood inconnu;* Edit. de France. 6 »

### Ethnographie, Folklore

Marguerite Gauthier-Villars : *Petit Chansonnier du Bourbonnais,* paroles et musique; Durand. 30 »

Paul Hazoumé : *Le pacte de sang au Dahomey.* Avec des illustrations; Institut d'ethnologie. » »

Marquis de Wavrin : *Mœurs et coutumes des Indiens sauvages de l'Amérique du Sud.* Avec 2 cartes et 19 gravures h. t. Préface du Marquis de Créqui-Montfort; Payot. 60 »

### Histoire

Gaston Georgel : *Les rythmes dans l'histoire.* Avec 12 figures et de nombreux tableaux; Messageries Hachette. 18 »

André Lebey : *La Fayette ou le militant franc-maçon;* Librairie Mercure, 2 vol. 30 »

Alexis Tolstoï : *Pierre le Grand,* traduit du russe par P. Stavrov et Victor Llona; Nouv. Revue franç. 25 »

G. Zanahiri : *L'Egypte et l'équilibre du Levant au moyen âge, 637-1517;* Cahiers du Sud, Marseille. » »

## Littérature

Marcel Bouteron : *Pologne romantique;* Colin. 20 »

John Charpentier : *Baudelaire;* Tallandier. 15 »

Mirko Jelusich : *César*, traduit de l'allemand par Ivan Goll; Albin Michel. 20 »

E. Piccard : *Les Koulaks*, épisodes de la grande tragédie russe; Revue mondiale. 15 »

E. Piccard : *Mort aux bourgeois;* épisodes de la grande tragédie russe; Delachaux et Niestlé. » »

E. Piccard : *Université rouge*, épisodes de la grande tragédie russe; V. Attinger. » »

Paule Reuss : *Béatris;* Desclée De Brouwer. 10 »

## Philosophie

Georges Gurvitch : *Morale théorique et science des mœurs;* Alcan. 12 »

Maine de Biran : *Œuvres*, accompagnées de notes et d'appendices, publiées avec le concours de l'Institut de France par Pierre Tisserand. Tome X : *Rapports des sciences naturelles avec la psychologie;* Alcan. 70 »

Paul Siwek, S. J. : *Spinoza et le panthéisme religieux*. Préface de Jacques Maritain; Desclée De Brouwer. 20 »

## Poésie

Paul Fort : *Joies désolées et tristesses consolées*, nouvelles Ballades françaises; Flammarion. 15 »

Pierre-Jean Jouve : *Matière céleste;* Nouv. Revue franç. » »

Henri Philippe Livet : *Deucalion;* La Comédie humaine. » »

Andrée Séguin : *Dans ma tour;* Messein. 20 »

Raoul Toscan : *Les pierres chaudes;* Revue du Centre. » »

## Politique

Divers : *Entretiens sur l'évolution des pays de civilisation arabe;* Hartmann. 15 »

## Questions médicales

Auguste Tournay : *Sémiologie du sommeil*, essai de neurologie expliquée; Doin. » »

## Roman

Aloys : *L'Antigalle*, conte, suivi d'une *Epitre aux Misotentes;* La lampe d'or. » »

H. de Balzac : *Le Cousin Pons*, avec introduction, notes et variantes par Maurice Allem; Garnier. 9 »

H. de Balzac : *La Cousine Bette*, avec introduction, notes et variantes par Maurice Allem; Garnier. 9 »

H. de Balzac : *L'illustre Gaudissart;* Nelson. 7,50

P. Baudrey : *Hugues le borgne, chevalier du Ponthieu;* Figuière. 10 »

Charlotte Charpentier et Jean Goldsky : *La dame de l'Ariana;* Office général de la Presse française. 15 »

G. Ecry : *Sous le capot;* Figuière. 15 »

F. G. Lebos : *Maître Herblay et sa conscience;* Lanvin. 12 »

Abraham Nathan : *Frénésie;* Revue moderne des arts et de la vie. 12 »

Paul Reboux : *Attention aux enfants;* Flammarion. 15 »

Charles de Richter : *La mort noire*, roman policier adapté de Carroll John Daly; Edit. de France. 6 »

Louis-Charles Royer : *Dominica fille du Danube;* Edit. de France. 15 »

Simenon : *Le testament Donadieu;* Nouv. Revue franç. 16,50

Adrienne Thomas : *Catherine! le monde est en flammes*, traduit de l'allemand par Maurice Rémon; Albin Michel. 20 »

Yvonne et Lucien Vincy : *Sous le ciel tahitien*. Préface de Gabriel d'Hervilliez; Lanvin. 12 »

## Sociologie

Compère-Morel : *Jules Guesde, le socialisme fait homme*, 1845-1922. Avec un portrait; Quillet. 20 »

Lévy-Bruhl : *Morceaux choisis;* Nouv. Revue franç. 18 »

MERCVRE.

## *ÉCHOS*

Prix littéraires. — Platon, Plutarque et Plaute à la Bibliothèque nationale. — L'édition originale de l'*Eldorado*, de Théophile Gautier. — Une femme à enterrer. — Quand Mme Guichard vendait le journal à Anatole France et à Henry Céard. — Fortune de deux vocables : indésirable et nihiliste. — A propos de *La Esmeralda* de Victor Hugo. — A propos du *Songe d'une nuit d'été*. — Le Sottisier universel.

**Prix littéraires.** — Le grand prix de Littérature coloniale a été décerné à M. Jean Sermaye, pour son livre *Barga, maître de la Brousse*, par 12 voix sur 20 votants.

Mme Elvire Pélissier a reçu le prix Heinemann 1937 pour son roman *Jeux de vilains*, qui a paru aux éditions du « Mercure de France ». On sait que ce prix est décerné par un jury anglais sur les propositions qui lui sont faites par le jury du prix Fémina français.

§

**Platon, Plutarque et Plaute à la Bibliothèque Nationale.** — L'Imprimerie nationale vient de faire paraître les tomes 138 et 139 du *Catalogue général des Imprimés de la Bibliothèque nationale*, commencé en 1897 et dont la publication se poursuit avec régularité. La lettre *P* sera prochainement achevée. Dans ces deux nouveaux volumes, les auteurs les plus importants sont des anciens : Platon, Plutarque et Plaute.

Le premier, qui occupe 115 colonnes du tome 138, dont 10 colonnes d'index, n'énumère pas moins de 76 éditions des Œuvres complètes, depuis l'édition publiée par Alde à Venise, en 1513; quarante-trois sont gréco-latines. Les traductions en langues modernes sont au nombre de dix-sept en français jusqu'en 1932, de dix en allemand, une en anglais, deux en italien, une en russe. Le reste du catalogue comprend de nombreuses éditions et traductions d'extraits et de dialogues séparés.

Plutarque, plus riche que Platon, compte 1.224 numéros répartis en 189 colonnes, dont dix-huit d'index (gréco-latin et langues modernes), depuis l'édition gréco-latine d'Henri Estienne, en treize volumes, parue en 1552. Les *Vies*, depuis Amyot (1604-1610, 9 vol.) jusqu'à Talbot (1864, réimprimées jusqu'en 1912),

comptent quinze traductions françaises. Les *Œuvres morales*, depuis Amyot (1572, 2 vol. in-folio), vingt-neuf, plus vingt d'extraits.

Plaute, avec 56 colonnes, n'a pas moins de cent neuf éditions à la Bibliothèque nationale, de 1472 à 1924, et dix-neuf traductions françaises, de 1658 à 1935. Ces dates de 1924 à 1935, qui sont celles des publications de l'Association Guillaume Budé, indiquent que, malgré les apparences, on ne se désintéresse pas encore tout à fait des lettres antiques, en notre pratique xx[e] siècle. — J.-G. P.

§

**L'édition originale de « l'Eldorado » de Théophile Gautier.** — Pour compléter l'écho publié le 1[er] avril (p. 220).

Une note de la *Revue biblio-iconographique* de janvier 1903 parlait d'une seconde édition de *l'Eldorado*, sous le titre *Fortunio*, lancée dès 1838 par Desessart.

Mais la comparaison des textes de 1837 et de celui-là semble prouver, dit le rédacteur de la *Revue biblio-iconographique*, que Desessart aurait remis en vente l'édition du *Figaro* en réimprimant simplement un nouveau titre et en ajoutant la préface qui ne figure pas dans l'original.

En effet, un certain nombre de fautes typographiques et des particularités caractéristiques se retrouvent dans l'une et dans l'autre édition.

Ce rhabillage expliquerait la rareté des exemplaires sous couverture originale.

§

**Une femme à enterrer.** — Sous ce titre, je publiais aux *Nouvelles Littéraires*, le 19 septembre dernier, un article où je montrais qu'une certaine femme dont on voit Baudelaire, sans la nommer, entretenir sa mère dans ses lettres des 18 et 19 novembre et 26 et 31 décembre 1853, — cette mystérieuse femme qui « lui avait donné ses dernières ressources sans murmurer, sans soupirer », et qu'il avait considéré comme « un devoir forcé » d'inhumer décemment, bien qu'il l'eût presque haïe », — devait s'identifier avec la mère de sa maîtresse, Jeanne Duval, *alias* Jeanne Lemer, *alias* Jeanne Prosper. Et, à l'appui de ma thèse, j'avais produit les deux documents suivants :

PREFECTURE DU DEPARTEMENT DE LA SEINE

ACTE DE DÉCÈS

Rétabli en vertu de la loi du 12 février 1872 par la Section de la Commission dans sa séance du...

ARRONDISSEMENT DE PARIS
(*Année* 1853)

LEMAIRE (Jeanne). — Belleville (Seine).

L'an mil huit cent cinquante-trois, le 15 novembre, est décédée à Belleville (Seine), rue des Moulins, 15, Jeanne Lemaire, rentière, âgée de soixante-trois ans, née à Nantes (Loire-Inférieure), veuve.

*Le membre de la Commission :*
(Illisible.)

CIMETIÈRE DE BELLEVILLE
(*Extrait du registre des inhumations*)

N° Général 1023... 17 novembre 1853. Lemaire (Jeanne), 73 ans, rue des Moulins, 15, exhumée le 28 février 1859.

Cet article m'a valu la lettre que voici :

*Monsieur,*

*J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre étude sur « la femme à enterrer » de Baudelaire et pense aussi que vous avez très vraisemblablement trouvé la clé de l'énigme. Voulez-vous me permettre d'apporter une contribution — mince sans doute — à vos recherches?*

*L'acte de décès de 1853, reconstitué en 1872, enregistre la mort de Jeanne Lemaire, rentière, âgée de 63 ans, née à Nantes, veuve. L'indication d'un âge différent dans l'inscription du registre du cimetière de Belleville, peut être mise au compte d'une erreur. L'acte d'état-civil présente certainement plus d'authenticité.*

*J'ai feuilleté cependant, par souci de conscience, les registres paroissiaux de Nantes de 1770 à 1792 et je crois bien y avoir retrouvé constatation de la naissance de Jeanne Lemaire. Voici la copie du seul acte qui puisse être retenu. Il est, sur l'original, revêtu de la signature magnifiquement fleurie du vicaire Guibert, de la paroisse de Sainte-Croix :*

*« Le vingt-cinq juillet mil sept cent quatre-vingt-neuf a été batisée Jeanne-Marie-Marthe née ce jour, fille illégitime de Marie* DUVAL, *fille, qui a fait sa déclaration le 22 mai dernier. Ont été parrain N. h. (noble homme) Jean Carié de Boischabot (qui a signé Deboischabot), négociant, et marraine, demoiselle Marie Fontaine, soussignés. L'enfant a été présentée par la Baudru, sage femme. »*

*S'il y a — comme on peut, sans trop de risque, le supposer — identité entre la Jeanne* LEMAIRE *du cimetière de Belleville et la Jeanne-Marie-Marthe* DUVAL *de la paroisse nantaise, il s'ensuit :*

1° *Que Jeanne Lemaire n'avait ni 63 ans ni 73 ans lors de sa mort, mais 64 ans et demi;*

2° Que la « *négresse* » de Baudelaire pouvait à bon droit revendiquer le patronyme de Jeanne DUVAL, alias Jeanne LEMER...

*Je livre ces recoupements pour ce qu'ils valent à votre sagacité et vous prie de croire, Monsieur, etc...*

***

Je ne vois guère à ajouter aux conclusions de l'obligeant lecteur dont l'enquête est venue confirmer mes présomptions. Deux remarques toutefois, — la première quant au libellé de l'acte de naissance retrouvé à Nantes et aux déductions qu'il autorise :

« Jeanne-Marie-Marthe, fille *illégitime* de Marie Duval, *fille qui a fait sa déclaration...* »

Si le rédacteur avait voulu simplement indiquer que Marie Duval n'était pas mariée, il aurait écrit de toute évidence *céliba-*

*taire.* D'ailleurs cette spécification était inutile puisqu'il avait déjà qualifié l'enfant d'illégitime et allait ajouter que la mère avait fait déclaration de sa grossesse, obligation qui n'incombait qu'aux « femmes sans mari ». Donc *fille* doit ici être entendu dans le sens de « fille du monde », comme on disait alors, *vulgo* fille soumise.

D'autre part il convient de se souvenir qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, Nantes, du fait de la traite à laquelle se livraient nombre de ses vaisseaux (18 en 1765; 23 en 1771; 13 en 1775, etc.) se trouvait en continuelle liaison avec la Guinée et les Antilles et voyait souvent débarquer des nègres qui, pour quelque raison, n'avaient pas trouvé acheteur aux escales.

En voilà assez, je crois, pour expliquer les tristes hérédités qu'accusa l'amie de Baudelaire, Jeanne Duval, *alias* Jeanne Lemer, selon toute vraisemblance la fille de la Jeanne Lemaire inhumée à Belleville, et la petite-fille de la prostituée nantaise Marie Duval, — et aussi comment un peu de sang noir pouvait être venu teinter les épaules grasses de la « noble enchanteresse ». — JACQUES CREPET.

§

**Quand Mme Guichard vendait le journal à Anatole France et à Henry Céard.** — Avec Mme Guichard, c'est une sympathique figure de la petite histoire littéraire qui disparaît.

Mme Guichard tenait depuis bien des années une boutique à Quiberon, où les pipes en sucre et les articles de pêche voisinaient avec les livres nouveaux et les journaux. Elle s'honorait de compter parmi ses clients Anatole France, qui passait ses vacances à Port-Maria, dans la villa de M. et Mme de Caillavet, et Henry Céard, qui avait situé à Quiberon le roman-océan (il compte quelque 800 pages) appelé *Terrains à vendre au bord de la mer.*

A un reporter qui lui demandait (1) si Anatole France ne lui confiait pas ses impressions sur les nouvelles du jour :

— J'ai surtout entendu M. France cette fois qu'il a fait une conférence, répondit Mme Guichard. Ayant lu l'annonce qu'on en faisait sur un carton que portait ma vitrine : « Ce ne sera pas une conférence, précisa-t-il, mais une causerie. »

— Et quel sujet traitait-il?

— La tolérance. Il a même lu une page de son œuvre où il est question du crucifix et qui met en parallèle la justice de Dieu et la justice des hommes. Je crois bien qu'il concluait que la justice de Dieu n'est pas la plus mauvaise.

(1) Cf. *Vendémiaire,* 4 septembre 1935.

Henry Céard, lui, avait parlé des grandes inventions du siècle, Mme Guichard s'en souvenait.

— Veuillez considérer, s'il vous plait, que M. Céard aurait voulu être maire, disait-elle. Il s'adressait à un public qui ne se serait pas dérangé pour entendre parler littérature.

Henry Céard n'en quitta pas moins Port-Haliguen-Quiberon et sa villa *Nos Vacances,* sans avoir été maire, faisait remarquer Mme Guichard. *Terrains à vendre au bord de la mer* ne montrent pas les Quiberonnais sous leur beau jour. — G. P.

§

**Fortune de deux vocables : indésirable et nihiliste.** — Le mot *indésirable,* devenu d'un emploi courant dans la langue parlée et dans la langue écrite même, est un naturalisé de fraîche date. On le chercherait en vain dans le Littré, mais il figure dans le *Larousse du XX^e^ siècle,* avec les définitions suivantes :

INDÉSIRABLE [*zi-rabl'*] adj., non désirable || *particulièrem.* adj. et nom (angl. *undesirable*). Se dit des individus que, pour des raisons morales ou autres, on ne désire pas voir pénétrer dans un pays, dans une société, etc. *La frontière française est trop largement ouverte aux* INDÉSIRABLES *de tous pays.* || Immigré qu'un Etat refuse de recevoir sur son territoire par application d'un système de sélection ou d'exclusion.

Le *Dictionnaire étymologique de la langue française* d'Oscar Bloch et de von Wartburg (1932) ajoute à ces définitions d'utiles précisions. Selon lui, la date d'apparition dans notre langue de ce mot, emprunté de l'anglais *undesirable,* lui-même emprunté du français *désirable,* remonterait à 1905. Et l'article est ainsi complété :

Rendu populaire en 1911, à la suite de la fugue retentissante d'un chef de famille avec la gouvernante de ses enfants, les autorités canadiennes ayant déclaré *undesirable,* suivant un terme usuel dans les services de l'immigration en Amérique, l'accès de ces deux personnes sur le territoire du Canada.

En effet, la diffusion du mot, à la fois comme adjectif et comme nom, a été tellement facilitée par l'affaire d'Abbadie d'Arrast, que plus d'un lecteur du *Mercure* pouvait croire que le fameux châtelain (dont les vêtements, déposés sur le pont Mirabeau avec sa carte de visite, devaient faire croire à un suicide), n'ayant pu introduire sa personne et celle de son amie au Canada, avait par compensation introduit dans le vocabulaire français un mot canadien euphémique et expressif, destiné à une rapide fortune.

Le mot *nihiliste,* par contre, a presque disparu de notre vocabulaire : parce qu'il est devenu sans objet actuel. Le même dictionnaire de Bloch et von Wartburg lui assigne pour date d'apparition dans notre langue 1797, alors qu'il indique 1868 pour le mot *nihilisme.*

Mais comment concilier cela avec ce que dit le slavisant Joseph Le Gras dans sa *Littérature en Russie* (p. 137) parlant du roman de Tourgueneff *Père et fils* (1861) et de l'un des personnages, un certain Bazarof, à propos duquel le grand écrivain russe aurait forgé le nom, qui a fait florès, de « nihiliste »? — ROBERT LAULAN.

§

**A propos de « La Esmeralda » de Victor Hugo.** — Il a été vendu à l'hôtel Drouot, à la fin du mois de février, deux lettres de Victor Hugo à Paul de Saint-Victor. Dans l'une d'elles, du 4 février 1857, le grand exilé remercie le collaborateur de *la Presse* qui, ayant eu à rendre compte d'un récent opéra d'*Esmeralda*, avait rappelé avec éloquence *Notre-Dame de Paris*, et en avait fait le sujet de son feuilleton.

Le rédacteur du catalogue de la vente susdite précise : « Le 27 décembre 1856, à propos d'une *Esmeralda* du compositeur Lebeau (aujourd'hui ignoré) donnée à l'Opéra de Paris... »

Ces derniers mots contiennent une erreur qu'il n'est peut-être pas inutile de signaler. Rectifions qu'il n'y eut jamais qu'une *Esmeralda* à l'Opéra, — « une seule suffit... » comme chante Méphisto, — celle de Louise Bertin, des *Débats*, représentée le 14 novembre 1836.

Le compositeur belge François Lebeau, — compositeur amateur, né en 1827, — reprit le livret (avec ou sans l'autorisation de Hugo) et fit jouer, en Belgique, une *Esmeralda* qu'il publia ensuite en italien (d'après Pougin, supplément à la *Biographie univers. des music.* de Fétis, tome X, p. 85).

Fils d'un ministre d'Etat en Belgique, Fr. Lebeau eut sans doute des facilités pour se faire représenter; car son ouvrage, grâce peut-être aussi au nom de Victor Hugo, parut d'abord à Liége le 24 mars 1856, puis à Anvers, à Bruxelles (aux Galeries Saint-Hubert d'abord, le 14 avril 1857, et finalement à la Monnaie, le 25 avril 1859). Il n'en fut pas jugé meilleur pour cela. « Comme compositeur, disait *l'Indépendance belge*, M. Lebeau est un enfant de la nature. »

Ce fut probablement après la représentation d'Anvers que Paul de Saint-Victor fut amené à écrire son feuilleton; ne pouvant s'étendre beaucoup sur le musicien, il préféra parler du poète. — J.-G. P.

§

**A propos du « Songe d'une nuit d'été ».** — Cette féerie, dont l'Odéon joue en ce moment une nouvelle adaptation, se nomme

en réalité, dans le texte anglais, *Un songe de la nuit de la mi-été*. Mais ce titre ne s'applique pas, comme le croient les gens mal informés, à l'action représentée sur la scène; car cette action dure trois jours et se termine au mois de mai. Le songe évoqué par le titre est sans doute celui de l'auteur, créant sa féerie en rêve.

Ajoutons que le mot *midsummer*, formé de *mid*, demi, et de *summer*, été, s'applique à l'époque du solstice d'été; que *midsummer-day* désigne le jour de la Saint-Jean et que *midsummer-night* donc est la nuit de la Saint-Jean qui passait pour être fertile en aventures féeriques.

Les commentateurs ont beaucoup cherché où Shakespeare a pu prendre les éléments de cette comédie qui mêle si singulièrement, mais si poétiquement, l'antiquité et le moyen âge, Thésée et le monde des fées, l'Athènes des temps légendaires et les acteurs de l'époque d'Elisabeth. Qu'importe où il a cueilli tel ou tel détail? Ce qui est certain, c'est que le *Songe* est une création bien à lui, la création du vrai théâtre féerique. Dès lors, c'est la simple curiosité qui est intéressée à apprendre qu'il a dû emprunter çà et là quelque chose aux contes de Chaucer, au *Plutarque* de North, aux *Métamorphoses* d'Ovide et peut-être au roman français *Huon de Bordeaux*, dont il existait depuis 1534 une traduction anglaise et où l'on voit paraître Obéron.

D'où vient l'invention la plus ingénieuse, la fleur dont le suc rend fous les amants? D'après les uns, Shakespeare en aurait trouvé l'idée dans les fameux divertissements que Leicester, le grand favori d'Elisabeth, avait donnés en l'honneur de la reine au château de Kenilworth, en 1575. Suivant d'autres, cette fleur magique lui aurait été inspirée par un ouvrage oublié aujourd'hui, la *Diana enamorada*, roman pastoral espagnol de Georges de Montemayor.

Cette œuvre, d'un genre assez fade, mais alors à la mode, eut au seizième siècle un succès considérable dans toute l'Europe. Shakespeare s'est servi sans nul doute d'un épisode de ce roman dans sa comédie des *Deux Gentilshommes de Vérone*. Pourtant, la première traduction anglaise qu'on connaisse de la *Diana*, celle de Yonge, date de 1598, et les *Deux Gentilshommes*, et même le *Songe d'une nuit d'été*, doivent être antérieurs de plusieurs années. Mais on suppose que des traductions manuscrites (celle de Thomas Wilson, par exemple) avaient pu circuler plus tôt et être connues de Shakespeare.

Dans *Comme il vous plaira*, qu'on suppose de 1599, un trait encore rappelle la *Diana*, quand la charmante Rosalinde, taquinant son fiancé Orlando, lui dit (acte IV, sc. 1) :

Je serai plus jalouse de toi qu'un pigeon de Barbarie envers sa femelle, plus criarde qu'un perroquet en butte à la pluie, plus ingénieusement fantasque qu'un singe, plus étourdie dans mes désirs qu'une guenon. *Je pleurerai pour rien comme Diane dans la fontaine...* Je rirai comme une hyène.

Les commentateurs ont longtemps cru qu'il s'agissait ici de quelque fontaine de Londres, surmontée d'une figure de Diane la déesse. Mais, voici une vingtaine d'années, des chercheurs se sont avisés que Rosalinde veut se moquer du roman de Montemayor, dont les personnages, trop aisément larmoyants, fréquentent en effet une fontaine qui revient sous la plume de l'auteur plus souvent qu'à son tour.

Le plus curieux, c'est que notre Vigny, qui admirait et pratiquait beaucoup Shakespeare, avait certainement dans la tête les paroles de Rosalinde, quand il a terminé sa *Maison du Berger* par ces deux vers célèbres :

> *Pleurant, comme Diane au bord de ses fontaines,*
> Ton amour taciturne et toujours menacé.

Mais Vigny, évidemment n'a pas pensé à la *Diana* de Montemayor, à laquelle nul ne pensait de son temps. Il a pris la Diane de Rosalinde pour la sœur d'Apollon, bien que celle-ci n'ait pas été vue comme une pleureuse par les anciens; et, en vrai romantique du XIXe siècle, il a tiré de ce trait de satire, léger, gai, malicieux, un grand vers mélancolique qui ne reconnaît plus son origine. Comme beaucoup de belles choses, ce beau vers est né d'une erreur. — L. M.

§

## Le Sottisier universel.

Voltaire préférait demeurer en sa demeure savoyarde de Ferney. — *Gringoire*, 1er janvier, p. 11, col. 6.

Basse-Terre est la ville importante de la Martinique, car un bras de mer étroit partage le pays en deux. — *Mercure de France*, 1er mars, p. 370.

Les biens des pères sans enfants seront, en Italie, confisqués au profit du Trésor. — *L'Information*, 2 mars.

En Angleterre, le développement industriel a provoqué une augmentation de la pluviosité, par le dégagement dans l'atmosphère d'innombrables tonnes d'oxyde de carbone. — *L'Œuvre*, 22 mars.

LE TROIS-CENT-CINQUANTENAIRE DE LULLI. (Titre d'article). — *L'Ordre*, 11 mars.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a entendu une note... présentée par M. Carcopino, sur le « Carré magique de Sator », attribué aux premiers chrétiens, en l'an 79 avant notre ère. — *Excelsior*, 20 mars.

*Le Gérant :* JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1937.